

MAURICE BLANCHOT

AMINADAB

roman

nrf

GALLIMARD

A M I N A D A B

MAURICE BLANCHOT

Aminadab

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1942.

Il faisait grand jour. Thomas qui jusque-là avait été seul vit avec plaisir un homme d'aspect robuste, tranquillement occupé à balayer devant sa porte. Le rideau de fer du magasin était à demi levé. Thomas se pencha un peu et aperçut à l'intérieur une femme couchée dans un lit qui tenait toute la place laissée libre par les autres meubles. Le visage de la femme, quoique tourné vers le mur, n'échappait pas à la vue : doux et fiévreux, tourmenté et pourtant déjà gagné par le repos, voilà ce qu'il était. Thomas se redressa. Il n'avait qu'à continuer sa route. Mais l'homme qui balayait l'interpella :

— Entrez, dit-il tandis que son bras se tendait vers la porte et indiquait le chemin à suivre.

Cela n'était pas dans les intentions de Thomas. Il s'approcha cependant pour voir de plus près l'homme qui lui parlait avec tant d'autorité. C'était surtout l'habillement qui était remarquable. Une jaquette noire, un pantalon gris avec des rayures, une chemise blanche dont le col et les manchettes étaient légèrement fripés, chaque pièce du costume valait la peine qu'on l'examinât. Thomas s'intéressa à ces détails et, pour pouvoir s'attarder auprès de son voisin, il lui tendit la main. Le geste n'était pas exactement celui qu'il eût voulu faire, puisqu'il pensait toujours s'éloigner sans nouer des relations plus étroites. L'homme s'en aperçut probablement. Il regarda la main tendue et, après avoir adressé un signe vague de politesse, il recommença de balayer en négligeant cette fois ce qui se passait autour de lui.

Thomas fut piqué au vif. La maison d'en face s'éveillait à

son tour, les volets battaient, les fenêtres s'ouvraient. On apercevait de petites pièces qui devaient servir de chambres à coucher et de cuisines et qui offraient un aspect désordonné et malpropre. La boutique semblait infiniment mieux tenue, elle attirait et plaisait comme un endroit où il devait être agréable de se reposer. Thomas marcha carrément vers l'entrée. Il regarda à droite et à gauche, puis ses regards se fixèrent sur un objet qui n'avait pas retenu son attention et qui se trouvait dans la devanture. C'était un portrait dont la valeur artistique n'était pas grande et qui avait été peint sur une toile où l'on voyait encore les restes d'un autre tableau. La figure malhabilement représentée disparaissait derrière les monuments d'une ville à demi détruite. Un arbre grêle, posé sur une pelouse verte, était la meilleure partie du tableau, mais malheureusement il achevait de brouiller le visage qui devait être celui d'un homme imberbe, aux traits communs, au sourire avantageux, autant du moins qu'on pouvait l'imaginer en prolongeant des lignes sans cesse interrompues. Thomas examina patiemment la toile. Il distinguait des maisons très hautes, pourvues d'un grand nombre de petites fenêtres disposées sans art et sans symétrie, dont quelques-unes étaient éclairées. Il y avait aussi dans le lointain un pont et une rivière, et peut-être, mais cela devenait tout à fait vague, un chemin qui aboutissait à un paysage montagneux. Il compara en pensée le village où il venait d'arriver avec ces petites maisons édifiées les unes sur les autres, qui ne faisaient plus qu'une vaste et solennelle construction, élevée dans une région où personne ne passait. Puis il en détacha ses regards. De l'autre côté de la rue, des ombres s'approchèrent de l'une des fenêtres. On les voyait mal, mais une porte qui devait donner sur un vestibule plus clair fut poussée, et la lumière éclaira un couple de jeunes gens, debout derrière les rideaux. Thomas les regarda avec discrétion; le jeune homme se crut visé et vint s'accouder sur l'appui de la fenêtre : c'est en toute candeur qu'il considérait le nouveau venu. Son visage était jeune; le dessus de la tête était pris dans un bandage qui dissimulait les cheveux, ce qui lui donnait un air maladif dont se jouait son adolescence. Avec son regard qui souriait, il dissipait toute allusion à des pensées décourageantes, et ni pardon ni condamnation ne semblaient pouvoir frapper celui qui se tiendrait devant lui. Thomas resta

immobile. Il goûtait le caractère reposant de ce qu'il voyait au point d'oublier tout autre projet. Cependant le sourire ne le satisfaisait pas, il attendait aussi autre chose. La jeune fille, comme si elle se fût rendu compte de cette attente, fit de la main un petit signe qui était comme une invitation et, aussitôt après, elle ferma la fenêtre et la pièce retomba dans l'obscurité.

Thomas fut très perplexe. Pouvait-il considérer ce geste comme un appel véritable? C'était un signe d'amitié plutôt qu'une invitation. C'était aussi une sorte de congédiement. Il resta hésitant. En regardant du côté de la boutique, il constata que l'homme, chargé de balayer, était rentré lui aussi. Cela lui rappela son premier projet. Mais il pensa qu'il aurait toujours le temps de l'exécuter plus tard, et il se décida à franchir la rue pour entrer dans la maison.

Il pénétra dans un couloir long et spacieux où il fut surpris de ne pas voir tout de suite l'escalier. D'après ses calculs, la chambre qu'il cherchait se trouvait au troisième étage, peut-être même à un étage supérieur; il avait hâte de s'en rapprocher en montant aussi vite que possible. Le couloir semblait sans issue. Il le parcourut rapidement et en fit le tour. Puis, revenu à son point de départ, il recommença, en ralentissant cette fois le pas et en se collant contre la cloison dont il suivait les anfractuosités. Cette deuxième tentative ne réussit pas mieux que la première. Pourtant, dès sa première inspection, il avait aperçu une porte, garnie d'épais rideaux, au-dessus de laquelle était écrit en caractères grossièrement tracés : l'entrée est ici. L'entrée était donc là. Thomas y revint encore et, se reprochant de l'avoir négligée, il considéra avec une attention presque douloureuse la porte massive, en chêne solide, d'une épaisseur qui semblait défier toute atteinte, lourdement posée sur des gonds de fer. C'était une pièce de menuiserie habilement travaillée, enjolivée de sculptures très fines, et, cependant, comme elle gardait un aspect rude, grossier, elle eût semblé à sa place dans un souterrain dont elle aurait fermé hermétiquement l'issue. Thomas s'approcha pour regarder la serrure; il chercha à faire jouer le pêne et vit qu'un simple morceau de bois, fortement engagé dans la pierre, maintenait la porte dans la rainure où elle glissait. Un rien pouvait la faire céder. Il n'en resta pas moins indécis. Entrer

était peu de chose, il voulait encore se réserver la possibilité de sortir quand il le voudrait. Après quelques instants d'une attente patiente, il fut surpris par le bruit d'une violente querelle qui semblait avoir éclaté brusquement de l'autre côté de la cloison. Autant qu'il put en juger, cet incident se produisait dans une de ces pièces du rez-de-chaussée qui avaient été creusées en contre-bas de la rue et qui étaient d'une malpropreté repoussante. Le bruit commença par le gêner, les cris retentissaient d'une manière désagréable, sans qu'il pût distinguer comment ils arrivaient à ses oreilles avec autant d'éclat. Des cris aussi rauques, stridents et étouffés à la fois, il ne se souvenait pas d'en avoir jamais entendus. On eût dit que la querelle avait éclaté dans une atmosphère de concorde et d'amitié si parfaite qu'il fallait pour la détruire de terribles malédictions.

Thomas fut d'abord ennuyé d'être le témoin d'une pareille scène. Il regarda autour de lui et songea à quitter cet endroit. Mais comme les cris, sans diminuer de violence, lui devenaient plus familiers, il pensa qu'il était trop tard. Il éleva à son tour la voix et dans ce vacarme demanda s'il pouvait entrer. Personne ne répondit, mais le silence se fit, un étrange silence où s'exprimaient, plus clairement encore que dans le bruit, les plaintes et la colère. Certain d'avoir été entendu, il se demanda comment on allait accueillir son appel. Il avait apporté des provisions, et bien qu'il n'eût pas faim, il mangea un peu pour prendre des forces. Puis quand il eut fini, il ôta son pardessus, le plia et s'en servit comme d'un oreiller qu'il mit sous sa tête en s'étendant par terre. Ses paupières ne tardèrent pas à se fermer. Il n'avait nulle envie de dormir, mais il se reposait dans un sentiment de calme qui lui tenait lieu de sommeil et qui l'emportait loin d'ici. Le même calme régnaît au dehors. C'était une tranquillité si assurée, si dédaigneuse, qu'il crut avoir agi sottement en ne songeant qu'à son repos. Pourquoi demeurerait-il là sans rien faire, pourquoi attendait-il un secours qui ne viendrait jamais? Il ressentit une grande nostalgie, mais bientôt la fatigue fut la plus grande et il tomba dans le sommeil.

Au réveil, il n'y avait rien de changé. Il se redressa à demi en s'appuyant sur son coude et écouta quelques instants. Le silence n'était pas désagréable; ni hostile ni insolite, il ne se

laissait pas pénétrer, voilà tout. Thomas, voyant qu'à l'intérieur de la maison on continuait à l'oublier, chercha une seconde fois le sommeil. Mais, quoiqu'il fût encore las, il eut de la peine à le retrouver. Il tombait dans un assoupissement passager, puis s'éveillait brusquement en se demandant si c'était bien là le sommeil. Non, ce n'était pas le vrai sommeil. C'était un repos où il perdait de vue ses inquiétudes et où pourtant il devenait plus triste et plus inquiet. Il se fatigua à tel point que lorsqu'il fut à nouveau bien éveillé, il aperçut sans plaisir, sur le seuil de la porte, un homme aux cheveux hirsutes et aux yeux troubles qui l'attendait. Il fut même désagréablement surpris. « Quoi, se dit-il, est-ce là l'homme qu'on m'envoie ? » Néanmoins il se leva, secoua son manteau, essaya vainement d'en effacer les plis et, ayant pris tout son temps, il fit mine d'entrer. Le gardien le laissa faire quelques pas et ne sembla comprendre ses intentions qu'au moment où il le vit tout contre lui, prêt à le bousculer un peu pour obtenir le passage. Il posa alors la main sur son bras d'un geste timide. Ils étaient si près l'un de l'autre qu'on aurait pu les confondre. Thomas était le plus grand. Le gardien, vu de près, paraissait encore plus souffreteux et plus disgracié. Ses yeux tremblaient. Le costume était rapiécé et, malgré l'habileté des reprises et la propreté de l'ensemble, laissait une impression désagréable de misère et d'abandon. On ne pouvait prendre ces loques pour les pièces d'un uniforme.

Thomas se dégagea doucement sans rencontrer de résistance. La porte n'était qu'entrebâillée. Par cette ouverture, on voyait les premières marches d'un escalier descendant vers une région plus sombre. Une, deux, trois marches se laissaient deviner, la lumière n'allait pas plus loin. Thomas tira de sa poche quelques pièces de monnaie, les fit passer d'une main dans l'autre en regardant du coin de l'œil si cette offre serait bien accueillie. Il était difficile d'interpréter les pensées du gardien. « Dois-je lui parler ? » se dit-il. Mais avant qu'il eût ouvert la bouche, et alors qu'il n'avait encore esquissé qu'un geste d'amabilité, son interlocuteur tendit la main vivement et les pièces de monnaie furent jetées dans la seule poche intacte du veston, une poche très large et très profonde qu'entouraient des galons d'or ternis. Thomas, un instant étonné, ne prit pas mal l'incident. Il se hâta et chercha le

loquet pour pousser la porte. Le gardien était devant lui. Quelque chose avait changé dans son attitude. Quoi? Ce n'était pas facile à voir. L'air était toujours misérable et même humble; il semblait que son anxiété fût devenue de la détresse, et ses yeux brillaient d'un éclat qui était celui de la peur. Pourtant il barrait la route à Thomas. Il le faisait sans autorité, sans conviction, mais il se tenait assez solidement au chambranle et, pour passer, il fallait maintenant employer la force. « Voilà qui est désagréable », pensa Thomas. D'où venait donc une telle transformation? C'était comme si, le gardien n'ayant rien eu à garder jusqu'à présent, Thomas lui eût créé des devoirs nouveaux en achetant sa complaisance.

Ce nouvel obstacle se réduisit bientôt à ses justes proportions; l'homme avait toujours la même attitude modeste et peut-être ne voulait-il que marcher le premier dans le chemin qu'ils allaient parcourir ensemble. Une parole de Thomas arrangea les choses :

— Est-ce là, dit-il, l'escalier pour se rendre au troisième étage?

Le gardien, après avoir réfléchi, répondit d'un geste évasif, puis il se retourna et, poussant la porte, il mit le pied sur la première marche. Thomas fut très intéressé par le geste. Le sens n'en était pas très clair. Le portier, le fameux portier, voulait-il avouer qu'il ignorait tout de la maison, qu'il était incapable de donner le moindre renseignement? Cherchait-il à fuir ses responsabilités? Ou bien en savait-il si long qu'il ne pouvait que chasser par un geste d'indifférence et de doute les pensées qu'il avait? Thomas jugea que son premier devoir, son seul devoir maintenant, était de faire parler son compagnon, avant qu'il ne fût trop tard. Il l'appela et l'autre reprit sa place. Il le considéra à nouveau. Que pouvait-il attendre d'un être si misérable, si dégradé? Il fut pris par le sentiment de sa solitude et par l'angoisse de son propre dénuement.

— Êtes-vous le portier? demanda-t-il à l'homme.

Celui-ci répondit oui d'un signe de tête. Ce fut tout. La réponse était complète et elle ne disait rien.

Voyant quel faible appui il trouvait auprès du gardien, il recula d'un pas et s'aperçut qu'il était tout contre la porte. Ce fut une surprise. La porte n'avait pas l'aspect qu'elle lui avait offert d'abord. Les sculptures et les dessins qui sem-

blaient fixés dans le bois étaient figurés par des têtes de clous très longs dont les pointes menaçantes ressortaient de plusieurs pouces de l'autre côté. Ces dessins, sur la face qui donnait sur le corridor, étaient plutôt agréables. On ne les voyait pas tout de suite, il fallait que le regard, cessant de vouloir lui-même découvrir quelque chose, attendît patiemment et reçût presque de force les images qui se formaient. Thomas regarda aussi de l'autre côté. Y avait-il un ordre dans l'enchevêtrement des pointes et des ferrailles? Il fixa longtemps le panneau, mais l'ouvrier avait dû négliger l'envers de son travail, c'était le hasard qui avait tout arrangé. Cependant un détail au moins livrait la pensée de l'artisan : au-dessus du loquet s'ouvrait un petit guichet, peint en rouge vif, qu'une charnière de fer, tordue et disproportionnée, semblait enfoncer dans l'épaisseur du bois. Le morceau de métal qui constituait le petit volet avait reçu tout récemment une couche de peinture dont l'éclat tranchait dans cet ensemble vétuste et morne; une sensation nouvelle paraissait attendre celui qui était disposé à se pencher au niveau de l'ouverture. Thomas se prépara à reconnaître ce qu'il en était. Il essaya de soulever la lame de fer en la faisant sortir de son cadre de bois, mais il rencontra une forte résistance : le guichet s'ouvrait du dehors, et l'ouverture était destinée au visiteur qui désirait regarder de l'extérieur dans la maison sans pousser la porte. Il y avait encore une autre bizarrerie. En ouvrant le guichet, on fermait la porte au verrou; la pièce de métal, lorsqu'elle avait glissé jusqu'au bout de la rainure, pénétrait sous deux crochets de fer qui l'immobilisaient, de sorte que, voulait-on regarder dans la maison, l'on devait aussi renoncer momentanément à y entrer. Bien que ces détails n'eussent plus pour Thomas beaucoup d'intérêt, il s'y arrêta longuement. Il aurait aimé revenir en arrière et pouvoir par la petite fenêtre jeter un coup d'œil sur les marches de l'escalier et cet obscur vestibule où il devait descendre. Il lui semblait qu'il eût ainsi deviné bien des choses. Mais maintenant c'était trop tard, il devait aller de l'avant. L'escalier par lui-même était peu agréable. Les marches en avaient été lavées et la pierre, usée pourtant, marquée à certaines places par des empreintes profondes, était si brillante qu'elle paraissait neuve. De chaque côté, à une distance assez grande, se dressaient deux murs entre lesquels l'escalier était

posé comme un chemin ridiculement étroit. Ce chemin était très court, six marches, peut-être dix marches, car les dernières se perdaient dans l'obscurité et l'on ne pouvait distinguer si elles menaient à un nouveau vestibule ou si tout se terminait là. Thomas s'engagea avec tant de cœur vers le but qu'il n'entendit pas tout de suite un appel du gardien et qu'il ne s'arrêta que sur la deuxième marche. La voix était pourtant remarquable. Elle avait un accent de gravité et de tristesse qui ne permettait pas de croire tout ce qu'elle disait. C'était assurément à cause de sa voix que le gardien avait été choisi pour remplir sa fonction. Thomas resta immobile à l'entendre. Le gardien dut répéter ses paroles; cette fois la voix n'était plus aussi douce.

— Où allez-vous? demandait-il. Cherchez-vous quelqu'un?

Thomas ne répondit pas. Bien qu'il ne fût pas surpris par cet interrogatoire et qu'il fût plutôt soulagé en constatant qu'on ne le négligeait pas, il éprouva une impression pénible. Où allait-il en effet? Comment pouvait-il expliquer sa présence ici? Il regarda la cloison dont il était séparé par un véritable fossé. Il était là, il ne pouvait rien dire de plus.

— Pourquoi me questionnez-vous? demanda-t-il. N'est-il pas permis d'aller et de venir dans cette maison?

Le portier releva la tête avec surprise. C'était un homme encore jeune; il y avait dans cette jeunesse un reflet inexplicable de grandeur et d'abattement, de vie et de cruelle fin, quelque chose qui obligeait à penser à un autre monde, mais un monde inférieur et misérable.

— Naturellement, répondit-il de sa voix grave, chacun peut entrer ici, s'il a une raison d'y venir. Quiconque est locataire fait ce qu'il veut et n'a de compte à rendre à personne, à condition, bien entendu, que les règlements soient respectés.

Thomas répliqua vivement :

— Je puis devenir locataire.

— Alors, répondit le gardien, vous êtes sur le bon chemin, car c'est moi qui suis chargé des locations.

Ce portier n'était donc pas une personne si négligeable. A cet instant, il poussa la porte qui se ferma doucement. On ne voyait plus très clair dans l'escalier. Il semblait que les marches fussent encore plus étroites que tout à l'heure et que la nuit eût brusquement envahi le vestibule pour le trans-

former en une obscure prison. Quel temps faisait-il au dehors ? Thomas eut peine à se rappeler les impressions qu'il avait eues en arrivant à l'aube, tout cela lui paraissait très lointain, il se souvenait seulement, et c'était comme s'il eût perdu tout ce qu'il possédait, de la femme couchée au milieu de l'échoppe, le visage tourné vers le mur, calme et éloignée de tout. Il se sentit la tête vide. Comme s'il eût deviné son malaise, le gardien se glissa auprès de lui et lui prit le bras d'un geste bienveillant.

— Avant tout, dit-il, vous devez me faire connaître votre nom.

Il parlait poliment, et quelles prévenances dans les manières ! Thomas s'appuya fortement sur le bras qui lui était offert et fit un pas en avant. Son compagnon lui donnait de l'aide, les marches furent descendues rapidement. Ils arrivèrent à un rond-point, au-dessus duquel brillait une lampe à demi voilée. Des sièges, recouverts d'une housse, étaient disposés autour d'un espace vide avec tant de soins et d'une manière si régulière qu'ils semblaient faits pour bafouer l'ordre, la propreté, les soucis humains. Personne n'était là. Thomas eut même l'impression que jamais personne n'était venu avant lui et, bien qu'il aperçût sur une chaise une casquette ornée de beaux galons d'or, sa conviction n'en fut pas changée. La pièce était petite. Elle était ronde et la faible lumière qui répandait plus d'ombre que de clarté en laissait voir la forme rigoureusement dessinée. Thomas pensa que la maison semblait plus confortable et plus riche que ne l'indiquait son aspect extérieur, tout y était propre et orné avec élégance, mais on n'avait pas envie d'y demeurer. Aux murs étaient pendus des tableaux. Ils étaient peints avec tant de minutie que, bien que chacun d'eux parût assez grand dans une pièce aussi petite, il fallait s'en approcher de très près pour en distinguer non seulement les détails, mais l'ensemble. Ces images, difficiles à bien voir, n'offraient pas un grand sujet d'intérêt. Quoique la finesse de l'exécution supposât une certaine adresse, c'est avec ennui qu'on retrouvait toujours les mêmes traits, les mêmes inventions, l'effort d'un esprit incohérent, insatisfait et obstiné. Thomas passait de l'une à l'autre. Elles se ressemblaient toutes et, n'eût été le caractère confus qui ne permettait d'en saisir que des parties, il eût pensé qu'elles étaient identiques. C'était curieux. Il fit un effort pour comprendre ce qu'elles repré-

sentaient et, après avoir négligé les ornements inutiles — et notamment des feuilles d'acanthé que le dessinateur avait répandues à profusion — il découvrit, dans le désordre des lignes et des figures trop attentivement tracées, l'image d'une chambre avec ses pièces d'ameublement et ses dispositions particulières. Chaque tableau représentait une chambre ou un appartement. La naïveté de l'exécutant avait parfois substitué à la représentation directe d'un objet un symbole grossier et vague. A la place de la lampe qui devait brûler la nuit, il y avait un soleil; la fenêtre était absente, mais tout ce que l'on pouvait voir par la fenêtre, la rue, les boutiques d'en face et, plus loin, les arbres de la place publique, était fidèlement dessiné sur la cloison. A cause de cette répugnance qui avait interdit au dessinateur de montrer certaines figures sous leurs vraies formes, les lits et les divans avaient été remplacés dans toutes les pièces par des installations de fortune, comme un matelas étendu sur trois chaises, ou par une alcôve soigneusement fermée.

Thomas regarda ces détails patiemment. Comme tout cela était enfantin!

— Je vois, dit le gardien, que vous vous intéressez à nos chambres. Choisissez donc tout de suite celle que vous désirez.

Ainsi c'étaient les chambres de la maison. Par politesse, Thomas feignit d'examiner les images avec un plaisir plus vif, maintenant qu'il en connaissait la signification. Mais soit que sa curiosité, en se portant sur des détails sans valeur, parût à quelqu'un de mieux informé, stupide et insupportable, soit que par sa négligence à admirer les choses dignes d'admiration il laissât deviner son peu de penchant à s'occuper sérieusement de cette affaire, sa bonne volonté ne sembla pas donner satisfaction au gardien qui s'approcha de certains tableaux et les retourna avec brusquerie contre le mur. Thomas fut surpris et dépité. Justement les tableaux qu'il ne pouvait plus voir étaient les seuls qu'il eût aimé contempler de plus près.

— Je crois, dit-il, que vous me pressez un peu.

Et il ajouta en montrant du doigt les images défendues :

— Je n'ai pas encore renoncé à choisir l'une de ces chambres.

L'incident n'en resta pas là. Thomas, comme pour traiter avec désinvolture de toutes ces choses sur lesquelles pesait trop de solennité, voulut retourner lui-même l'un des tableaux,

et il l'aurait fait si le gardien ne l'avait arrêté d'un geste rapide, en criant : « Celui-là est loué. » S'agissait-il du tableau ou de l'appartement que le tableau représentait? Cela ne pouvait être éclairci maintenant, et Thomas n'eut que le temps de se rejeter en arrière pour éviter un choc brutal. La surprise, la rapidité des mouvements, une émotion bizarre qui l'envahit le forcèrent à s'asseoir, sans qu'il y prît garde, dans un grand fauteuil où il s'enfonça avec un réel bien-être. Ses mains appuyées sur les bras du siège, le corps tout droit, les jambes bien disposées, il semblait qu'il fût là comme un maître de la justice et qu'il eût tout à coup retrouvé une autorité que pourtant il n'avait jamais eue. Le gardien lui-même s'approcha humblement comme s'il eût voulu se faire pardonner, s'inclinant et s'arrêtant devant lui, à quelques pas, pour recevoir de ce client si magnifique le droit de le traiter suivant son rang. Thomas lui jeta un regard distrait : « Je n'ai que faire, pensait-il, de ce subordonné. » Le gardien finit par se détourner et, après avoir pris en passant la casquette aux galons d'or dont il se coiffa, il alla vers un petit meuble de bois blanc qu'il ouvrit et d'où il tira un cahier sur lequel était collée une étiquette blanche. « Voilà qui est clair, songea Thomas. Il n'y a plus qu'à inscrire mon nom pour que les choses soient en règle. » Le gardien ouvrit le cahier dont toutes les pages étaient blanches et le feuilleta lentement, bien que personne mieux que lui ne sût qu'il ne pouvait rien y trouver. Parfois il s'attardait sur une page et suivait avec son doigt des lignes non écrites, ou bien il revenait à une page déjà lue et semblait la comparer avec un passage nouveau qu'elle éclairait ou contredisait. L'intention de Thomas fut d'abord de laisser croire qu'il était dupe de cette comédie et de ne rien faire pour y mettre fin. Tout n'était-il pas comédie ici? Il ne bougea donc pas et s'installa commodément. C'est par simple politesse qu'il dit, adressant ces mots non pas à l'interlocuteur présent, mais à d'autres êtres avec lesquels il eût aimé entrer en contact :

— J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra.

L'attente fut pourtant très courte. La petite salle parut bientôt beaucoup moins agréable et le manque d'air, l'absence d'espace, l'impression pénible que donnaient les murs partout si rapprochés enlevèrent rapidement tout le charme qu'on

pouvait trouver à cette pièce coquette mais exigüe. Thomas fut obligé de déboutonner sa veste. Il arracha son col. Il glissa sur son fauteuil et, malgré quelques efforts pour garder un peu de dignité, il s'abandonna dans une attitude misérable.

Le gardien s'empressa de lui porter secours, mais il agit si maladroitement qu'en voulant l'empêcher de tomber il perdit l'équilibre et se retint à lui, l'écrasant à moitié et menaçant, avec son bras qui l'avait saisi par la gorge, de l'étouffer tout à fait. L'incident ne dura que quelques instants. Jamais Thomas n'avait senti d'aussi près son gardien et le contact ne lui fit pas plaisir. L'odeur surtout était insupportable, on eût dit que le corps s'exprimait, dans une crise d'humilité, par des effluves qui faisaient douter de sa réalité. Après avoir rejeté cette présence étouffante, — il ne savait comment il avait pu y parvenir et il avait l'impression d'avoir lutté contre un adversaire qui se collait à lui, qui refusait opiniâtrement de s'éloigner — il resta paralysé et engourdi, négligeant de remettre en ordre le costume dont il s'était presque entièrement dépouillé pendant la lutte. Cependant il dut se réveiller. En ouvrant les yeux, il eut une surprise. Le gardien était entré dans un placard dont la porte constituait l'un des panneaux de la petite pièce et où des costumes de toutes couleurs, rangés avec un ordre méticuleux, pendaient jusqu'au sol. Le gardien examina plusieurs vêtements — il regardait surtout la coupe des revers — et il fixa son choix sur un habit bien taillé, de couleur noire, de forme un peu désuète, mais de bonne qualité. La jaquette, plus longue qu'il n'eût convenu, et le pantalon avec des rayures grises furent posés sur une chaise près de Thomas qui retira rapidement tous ses vêtements. En voyant combien ils étaient pauvres et usés, il se félicita de l'attention du gardien qui lui fournissait à bon compte un costume de rechange presque neuf. Il passa d'abord le pantalon. Ce n'était pas un modèle courant. Toutes sortes de poches et de boutons dont l'usage lui échappait transformaient en vêtement de travail ce vêtement d'apparat. Trois ceintures d'aspect grossier, avec d'énormes boucles, serraient la taille. Des plis couraient çà et là le long des jambes. L'ensemble allait assez bien à Thomas qui apprécia l'élégance de la jaquette et se sentit à peine gêné par les entourures trop étroites des manches.

Tout de suite après, il chercha la porte pour s'en aller et

entra dans une grande pièce qu'éclairait une vive lumière. Cette pièce était toute différente de celle qu'il venait de quitter. La lumière qui était répandue par un projecteur accroché au plafond brillait d'un tel éclat que tout ce qu'elle illuminait semblait réellement précieux. Un divan dont le velours avait de beaux reflets était directement éclairé, mais, à l'exception d'une chaise et d'une petite table qui recevaient leur part de lumière, tout le reste de la chambre restait plongé dans une demi-obscurité. Néanmoins, le sentiment de luxe et de richesse s'étendait à tout. Un immense chevalet de peintre sur lequel était posée une toile coupait la pièce en deux, et celui qui venait d'entrer se demandait comment il pourrait jamais franchir le réseau de cordes, l'amas de tabourets et d'engins de toute espèce qui formaient la grande barricade centrale. Thomas pensa que cet échafaudage avait été établi à la hâte pour permettre au peintre d'exécuter une commande importante, peut-être un grand tableau d'histoire. A l'une des cordes pendaient plusieurs palettes de dimensions variées, chacune montrant un fragment d'image minutieusement et agréablement peint dans d'épaisses couches de couleurs. C'étaient de jolies figures, mais Thomas ne prit pas le temps de les voir de près — il aurait d'ailleurs hésité à le faire — et ses regards se portèrent sur d'énormes pinceaux qui trempaient dans un liquide noirâtre au milieu de flaques qui souillaient le parquet. Une odeur désagréable d'huile rance se dégageait de tout cela. On n'avait pas le sentiment d'un désordre sympathique laissé par le travail interrompu, mais on se trouvait devant quelque chose de délibérément gâché, comme si l'homme qui travaillait là avait eu pour tâche, non pas de peindre, mais de corrompre ses instruments de travail et de créer autour de lui un décor inutile et mauvais.

En dépit de ces traces de désordre et de vulgarité, la chambre laissait une impression de richesse. Quelle fortune dépensée dans cette installation! Un miroir recouvert d'un linge mal-propre était fixé au chevalet, tout près du visage du peintre, comme si celui-ci avait eu le projet de faire un jour son portrait. De l'autre côté un cadran solaire, peut-être choisi comme objet d'étude pour un futur tableau, recevait quelques rayons du projecteur. Il était difficile de savoir ce qui dans cet ensemble devait servir à être peint ou à peindre. On avait l'impression

que le tableau était là, déjà achevé, et que l'artiste, s'épuisant dans un effort de transcription malfaisante, était seul à l'ignorer. On pouvait même se demander si en distribuant des couleurs sur une toile il n'avait pas l'intention de détruire le tableau dont l'existence le choquait. Thomas voulut tout regarder en détail. Il y avait tant de choses intéressantes dans l'attirail du peintre. Une carafe de cristal, de dimensions inusitées, était remplie de couleurs liquides dont le mélange, sous les feux du projecteur, brillait comme une couleur unique, aussi pure et aussi agréable à l'œil que si elle n'avait pas été formée des rebuts du travail. Un bec de fer recourbé en fermait l'orifice et un tube de verre plongeait au sein des couleurs. Thomas leva l'ustensile à la hauteur des yeux. Le liquide était naturellement terne et noirâtre, mais à la surface surnageaient quelques reflets qui ressemblaient à des parcelles de métal, et l'on pouvait se dire que grâce au siphon c'est un mélange assez pur qui serait projeté sur la toile.

Dans un coin de la pièce, il avisa un tabouret. Ayant pris sur lui de le placer devant le chevalet, il s'assit pour apprécier les méthodes de travail du peintre. La toile s'étendait maintenant devant lui et il voyait qu'un tableau y avait été esquissé, tableau représentant comme tous les autres une chambre meublée, justement la chambre où il se tenait en ce moment. Il put constater avec quel souci d'exactitude travaillait le peintre. Tous les détails étaient reproduits. Ce n'était encore qu'une esquisse et cependant les moindres objets, à l'exception il est vrai du divan, étaient mis à leur place et l'on pouvait se demander ce qu'une étude plus complète ajouterait à la fidélité de l'imitation : c'était à croire que l'on ne distinguerait plus la chambre du tableau. Seule, la couleur manquait. Thomas remarqua avec un léger malaise que le tabouret sur lequel il était assis figurait sur la toile. Peut-être avait-il agi avec irréflexion.

En se levant, il faillit se heurter au gardien. Celui-ci était donc encore là. Il ne put s'empêcher de crier : « Qui êtes-vous ? » dès qu'il l'eut vu, car il fut surpris et presque effrayé par le changement qui s'était produit dans sa personne. Le gardien avait revêtu une grande blouse grise. Soit à cause de la longueur de la houppe, soit pour toute autre raison, il semblait d'une taille plus élancée et on ne voyait plus les difformités

de son corps. Il y avait même sur le visage que continuaient à déparer les défauts de la vue une expression de finesse très attachante. Mais Thomas fut tout de suite frappé par le caractère désagréable de la transformation. C'était toujours le même homme malheureux qu'il avait devant lui, mais le malheur n'était plus humble. Il s'offrait comme quelque chose de tentant vers quoi on se sentait attiré, et bien qu'il n'y eût dans cet attrait rien de noble, il semblait qu'on fût redevable à celui qui en était la cause de beaucoup de gratitude et d'admiration. Thomas crut qu'il reconnaissait cette figure. Mais quand l'aurait-il vue? Tout ce qu'il avait rencontré au dehors était déjà si lointain, et ici il n'avait encore aperçu personne d'autre. Cependant le gardien lui parla de la même manière qu'auparavant. Il était seulement un peu plus loquace.

— Voilà le tableau, dit-il. Nous allons maintenant le commencer. Voulez-vous rester debout ou ne préférez-vous pas vous étendre sur le divan? Le travail ne sera pas très long, mais j'ai vu que vous étiez sujet aux malaises.

Thomas, malgré sa fatigue, hésita à suivre ce conseil. Il recula seulement un peu. La pièce était si encombrée qu'en faisant un pas en arrière il glissa sur les flaques d'huile et qu'il ne put éviter de tomber qu'en se raccrochant au bras du gardien.

— Vous voyez, dit celui-ci. C'est encore du repos qu'il vous faut. Laissez-moi vous conduire.

Le chemin était incroyablement compliqué. Il fallait passer à travers des cordages, enjamber des bancs, revenir en arrière pour ne pas marcher sur les portraits que le peintre avait peints à même le sol. Il semblait que le voyage ne se terminerait jamais. Parvenu auprès du divan, Thomas crut les obstacles aplanis et il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'étendit sur la couche recouverte de velours. Ce fut une vraie chute, le divan était très bas. Le choc fut si vif qu'il resta comme inanimé. Le gardien lui passa les mains sous les bras et le souleva, en l'enfonçant dans un amas d'oreillers qu'il arrangea non pas pour la commodité de la pose mais en vue du décor. Cette position d'ailleurs ne lui convint pas. Il redressa encore son modèle pour que la jaquette fût plus visible, déboutonna le gilet et enfin croisa les deux mains sur la poitrine dans une attitude de recueillement. Thomas qui avait commencé par

maudire ce tourmenteur, lui fut finalement reconnaissant de ses soins. Il ressentit un étrange bien-être comme si tout ce qui arrivait maintenant avait déjà eu lieu une fois. La lumière du projecteur baignait son corps doucement, il semblait qu'à lui aussi elle donnât la forme d'un souvenir et qu'elle l'allégeât avec ce qu'il y a de plus lourd comme marbre et comme métaux précieux. Tout cela n'était-il pas déjà arrivé? Déjà une fois croiser les mains, ouvrir et fermer les yeux, être non pas éclairé mais plongé dans les ténèbres par la lumière, il avait assisté à cette scène et elle avait eu un sens qu'elle n'aurait jamais plus. Il essaya de baisser les paupières, car les feux brillants qui tombaient sur lui le brûlaient, mais le peintre l'interpella :
— Êtes-vous si fatigué? Ne pouvez-vous pas rester quelques instants sans détourner les yeux? Vous ne facilitez pas ma tâche.

Cela n'était pas agréable à entendre; mais Thomas n'en fut pas affecté. Il n'en était plus à se froisser de paroles un peu vives qui d'ailleurs ne résonnaient pas dans la pièce comme des paroles de menaces, mais plutôt comme des mots justes devant lesquels on ne pouvait que s'incliner. Il fixa donc le peintre. Celui-ci, qui avait si fort réclamé l'attention de son modèle, semblait l'avoir perdu de vue. Il ne pensait qu'à agiter le contenu de la carafe dans laquelle se confondaient en un affreux mélange les résidus des couleurs, et comme il n'obtenait pas le ton qu'il désirait, il s'était mis à étendre sur le cristal une couche d'un rouge sale qu'il recueillait par terre dans les flaques. « Quel ouvrier malpropre, se dit Thomas; voilà le peintre qu'on me donne. » Il ne pouvait toutefois s'empêcher de regarder avec intérêt ces gestes qui lui rappelaient les enfantillages de grands artistes, accablés trop longtemps par le sérieux de leur tâche et faisant comprendre au commun par la frivolité de leurs distractions le caractère sublime du travail qui les précipitait dans d'aussi sottes manies. D'ailleurs, le peintre ne négligeait pas toujours son tableau. Pendant de brefs instants, il y travaillait avec une grande ardeur sans, il est vrai, se préoccuper davantage de son modèle. Thomas avait l'impression de ne pas être là ou, par le fait qu'il avait été mis à cette place, de faire déjà partie du tableau, de sorte que la reproduction de ses traits n'avait plus grande importance. De temps en temps, le peintre tirait de sa poche

une miniature qu'il regardait avec soin puis qu'il copiait sans vergogne. La copie semblait son art favori. Il craignait toujours d'oublier quelques détails, et les trois quarts de son temps se passaient dans une comparaison fiévreuse d'où il sortait à la fois satisfait et préoccupé. Thomas eut beaucoup de mal à maintenir sa pose. A sa fatigue s'ajoutait la tentation de modifier un peu son attitude pour éprouver le degré d'attention du peintre. On ne s'occupait pas de lui, et cependant il n'était libre d'aucun de ses mouvements. Il finit par céder à une légère somnolence, mais il prit bien soin de garder les yeux ouverts, fixant sur son bourreau un regard terne que n'animait l'espoir d'aucun repos.

— Voilà qui est fait, s'écria le peintre. Maintenant c'est votre tour. Quand vous aurez dit votre mot, nous aurons terminé.

On le consultait donc. Thomas, engourdi et malheureux, vit à quelques centimètres de son visage la toile qu'on lui présentait comme achevée. Achevée? Il remarqua surtout que l'esquisse, si nette, avait été en maints endroits brouillée par des taches et que le divan était assez gauchement représenté. Mais cela n'empêchait pas le peintre d'être satisfait, il indiquait du doigt, avec une jovialité extraordinaire, certains détails, comme s'ils eussent été l'expression d'un art unique. Thomas approuva poliment; les vêtements étaient exactement reproduits, ils étaient même si fidèlement dessinés et peints qu'on éprouvait à considérer cette copie si minutieuse une sensation bizarre et assez désagréable; ces vêtements avaient-ils donc tant d'importance? Quant au visage, Thomas chercha en vain comment le peintre pouvait songer à le faire passer pour celui de son modèle. Il n'y avait pas la moindre ressemblance. C'était un visage triste et vieilli, sur lequel les traits, flous, comme effacés par le temps, avaient perdu toute signification. Ce qui comptait encore, c'était le regard. Le peintre lui avait donné une expression étrange, non pas vivante, car elle semblait au contraire condamner l'existence, mais liée au souvenir de la vie par une réminiscence perdue au milieu des décombres et des ruines. Ce regard ne parut pas à Thomas aussi étranger que le reste. A qui lui faisait-il penser? Il regarda autour de lui. C'était naturellement au gardien dont les yeux troubles se posaient sur les choses avec une expression qui les tenait à l'écart; on eût dit qu'ils regardaient grâce à une lumière intérieure dont le reflet

pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre et qui ne se prolongeait que par une obstination perverse. Le peintre ne se lassait pas d'admirer son œuvre. La gaieté qu'il puisait dans cette contemplation le rajeunissait et le fortifiait. Il n'en était pas plus beau à voir, mais, si inconvenante que fût sa conduite, elle avait un caractère d'exaltation et de fièvre dont on ne pouvait se détacher.

Thomas le regarda aller et venir, portant le tableau à bout de bras, le plaçant sous la lumière, le rejetant dans l'ombre. De loin, le portrait ne jurait pas aussi vivement avec la réalité qu'il l'avait cru, on ne voyait que le costume, et le costume était d'une ressemblance criante. D'ailleurs, ces détails lui parurent sans importance véritable. Seuls, les faits et gestes du peintre présentaient pour lui de l'intérêt, un intérêt qu'expliquait sa curieuse façon d'agir. Après quelques instants le peintre retrouva sa gravité. Il plaça le tableau dans un cadre et le recouvrit d'un morceau de chiffon. Puis il ôta sa blouse et apparut à nouveau dans le costume usé, chargé de dorures et de galons ternis, où il s'était montré pour la première fois. Il rangea encore quelques objets dans la pièce, versa l'eau de la carafe sur le sol et agita les pinceaux dans les flaques. Ce qu'il faisait ne se discutait pas et cela suffisait pour éclaircir la chambre elle-même. Celle-ci perdait l'aspect chaotique que la lumière rendait si agréable. L'obscurité l'envahit presque complètement. Le gardien étendit sur le divan une housse de couleur mate et au moyen d'une tringle il fit descendre sur le chevalet un grand voile qui le recouvrit. Les autres meubles disparurent sous des couvertures. Le dernier objet qui restait à dissimuler était une toile pendue au mur, puis ce fut terminé.

Thomas vit qu'il fallait partir, la chambre était déjà vide. Pourtant il demanda :

— Pouvez-vous me laisser un peu de temps?

A cet instant, il entendit frapper. Le gardien répondit en criant :

— Je viens.

— Je viens aussi, cria Thomas, comme s'il avait eu son mot à dire.

La porte ne s'ouvrit pas tout de suite. Un bruit de clés — assurément il y en avait tout un trousseau — retentit près du mur; l'on avait l'impression que le visiteur s'amusaît avec

ses clés, mais n'avait pas l'intention de s'en servir. Ce jeu dura jusqu'à ce que le visiteur eût laissé tomber à terre la masse de métal qui rebondit sur le sol avec fracas. Thomas ouvrit la porte et surprit l'homme au moment où celui-ci se baissait pour ramasser les instruments de fer qui lui avaient échappé. C'était un solide gaillard, encore jeune et l'air avantageux. Il parut mécontent et, avec des gestes vifs et adroits, il entourra les poignets de Thomas qui se trouvèrent retenus dans des menottes. Thomas eut un sentiment désagréable en éprouvant le contact froid de l'acier contre sa peau, mais il ne fit aucune résistance. « Cela devait arriver », se dit-il.

Il suivit le jeune homme qui l'entraîna dans un couloir sombre où l'obscurité ne l'empêcha pas de marcher avec rapidité. De chaque côté du couloir, il y avait des portes qui ressortaient dans l'ombre à cause de la couleur noire dont elles étaient recouvertes. Thomas ne pouvait pas voir grand-chose. L'une de ses mains était liée au poignet gauche du nouveau venu qui le tirait en avant sans précaution. Après quelques pas d'une démarche saccadée, le couloir se resserra et il ne fut plus possible d'avancer. « Voilà, songea Thomas, une halte pendant laquelle je vais interroger mon compagnon. » A ce moment, le son d'une cloche lui fit lever la tête; il n'avait pas de raison de croire que ce signal lui fût destiné, mais quand la cloche se tut, il la vit qui s'agitait encore au-dessus de la porte voisine et il s'en approcha. Qui donc l'avait mise en branle? Le gardien ne lui laissa pas le temps de réfléchir, il avait à la main une clé qu'il introduisit dans la serrure. Dès que la porte eût été entrebâillée, il la poussa du pied et resta lui-même à l'écart. Thomas découvrit une chambre ordinaire, meublée avec soin et agréablement éclairée. Le luxe consistait dans deux fauteuils et deux lits qui étaient rangés côte à côte. Les couleurs en étaient différentes et, sous l'éclairage qui en faisait valoir les nuances, elles apparaissaient comme se complétant harmonieusement. La tapisserie n'était pas aussi bien choisie, mais il y avait au milieu du mur un tableau qui plut à Thomas et qu'il se promit de mieux regarder s'il en avait le loisir. Tandis qu'il jetait quelques coups d'œil sur l'ensemble, la porte se ferma, le gardien était parti. Il fit alors quelques pas en prenant soin de ne pas se heurter aux tabourets, aux tables de dimensions réduites, aux étagères posées à terre et

chargées de porcelaines sans valeur qui encombraient le passage. La chambre semblait différente selon qu'on la regardait à droite ou à gauche, et elle changeait encore d'aspect si on la parcourait en s'éloignant de la porte ou si l'on se dirigeait vers le couloir. Il n'y avait pourtant pas de grands changements dans la perspective. Lorsqu'on avait la porte devant soi, on ne songeait qu'à aller de l'avant, et les meubles ne comptaient plus. Mécontent de cette promenade fatigante, Thomas s'arrêta et s'assit dans l'un des fauteuils, tandis que son compagnon prenait place timidement sur l'autre siège. Ils n'avaient pas encore échangé une parole. Thomas continua à regarder devant lui, comme s'il n'eût pu détacher ses yeux de la porte qui s'était fermée. Assis ou debout, il en revenait toujours au même point fascinant.

Il lui sembla que la lumière baissait ou que si l'éclat n'en diminuait pas réellement, il y avait quelque chose dans l'air qui en absorbait les rayons. C'était comme si la nuit eût passé à travers l'atmosphère et qu'elle se fût trouvée là, non pas à cause de l'obscurité dont on ne pouvait relever des traces, mais dans le sentiment que l'obscurité eût fait naître si elle avait régné. A la vérité, les yeux de Thomas se fatiguaient et le sommeil les troublait. Il se leva avec peine. Heureusement la couche était toute proche; il y tomba, entraînant avec lui le jeune homme qui pendant plusieurs minutes essaya de retrouver son équilibre, soit qu'il roulât sur lui-même de manière à placer sa main tordue dans une position moins inconfortable, soit qu'il cherchât à atteindre le second lit en s'efforçant de passer par-dessus le corps de Thomas. Finalement il resta à genoux, la tête cachée dans les couvertures.

Thomas, à sa grande surprise, ne s'endormit pas. Était-ce la présence qu'il avait à supporter? Ses yeux se fermaient, mais il continuait à voir la chambre telle qu'elle était. Il en discernait clairement tous les détails, il distinguait le dos courbé de son compagnon, il avait devant les yeux le panneau de la porte que la lumière faisait briller. Cette chambre était curieuse. Dans son insomnie, il n'avait rien d'autre à faire que de regarder autour de lui machinalement, laissant ses yeux errer, et il lui semblait que ce qu'ils voyaient n'était pas de la nature des choses visibles. Tout était si lointain, si extérieur! Il essaya de se tourner sur le côté, mais l'homme auquel il était attaché

le gênait. Comment celui-ci pouvait-il dormir? Il dormait pourtant d'un sommeil pesant, en faisant entendre un doux ronflement qui était comme un acquiescement supplémentaire au sommeil. L'ayant secoué avec violence, Thomas le tira de sa torpeur, et tandis que le malheureux cherchait à se débarrasser du drap sous lequel il était couché, il lui posa la question :

— Lequel d'entre nous est prisonnier?

Puis, de sa main libre, il l'aïda à rejeter la couverture. Une fois dégagé, l'homme émergea lentement en s'appuyant sur les deux avant-bras, comme s'il eût été disposé à sauter, et en approchant sa tête dont on voyait les traits irréguliers et la peau flétrie. Thomas détourna d'abord les yeux, puis il s'habitua peu à peu au visage en commençant par fixer les oreilles qui semblaient chercher à entendre une fois encore les paroles qui venaient de les frapper. Elles se tendaient humblement vers lui, et s'il ne se fût maintenu un peu à l'écart, elles auraient fini par se coller l'une après l'autre contre sa bouche à laquelle elles aspiraient pour en mieux recevoir le souffle. Il répéta donc ses paroles, — il avait d'ailleurs envie de les écouter lui-même une seconde fois — mais c'était une erreur. Non seulement il n'obtint à ce moment-là aucune réponse, mais il provoqua chez son auditeur un vif sentiment de mécontentement, comme s'il eût fait preuve d'incompréhension en pensant que de tels organes avaient besoin pour entendre que quelque chose leur fût dit. Il passa à l'examen du cou; la tête semblait sortir presque directement des épaules, à cause peut-être du vêtement bouffant qui l'emmaillottait; quant au visage, ce qu'il avait pris pour des boursouflures et des cicatrices était les traces d'une deuxième figure qu'un tatoueur avait dessinée, probablement sur les conseils d'un artiste, pour reconstituer sur le visage même le portrait de ce visage. A regarder avec attention, le travail apparaissait comme très habile. Il y avait dans le dessin d'énormes erreurs — par exemple, les yeux n'étaient pas pareils et l'un, celui qui était en dessous de l'œil droit, semblait embryonnaire, tandis que l'autre s'épanouissait sur la portion gauche du front d'une manière exagérée — mais on était touché par une grande impression de vie. Ce second visage ne se superposait pas au premier, loin de là. Si l'on considérait le détenu de face, on ne voyait que les traits grossièrement façonnés, mais en tournant la tête rapidement de

gauche à droite, sans cesser de regarder la bouche, on distinguait des traits pleins de finesse qui étaient comme le reflet d'une beauté ancienne.

Cette contemplation absorba Thomas. Il se tenait si près de ce visage qu'il lui arrivait de le toucher et qu'il en sentait l'odeur âcre et tiède. Il eût été plus convenable de demeurer à l'écart, mais après quelque temps il céda à la fatigue et resta la joue collée contre la joue qui lui était offerte. Il crut qu'il allait de cette manière trouver le repos, et comme il était à moitié sorti du lit, il s'appuya fortement sur l'épaule de son compagnon. Il ne rencontra qu'aide et bonne volonté. La position du jeune homme était très incommode; à demi soulevé sur la pointe des pieds, les genoux écartés, le corps penché en avant, c'était miracle qu'il pût maintenir son attitude; Thomas ne s'en accrochait que plus fortement et ils étaient soudés l'un à l'autre comme un bloc. Cette intimité avait ses inconvénients. Il fallait d'abord supporter l'odeur nauséabonde qui d'instant en instant devenait plus désagréable. Il y avait ensuite quelque chose de gênant dans cet entrelacement qui les obligeait à mêler leur souffle et qui associait les deux corps par une union harassante. Thomas se rendait compte de tout cela, mais il ne desserrait pas son étreinte. A la vérité, ce n'était pas seulement pour s'assurer une protection qu'il s'accommodait de ces embrassements, il pensait qu'une telle familiarité finirait par une conversation pleine de franchise, et il attendait le bon moment pour poser des questions. Il laissa ainsi passer du temps, sans changer d'attitude, le visage gluant et le corps paralysé. Ses yeux se fixèrent sur un point du mur. Après avoir distingué une tache vague, il reconnut le tableau qui l'avait d'abord attiré.

— Quel est donc ce portrait? demanda-t-il.

C'était le portrait d'une jeune femme dont on ne voyait que la moitié du visage, car l'autre partie était presque effacée. L'expression avait de la douceur, et bien qu'elle ne fût pas sans tristesse, on se sentait attaché au sourire qui l'éclairait. Comment ce sourire pouvait-il s'interpréter? C'était le moment de se pencher en avant et d'essayer de mieux voir. Ce fut en vain. Thomas ne réussit pas à relâcher sa propre étreinte. Il se retourna et appuya ses lèvres boudeuses contre son compagnon. Dans cette posture que la fatigue le forçait à accepter,

il se mit à somnoler, jouissant comme d'un rêve de sensations qu'il éprouvait. Il n'entendit donc pas tout de suite les gémissements du jeune homme. Il fallut que celui-ci lui parlât pour éveiller son attention.

— Ne pourrais-tu, disait celui-ci, me laisser de la place? Un peu d'air, un peu de fraîcheur; ta compagnie n'est guère agréable.

Thomas dut écouter avec grand soin, car la voix était saccadée et elle se perdait dans un ronflement bruyant qui devenait plus fort lorsque la bouche était ouverte. Pour mieux entendre, il se cramponna au corps qu'il pressa avec des forces nouvelles. Il dit à son tour :

— Comment t'appelles-tu?

— Pourquoi me presses-tu ainsi? dit la voix péniblement. Laisse-moi reprendre haleine. Tu n'as plaisir qu'à torturer.

— Crois-tu? dit Thomas. Il ne tenait pas grand compte de ce qu'il disait lui-même, mais les réponses l'intéressaient. Comment veux-tu que je me tienne? Désires-tu que nous partagions le lit?

Ces paroles ne plurent pas au jeune homme; il répondit pourtant avec plus de calme :

— Je vois qu'on t'a prévenu contre moi.

Maintenant tous deux se taisaient. Thomas, par crainte de choquer son compagnon, ne changea pas d'attitude et il continua de sentir la sueur qui, à travers ses habits, l'imprégnait de l'odeur violente d'un autre corps.

— Parle-moi donc du portrait, lui demanda-t-il.

La réponse se fit attendre; le jeune homme releva la tête et essaya de regarder Thomas comme pour deviner dans ses yeux le sens caché de sa question.

— Naturellement, dit-il, tu voudrais t'en aller.

Thomas ne répondit pas directement.

— Tu es sans doute là depuis longtemps, dit-il. Tu dois connaître les usages de la maison. Ne pourrais-tu me parler avec franchise? Je suis plus fort, mieux portant que toi. Je t'aiderai.

Le jeune homme sembla ébranlé par cette proposition. Il demanda à nouveau à Thomas, en insistant comme pour le familiariser avec ce projet, s'il ne désirait pas partir.

— Je partirai le moment venu, dit Thomas, mais je veux

d'abord remplir mes obligations, bien que, je le reconnais, je rencontre plus de difficultés que je ne l'avais prévu.

Il crut entendre la petite cloche qui l'avait appelé dans la chambre et il en fut effrayé. Était-ce déjà le moment de partir? Avait-il eu tort de se plaindre et voulait-on lui infliger une punition? Il prêta l'oreille, mais comme tout était silencieux, il se demanda s'il n'avait pas rêvé.

— N'as-tu pas entendu quelque chose? demanda-t-il. La cloche ne m'avertissait-elle pas? S'il y a un malentendu, je compte sur toi pour me prévenir. Mais peut-être, ajouta-t-il, ne désires-tu pas m'être agréable?

Thomas parlait les lèvres appuyées sur la joue de son compagnon, et celui-ci essayait de tourner légèrement la tête de manière à rapprocher sa bouche de cette bouche qui lui parlait; on eût dit qu'il y cherchait un adoucissement à son mal, mais en même temps, si par hasard il la rencontrait, il s'en détournait violemment comme si elle eût réveillé la souffrance qu'elle était destinée à guérir. Thomas attendit un peu pour savoir s'il recevrait une réponse; puis il déclara :

— Puisque tu ne veux pas parler, je n'ai plus qu'à me taire.

Mais la situation n'était plus la même depuis que des paroles avaient été échangées. Bien qu'il éprouvât de la répugnance à recourir à de tels moyens, il se pencha vers l'oreille et il cria de toutes ses forces :

— Tu vas rester seul, car je pars.

Thomas lui-même fut surpris de sa violence. Sa voix semblait assez forte pour être entendue de toute la maison; ce n'était pas la confiance qui la rendait si aiguë, qui la mettait tout entière dans un seul cri, qui lui faisait dédaigner les obstacles, comme s'il eût mieux valu en finir en une seule fois. La voix avait dû traverser la maison, mais dans la chambre même elle était retombée tout de suite. Le jeune homme se décida pourtant à répondre :

— Je vais te parler du portrait, dit-il. La chambre où nous nous trouvons est plus vaste qu'on ne le croirait d'abord. C'est l'une des plus belles de la maison, et tu ne saurais assez te réjouir de pouvoir y séjourner. Les murs sont clairs, l'ameublement est simple et commode. Tout y est prévu pour rendre le séjour agréable.

Thomas hocha la tête en signe d'approbation, mais il dit :

— Le portrait n'est-il pas celui d'une jeune femme?

— Un instant, s'il te plaît, dit le jeune homme. Je voudrais d'abord te montrer quelques pièces intéressantes de l'ameublement. Le lit sur lequel tu es étendu est neuf. Il n'a servi à personne d'autre qu'à toi. Les matelas ont été refaits à ton intention. On n'a vraiment rien négligé pour que tu y trouves un vrai repos.

— Et tous ces bibelots? demanda Thomas en désignant les étagères.

— Ils ont aussi leur utilité, répondit le jeune homme. Veux-tu les voir un par un? Tu ne les as pas encore suffisamment regardés, et tu ne t'es pas rendu compte des services qu'ils peuvent te rendre.

— Voyons-les donc, dit Thomas.

— Attends, dit le jeune homme. J'ai quelque chose à dire à leur sujet. Naturellement, ajouta-t-il en parlant plus doucement, il y a eu ici avant toi d'autres locataires. Tu ne pouvais espérer être le premier. On a fait ce qu'on a pu pour effacer leurs traces, mais on n'a pas eu le temps de tout remettre en ordre. Ne t'étonne donc pas si ces objets sont dépareillés; chacun s'en est servi à sa façon, et ce sont les habitudes de tes prédécesseurs que tu retrouveras ici.

— Vraiment? dit Thomas, il y a eu ici d'autres locataires? Tu ne te trompes pas?

— C'est sans importance, dit le jeune homme d'un air supérieur. Maintenant assieds-toi, je vais te montrer les bibelots. Tu pourras très bien les voir.

Thomas ne bougea pas.

— Ce n'est pas possible, dit-il en secouant la tête.

— Bien, dit le jeune homme. Je n'ai donc rien à ajouter. D'ailleurs, il vaut mieux que tu ne les regardes que plus tard.

Thomas s'attendait à cette conclusion, mais il n'en fut pas moins irrité. Ce n'était pas le sens des paroles qui le blessait, c'étaient les paroles mêmes qui le dégoûtaient. Devait-il en rejeter la cause sur l'intimité de leurs deux corps? D'abord il avait suivi des yeux les mots sur les lèvres de son compagnon, puis son attention avait été si violemment attirée que sa bouche imitait les mouvements et formait à son tour des syllabes et des consonnes et enfin sa langue ne put se retenir d'aller chercher sous le palais les mots qu'elle recueillait à leur source.

Il fut peut-être un peu égaré par le caractère désagréable de certaines paroles. Des mots tout à fait anodins lui parvinrent imprégnés de mauvaises odeurs, comme s'ils eussent signifié pour lui un triste et répugnant avenir. La suite des phrases ne fut pas meilleure, quelque chose d'inassimilable s'était glissé dans cet entretien et avait empêché Thomas de goûter tout ce qui s'était dit. Quant à la conclusion, il n'y attacha pas d'importance en elle-même, elle était là comme la limite de ce qu'il pouvait absorber, et la conversation eût pu se terminer sur une note plus optimiste, sans lui apporter d'apaisement. Il cessa pendant quelques instants d'interpeller son compagnon. Il se détourna seulement un peu et son regard qui avait été jusqu'ici rivé sur le visage, papillota en se fixant au loin. Il tomba sur le portrait. « Le fameux portrait », se dit-il. Une fois attiré par le tableau, il ne voulut plus s'en éloigner. Qui était-ce? Il leva la main, mais l'image devint terne et s'estompa. Tout était beaucoup plus sombre. Les lampes semblaient mourir faute d'entretien. Si l'on voyait encore les gros meubles, les petits détails qui avaient leur importance s'effaçaient. De sa main libre Thomas frappa son compagnon.

— Pourquoi n'entretiens-tu pas les lampes? dit-il avec colère.

Le coup n'était pas violent, il était destiné à éveiller l'attention, non pas à blesser. Le jeune homme en fut cependant ému. Son visage prit une expression stupide.

— Comme tu me maltraites! répondit-il d'une voix à peine distincte. Tout n'est pourtant pas réglé entre nous. Si ma compagnie te déplaît et si tu regrettes les embarras qu'elle t'impose, tu peux appeler le gardien, et peut-être décidera-t-il de te séparer de moi.

— Je me passerai du gardien, répondit Thomas. Je n'ai pas l'intention d'implorer les uns ou les autres. Mais, ajouta-t-il, tu n'es sans doute pas aussi libre que moi.

— Tout le monde ici est libre, répondit le jeune homme.

Thomas entendit avec malaise ces réponses. Il y avait quelque chose de pédantesque dans cette manière de prendre les choses. Tantôt le jeune homme semblait accablé par sa longue captivité. Tantôt il faisait preuve de morgue et il tirait sa gloire de ce qui l'avait abaissé. Thomas, malgré son dégoût, eût aimé se rassasier de ces paroles. Elles lui paraissaient si

lointaines, si insaisissables, elles étaient si étrangères à toute vérité et en même temps si impérieuses. Que faisait-il donc ici? Il pensa à nouveau au portrait, et il se dit que le moment était venu de perdre courage. La lumière s'était éteinte. Le silence ne pourrait être percé. Et il était plus seul que s'il n'avait jamais eu de compagnon. Il dénoua l'embrassement qui le tenait jusqu'ici prisonnier et il s'étendit une seconde fois sur le lit. Autour de sa cheville gauche un anneau était maintenant passé, anneau finement ciselé qu'un autre anneau plus grossier reliait à la jambe du jeune homme. A cause de cette entrave sa position restait inconmode, mais il s'en apercevait à peine. C'était presque la nuit complète. Tout ce qui se passait à côté n'avait que peu d'importance. Il entendit avec impatience son compagnon essayer de ranimer l'entretien en faisant un rapport sur la maison. Devait-il écouter? En d'autres temps, il n'eût pas perdu un mot. Mais son expérience lui avait déjà appris que les habitants de l'immeuble ne disaient pas toujours la vérité et que même lorsqu'ils ne mentaient pas, ils prononçaient rarement des mots utiles. D'ailleurs, il n'aurait pu comprendre ces paroles; elles étaient dites sur un ton qui leur enlevait tout sens; aucune signification ne pouvait répondre à une expression d'une aussi grande tristesse; il fallait pour que les mots pussent porter tant de désespoir qu'ils fussent tout à fait privés de la légère clarté qu'il y a dans un mot intelligible. Quels mots douloureux! Quelles paroles d'une continuelle détresse! Thomas écouta quelques instants le mot chambre et le mot raison, puis il frappa son compagnon pour le faire taire.

— Que de bavardages! lui dit-il. Voilà qui a assez duré.

Il lui jeta une couverture sur la tête et put se reposer.

Le lendemain matin, en s'éveillant d'un lourd sommeil, il vit que les lampes brillaient. Même s'il n'avait pas été dérangé, il n'eût pas dormi beaucoup plus longtemps, car c'en était fini pour lui avec le repos. Il entendit frapper à la porte quelques coups discrets.

— Entrons, dit quelqu'un dans le corridor.

La porte fut ouverte violemment et, d'un même élan, trois hommes cherchèrent à pénétrer en se disputant la place. Thomas les vit se porter des coups moitié sérieusement moitié pour rire, sans qu'il pût comprendre s'ils avaient hâte d'entrer

ou s'ils craignaient de franchir le seuil. Finalement ils se mirent d'accord, et c'est bras dessus bras dessous qu'ils se glissèrent dans la chambre.

— C'est donc vous qui deviez venir, dit Thomas, après les avoir regardés.

Ils se ressemblaient et cependant ils n'avaient rien négligé pour se distinguer. Ils portaient, chacun, un numéro à la boutonnière de leur jaquette, et comme si cela n'eût pas suffi, il y avait sur leur manche une mince bande blanche sur laquelle étaient écrits plusieurs mots. Thomas eût bien aimé déchiffrer l'inscription, mais ils ne cessaient de bouger en faisant preuve d'une activité fiévreuse. A peine sur le seuil, ils avaient poussé un grand cri, à la fois aigu et grave, et ils s'étaient précipités sur son compagnon qui commençait à rejeter la couverture.

— Allons, bas les pattes! crièrent-ils.

On pouvait s'attendre à une correction sévère, mais dès qu'ils eurent découvert la figure du jeune homme, ils éclatèrent en rires bruyants et se mirent à gesticuler joyeusement en se désignant les uns aux autres le visage encore gonflé par le sommeil. Thomas ne prit pas la scène à la légère. La physionomie des trois nouveaux venus ne lui paraissait pas répondre à des jeux comiques. Leurs yeux, minuscules et perçants, se tournaient vers toutes choses effrontément, et l'insistance de leur regard, là où ils se fixaient, faisait naître le soupçon, puis la faute. Il n'était du reste pas plus agréable de leur échapper. Thomas ne supporta pas de rester longtemps à l'écart. Il observa en silence les trois hommes qui étaient habillés comme des maîtres d'hôtel et, voyant qu'ils ne se souciaient pas de lui, il leur rappela qu'il était là :

— Je suis le nouveau locataire, déclara-t-il. Faites-vous partie du personnel?

Il avait parlé très fort et, en l'entendant, ils firent un bond en arrière. Ils échangèrent quelques regards et parurent indécis, mais c'était une indécision qui pouvait se rapporter aussi bien au sens des mots qui venaient d'être prononcés qu'à la réponse qu'ils se préparaient à y faire.

— La maison? dirent-ils en chœur.

« Ce sont peut-être des gens du sous-sol », se dit Thomas. Tous trois réfléchirent encore quelques instants, les yeux à demi fermés comme s'ils se réservaient pour quelques paroles parti-

culièrement difficiles à entendre. Puis, leur interlocuteur n'ayant rien ajouté, ils semblèrent oublier tout à fait sa présence, reprenant insensiblement, quoique avec plus de retenue, leur attitude insouciant et joviale.

Thomas sauta à bas du lit. Il était obligé de se pencher un peu à cause de son compagnon, mais il n'en cherchait pas moins à regarder fixement les trois hommes qui s'étaient mis en rang les uns derrière les autres, avec le désir puéril, et probablement ironique, de ne pas s'exposer tous à la vue de l'étranger. C'est donc le premier qu'il voyait presque tout le temps, quoique les deux autres, échappant à l'alignement, se montrassent parfois la durée d'un éclair. Il eût voulu les considérer un à un pour savoir qui ils étaient. Celui qu'il apercevait portait une jaquette élégante, cependant trop large et trop longue, et il passait la main dans les plis du vêtement pour en faire valoir les défauts. Les deux autres paraissaient habillés avec une étoffe plus grossière. Thomas tendit la main pour saisir l'un des fauteuils. Aussitôt il fut entouré des trois maîtres d'hôtel qui, en se bousculant, se jetèrent sur le siège qu'ils mirent à sa disposition, puis sur son compagnon qu'ils firent avancer à coups de pied et à coups de poing. Thomas se trouva assis assez commodément, mais le jeune homme avait une jambe prise dans le bras du second fauteuil, et il ne gardait son équilibre qu'en touchant le sol avec la main. Il commença à gémir.

— Assez, dit Thomas, nous avons maintenant à parler.

A leur tour, les hommes intervinrent. Ils ne voulaient que réduire le prisonnier au silence, mais avec leurs gestes désordonnés ils le frappèrent rudement et les gémissements recommencèrent de plus belle. Ce bruit était insupportable.

— Faites-le donc taire, cria Thomas.

Il était si près du détenu que cette voix lui semblait sortir de sa propre poitrine et il avait peine à repousser l'envie de se lamenter lui aussi. L'un des trois entrouvrit précautionneusement sa jaquette. Il en tira un mouchoir qu'il plia en quatre et, après avoir consulté du regard ses camarades, il courut sur le jeune homme en le menaçant de lui passer un bâillon. « Quelle idée sotte, se dit Thomas, cela ne pourra rien arranger. » Il fit non de la tête, mais il ne réussit pas à empêcher complètement l'exécution du projet, car le mouchoir tomba à terre et

le maître d'hôtel plaça finalement sa main devant la bouche du malheureux. Les deux autres s'approchèrent, et pour la première fois Thomas les vit distinctement. Il se demanda comment il avait pu les comparer à celui qui était maintenant tout près de lui. Ils étaient plus âgés, les cheveux étaient presque gris. Ils n'avaient pas non plus le même regard, bien que, là où ils regardaient, ils fissent naître eux aussi un sentiment désagréable.

— Je suis entré par mégarde dans cette maison, leur dit Thomas. Je passais sur la route quand quelqu'un m'a fait signe, et je ne voulais qu'y demeurer un instant. Mais maintenant je suis dans l'embarras, car je ne connais personne et personne ne m'attend.

Il remarqua que les deux hommes l'écoutaient avec attention; c'était déjà un réconfort.

— Ma situation, reprit-il, n'a pas encore été officiellement définie. Être locataire, cela ne me paraîtrait pas un mal, mais serais-je agréé? Pourrais-je remplir les conditions? Aurais-je des garanties? Je suis arrivé il n'y a que peu de temps et j'en ai vu assez pour craindre de m'engager à la légère.

Il adressa un rapide coup d'œil à ses auditeurs, et ceux-ci hochèrent la tête.

— Je pourrais aussi chercher à revenir au dehors. Au dehors, il y a des difficultés, et il n'est pas toujours agréable de marcher. Mais au moins on sait où l'on va. Êtes-vous chargés de m'emmener quelque part?

Les deux hommes s'interrogèrent comme s'ils voulaient préparer une réponse en commun, mais ils gardèrent le silence.

— C'est entendu, reprit Thomas qui avait espéré un éclaircissement, vous ne pouvez me répondre. Ma question n'était pas de celles qui devaient vous être adressées. Désormais, j'attendrai qu'on m'interroge.

Il se tut; il avait parlé si vainement qu'il pouvait se demander si ses paroles avaient été réellement prononcées. Pourtant, les deux hommes étaient toujours immobiles devant lui. « Ne sont-ils pas là à mon service? » se dit-il, et il ne put s'empêcher de crier :

— Mais qui êtes-vous donc?

Ils répondirent ensemble en tendant leurs bras qu'entourait une inscription en caractères gothiques. C'était une devise.

Thomas put cette fois la déchiffrer. *Je sers seul*. Le troisième, voyant que ses camarades se faisaient connaître, ne voulut pas être oublié et, tout en maintenant le prisonnier dont il cachait la figure avec son bras, il offrit l'inscription à lire. C'était la même, mais, au lieu d'être brodée, elle avait été rédigée hâtivement à l'encre sur une bande blanche.

— A quoi pouvez-vous servir? demanda Thomas.

— Servir? reprirent-ils d'une seule voix.

L'un d'eux prit dans son gousset un petit carnet qu'il ouvrit à une page quelconque, et il attendit un crayon à la main. « Voici le moment de l'interrogatoire », pensa Thomas. C'était un soulagement, il n'avait plus qu'à subir la volonté des autres. Cependant, l'attente se prolongea sans que l'un d'eux se décidât à commencer. Parler n'était pas leur fort. Le numéro deux, après être demeuré les yeux baissés, se rapprocha insensiblement de la porte, comme s'il eût voulu échapper à une fâcheuse épreuve. Mais il heurta une étagère et il recula effrayé devant le bruit des soucoupes et des tasses qui s'entrechoquèrent. Ses acolytes se précipitèrent sur lui. Thomas crut qu'ils allaient tout mettre en pièces, et de fait, avec leurs gestes maladroits et vifs, ils firent tomber deux grands vases qui se brisèrent en répandant l'eau qu'ils contenaient. Cet accident ne les troubla pas. L'un d'eux se saisit triomphalement d'une tasse et d'une soucoupe et les déposa sur la table. Puis ils coururent vers la porte en criant :

— A la cuisine.

La porte se ferma si violemment que la cloche tinta. Thomas fut content d'être délivré de leur présence, mais il se demanda s'il avait bien tiré tout le parti qu'il pouvait souhaiter de cette visite. Naturellement, ils venaient d'en bas, ils ne savaient donc rien de la maison à proprement parler, mais ce qui se passait dans les sous-sols était souvent le plus important. Il se tourna vers le jeune homme.

— Les connais-tu? lui dit-il.

Celui-ci était maintenant assis sur le fauteuil et il essayait de copier les gestes et l'attitude de son voisin. Il secoua la tête d'un air effrayé.

— Tu ne les connais donc pas? demanda-t-il encore.

Mais il ne put obtenir un signe d'assentiment. Il essaya de se représenter comment les sous-sols étaient disposés, s'ils

étaient d'un accès facile, s'ils occupaient un nombreux personnel et beaucoup d'autres choses. Tout cela n'était pas aisé à imaginer.

Thomas fut tiré de ses pensées par les sons très légers des cloches. Il en entendit d'abord une, au loin, et c'était comme si elle n'avait encore jamais frappé une oreille humaine. Il en entendit une deuxième et elle n'était pas moins tranquille. Pour la première fois il se sentit apaisé, il n'y aurait peut-être pas de repos, mais son voyage aurait une fin. Les unes après les autres, les cloches se firent entendre; elles se répandirent dans l'air, de sorte que l'air aussi était une cloche qui sonnait doucement. Il y en eut bientôt un trop grand nombre; de chaque étage venait l'appel; on ne savait jusqu'où pouvait s'élever la maison, ni pourquoi personne ne donnait de réponse. Après quelque temps des pas retentirent dans le corridor. Une porte fut ouverte. Il y eut un commencement de conversation, et Thomas tendit l'oreille, mais sans pouvoir rien saisir, car les murs étaient épais. D'autres portes furent ouvertes ou fermées. Les planches craquaient sous les pas. Le bruit d'un monte-charge ébranla la cloison qui vibra comme si elle eût été creuse. Thomas regarda avec surprise la partie de la chambre d'où venait le bruit et que la lumière des lampes, en sautant, éclairait irrégulièrement. Son regard chercha sur le mur quelque chose de nouveau, puis il tomba une fois de plus sur le portrait. Il en éprouva de l'impatience. Il n'y avait donc rien d'autre à découvrir? Du reste, ce n'était pas un portrait. C'était une étroite ouverture, par laquelle filtrait un peu de jour et que fermait une légère plaque de mica.

Sans perdre de temps, il se leva pour se rapprocher de la fenêtre. Il fallait aussi faire lever le jeune homme. Celui-ci, se cramponnant au fauteuil où il était agréablement assis, montrait du doigt avec transport la chaîne dont l'un des anneaux avait glissé sous le pied de la table et qui les retenait tous deux. Thomas dut repousser violemment la table, la tasse se renversa sur la soucoupe et le bord en fut brisé. Puis il traîna son compagnon vers le lit et s'agenouilla sur le matelas pour l'obliger à y monter. Ce n'était pas facile. Le jeune homme se livra au désespoir et poussa de véritables cris.

— Pourquoi te lamentes-tu? cria Thomas à son tour. Crains-tu quelque chose?

Qu'y avait-il à craindre? Il jeta un coup d'œil à la lucarne qui était maintenant tout près de lui et, sans prendre garde à la farouche résistance de son compagnon, il monta sur le deuxième sommier. Sa jambe droite et son bras droit restèrent pendus en arrière. Mais, en dépit de cette position inconfortable, il ne sentait pas l'attache qui l'alourdisait, il ne sentait que le mouvement hardi qui lui permettait d'avancer comme s'il eût été libre de toutes les contraintes. Le prisonnier finit par le suivre. Il entendit craquer le lit sous son énorme poids, et il eut l'impression que les ressorts se brisaient en se détendant avec fracas. Pendant quelques secondes ce fut un vacarme. Le matelas regimba sérieusement. Il y avait loin de ce tintamarre au repos silencieux que Thomas avait trouvé sur le lit.

— Où en es-tu? cria-t-il.

Il se retourna et tout de suite il vit les dégâts. Les ressorts avaient presque tous traversé l'étoffe, comme si brusquement il se fût agi d'un vieux matelas, usé par le frottement et prêt à s'effondrer au premier contact. Les cerceaux de fer brillaient à la lumière. Certains morceaux d'acier, luisants et polis, étaient passés à travers le drap comme des poignards, d'autres suivaient la couture de la toile et étaient encore cachés dans l'étoffe. Thomas regarda avec consternation les restes de l'ingénieuse machinerie qui lui avait procuré un si bon repos. Il aperçut dans le creux béant du lit un appareil dont les pièces paraissaient rouler sans fin les uns sur les autres. Sans que le silence en fût troublé — et même, semblait-il, le silence n'en était que plus grand — un mouvement secouait toute la literie sur un rythme qu'on pouvait croire doux et berceur, mais qui à la longue devenait insatiable. Thomas en ressentait le contre-coup et il éprouvait une sorte de nausée qui l'obligeait à se balancer à droite et à gauche, dans un rigoureux va-et-vient. Le prisonnier avait la tête tournée vers lui. Le malheureux devait souffrir sérieusement; les ressorts lui étaient entrés dans les côtes et il reposait sur des lames de couteau et de rasoir.

— Je ne te veux pourtant pas de mal, lui dit Thomas, mais en même temps il lui fit signe de se relever, en lui montrant du doigt la lucarne.

Cette lucarne fut plus facile à atteindre qu'il ne le pensait. Il tendit la main au détenu et c'est les doigts passés entre ses énormes doigts qu'il l'aidera à se mettre debout. Il fut étonné de

sa taille. Qu'il était grand! On eût dit qu'il y avait deux hommes mêlés en un seul, tant son corps semblait massif. Il s'avança vers le mur et, alors que Thomas recevait seulement un peu de la lumière qui tombait de la fenêtre, lui put sans difficulté regarder à travers le mica. Que voyait-il donc? Il n'y avait pas moyen de l'interroger. La lumière était agréable, mais ce n'était pas la clarté du jour, comme on aurait pu le croire, c'était le reflet d'un feu très doux qui semblait ne parvenir jusqu'ici que fortuitement. La fenêtre elle-même n'était là que par hasard. Elle avait été ouverte par une fantaisie du constructeur ou pour répondre à des plans abandonnés depuis. A la voir de près, elle apparaissait plus petite encore que de loin. On ne pouvait regarder au travers que lorsque les yeux réussissaient, sous un angle favorable, à plonger dans la rainure. Thomas se hissa sur les épaules de son compagnon. Le sang avait coulé par les blessures, mais il avait séché. Maintenant ils étaient tous deux si étroitement unis qu'ils ne formaient plus qu'un seul être et Thomas avait l'impression qu'ils ne pourraient plus se séparer jamais.

Par la lucarne, il vit distinctement une partie d'une chambre dont les murs, passés au ripolin, et le dallage étaient blancs. La pièce était située en contrebas. Elle était enfouie profondément sous la maison, si profondément que tous les étages ne semblaient avoir été édifiés que pour l'écraser davantage. Ce n'était pas une cave. Elle avait été au contraire aménagée magnifiquement comme si elle eût été destinée à resplendir au grand jour. Thomas reconnut tout de suite les cuisines. Un grand feu brûlait dans le foyer. Sur le mur étaient pendues des casseroles qui ne paraissaient pas en très bon état et qu'un homme déjà âgé et infirme ne quittait pas des yeux. Peut-être, comme il était invalide et ne pouvait remplir d'autre tâche, lui avait-on confié la garde de ces ustensiles, mais il mettait tout son orgueil à s'acquitter de sa fonction, comme nul autre n'aurait pu le faire. Peut-être aussi la tâche était-elle réellement importante. De temps en temps, il s'emparait d'un objet, généralement délabré, regardait au travers, le secouait, le portait à son nez, puis l'accrochait à nouveau avec toutes sortes de précautions. Manifestement cet homme avait une charge considérable. Mais des personnes moins expérimentées n'étaient pas capables de s'en rendre compte. Des marmitons

qui n'avaient pour sujet de fierté que leur livrée d'une blancheur éblouissante, s'arrêtaient derrière lui et imitaient ses gestes en en exagérant le sérieux. Ils tiraient de leur poche un petit objet de rien du tout, feignaient de réfléchir en le regardant, se passaient la main sur le front et le remettaient lentement dans leur gousset. Quelques secondes après ils le jetaient à terre et s'enfuyaient. Thomas ne comprenait pas tout ce qu'il voyait et il aurait eu besoin d'explication. Mais le plaisir qu'il éprouvait à regarder n'en était que plus grand.

Malgré la distance qu'il y avait entre lui et ces gens orgueilleux, il se sentait moins dépaycé, il était attiré par un espoir brillant et tentateur, il ouvrait de grands yeux sur quelque chose qui était mieux adapté à sa vue que tous les autres objets de la terre. On roula au milieu de la pièce un charriot sur lequel fumaient de grands plats et qu'un couvercle à charnière permettait de couvrir et de découvrir à volonté. La fumée était très épaisse. Le cuisinier qui se tenait près de cette cuisine roulante, tournait des manettes, ouvrait des robinets, et la fumée s'élevait majestueusement en formant des panaches dorés. Ce qui cuisait dans les marmites était sans doute moins précieux que cette fumée dont les volutes, après avoir monté lentement, s'engouffraient dans un tuyau qui devait rejoindre les étages supérieurs, car un garçon, mal habillé, vidait de temps en temps le contenu des plats et des casseroles dans de grossiers récipients. Le cuisinier n'était pas non plus revêtu d'un très bel uniforme, il portait d'énormes bottes qui semblaient couvertes d'immondices, mais la solennité de son maintien, la lenteur de ses gestes et, par-dessus tout, l'éclat que prenait son visage, lorsqu'il s'approchait des fourneaux, lui donnaient une importance que l'on reconnaissait tout de suite. Il ne cessa d'inspirer à Thomas beaucoup de respect. Comme il eût été agréable de rester à ses côtés et de regarder de plus près son travail ! L'activité à laquelle il se consacrait était en apparence fastidieuse et demandait peu de qualités. Il se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement relevée pour humer la vapeur que rejetaient les plats, et quand il se détournait un instant, se retrouvant dans l'atmosphère commune, son visage perdait toute expression, il n'avait l'air ni heureux ni malheureux, il n'était qu'un homme vieilli, éprouvant de la peine à respirer et à se mouvoir.

Thomas ferma les yeux. « Ne ferais-je pas mieux, se dit-il, d'essayer de revenir chez moi? » Il se sentait un grand appétit et il avait peur qu'on oubliât pour de bon de le servir.

— Quand donc mangerons-nous? dit-il tout bas à son compagnon, en se penchant sur lui.

Il n'attendit pas la réponse et il revint à la cuisine. Le spectacle n'offrait pas le même intérêt que la première fois. Autour d'une table des hommes entièrement vêtus de grands tabliers blancs lavaient la vaisselle. Au centre de la table se trouvait une cavité remplie d'eau. On y jetait pêle-mêle toutes sortes de récipients et on les retirait aussitôt; chacun travaillait avec soin, mais l'eau était si sale que, malgré la rapidité des gestes, les ustensiles baignaient toujours trop longtemps au milieu des déchets et se couvraient de taches de graisse qu'on ne pouvait plus effacer. Ces ustensiles intéressèrent Thomas parce qu'ils ne ressemblaient pas à ceux dont on se servait dans son pays. Tout était plus perfectionné. Les bols avaient une échancrure à la place où les lèvres devaient s'appuyer, et un masque, fixé sur le bord de la porcelaine, permettait au visage de respirer la fumée brûlante, tandis que la bouche buvait le liquide. Le masque était très adroitement colorié et l'on se disait en le voyant que la présence d'un convive n'était peut-être pas nécessaire.

Certaines casseroles — il y en avait de toutes les dimensions — brillaient vivement sous les reflets du grand feu. Aucune n'était pareille à l'autre, et cependant elles paraissaient toutes faire partie d'une importante machine qu'on essayait de se représenter vaguement. On rêvait à un bel ensemble de métal avec des pignons, des engrenages et des chaînes. Il ne pouvait plus être question de cuisine. A cet instant, des pas se firent entendre dans le corridor. Puis la porte s'ouvrit. Il n'était déjà plus temps de sauter. Les deux hommes tombèrent comme un bloc, et Thomas se retrouva par terre, à demi écrasé par l'énorme corps de son compagnon. Il souffrait de contusions, mais il souffrait bien plus encore de s'être laissé surprendre. Comment avait-il pu se conduire d'une manière si enfantine? C'était effrayant. Le jeune homme se releva avec une étonnante légèreté et lui-même fut rapidement debout. Devant lui se trouvait l'un des maîtres d'hôtel, tenant dans chaque main une cafetière et le regardant avec une expression plutôt grave.

Thomas de son côté lui jeta un regard sévère, il n'y avait de place que pour les choses sérieuses. Dès qu'ils se furent assis, — et maintenant le jeune homme suivait docilement tous ses mouvements — le maître d'hôtel s'approcha et remplit la tasse. Le breuvage était très chaud, l'odeur qui s'en dégageait semblait se répandre dans toute la pièce. Thomas ne put s'empêcher de sourire, tant ce parfum le réjouissait.

— Est-ce une boisson préparée dans les sous-sols? demanda-t-il.

Mais il cessa vite de sourire, car il ne songeait déjà plus qu'à porter la tasse à ses lèvres. Le liquide le brûla. Ce n'était pas la chaleur qui attaquait la gorge et les entrailles. C'était l'odeur âcre, quelque chose de fort et de corrosif. Il but d'un seul trait et ne laissa même pas de dépôt au fond de la tasse. Bien qu'il eût vaguement conscience de la grossièreté de sa conduite, il repoussait pour l'instant toute idée de prudence.

— Puis-je boire une seconde tasse? demanda-t-il hâtivement.

On ne lui répondit pas, et c'est pourtant une réponse qu'il désirait. Avant même qu'il eût levé la tête pour devisager le maître d'hôtel, la tasse était remplie, la fumée s'élevait en épais panaches et il ne lui restait plus qu'à boire à nouveau.

— Une autre tasse? lui demanda-t-on quand il eut fini.

Il ne releva pas ce qu'il y avait d'impertinent dans cette question. Le breuvage cette fois lui paraissait fade et tiède. Ses lèvres ne gardaient le goût que d'un liquide trop longtemps exposé à l'air et éventé. En face de lui, le maître d'hôtel se tenait un peu courbé en avant. Il n'était plus aussi vif qu'au moment de son premier passage. Il était comme un homme qui a rempli son devoir et qui y a consacré ses forces. Thomas avait l'impression qu'il pourrait maintenant entrer facilement en conversation avec lui. Il hésita. Quelles questions poser? Quels éclaircissements espérer? Tout d'un certain côté n'était-il pas clair? Il se tourna vers son compagnon et celui-ci le contempla de ses grands yeux apeurés. Tristes regards. C'était comme si lui-même s'était contemplé dans sa solitude et son délaissement. Il remarqua que la porte était restée entrouverte et qu'une légère ombre tremblait sur le sol. Quelqu'un se tenait donc dans le corridor, en cachette? Les couloirs étaient silencieux. Chacun était rentré dans sa chambre et les promenades n'étaient plus autorisées. Il regarda fixement

devant lui. C'était moins l'ombre qui l'intéressait — parfois elle se confondait avec les ombres du corridor — que les planches doucement colorées de la porte. Elles étaient presque blanches, et quelques lignes, d'une écriture régulière mais très fine, y avaient été tracées. Il savait que, la veille, ses yeux avaient déjà été appelés par cette brève notice; il y revenait alors sans cesse, il la distinguait à peine, la force d'y arrêter son regard lui manquait, mais maintenant la lumière laissait mieux voir le mouvement général de l'écriture. Celle-ci était très petite et très penchée; seuls, quelques mots se détachaient et il put les lire facilement : c'étaient le mot invité et le mot règlement, tout le reste était illisible, comme si en dehors de ces deux mots plus rien n'avait eu d'importance.

Thomas était d'un autre avis. Comme le maître d'hôtel restait toujours penché au-dessus de la table, attendant peut-être un ordre qui ne pouvait venir que de quelqu'un de la maison, on pouvait croire qu'il se désintéressait de tout ce qui se passait dans la chambre; c'était sans doute vrai, qu'y avait-il qui pût l'intéresser ici? Mais Thomas sentait aussi que son regard sournois, un regard qui ne révélait rien, qui se posait simplement sur les choses, pesait sur lui et l'empêchait d'aller jusqu'au bout de sa lecture, quoiqu'en même temps il reçût de ce même regard le conseil de tout lire, sans négliger un mot. C'était le moment de l'interpeller.

— Qu'y a-t-il donc d'écrit sur la porte? demanda-t-il.

Le maître d'hôtel se releva vivement et retrouva un peu de l'allure dégagée qu'il avait. Il courut vers la porte et feignit de déchiffrer les lignes, comme si — quelle hypocrisie! — il ne les avait pas toujours sues par cœur. Puis il se retourna, répétant à haute voix, d'une voix gutturale et désagréable, ce qu'il avait d'abord lu pour lui. Il s'agissait d'un avis : *Vous êtes invité, selon les conditions du règlement, à ne pas oublier le personnel.* Était-ce possible? Thomas n'allait pas jusqu'à accuser le lecteur d'avoir changé le texte, mais en insistant sur certains mots — et, à l'entendre, seuls eussent compté les derniers termes — le maître d'hôtel pouvait avoir donné un tout autre sens à l'avis. Le mot important n'était-il pas le mot règlement? Et n'avait-on pas souligné le mot invité, soit pour mettre en lumière le caractère facultatif de l'observation, soit pour renforcer le conseil bienveillant et y introduire quelque

chose de plus qu'une obligation? Ne pas oublier le personnel, cela allait de soi; d'ailleurs, le personnel s'entendait lui-même à ne pas se laisser oublier.

Le maître d'hôtel, sa lecture terminée, était resté près de la porte, regardant son client d'une manière humble et méprisante, car son humilité ne semblait être que le reflet de la personne très modeste qu'il avait devant lui. Thomas soutint ce regard. Il était frappé par l'expression qui se répandait sur le visage du vieil homme. Celui-ci avait-il perçu quelque chose d'anormal dans la maison? Il continuait à regarder devant lui d'une manière futile et mesquine, mais sa figure était devenue sérieuse; on ne la voyait pas sans trembler, on était tenté de croire que le soupçon qu'elle portait chez les autres était retombé sur elle. Il y eut une galopade dans les escaliers, puis dans les couloirs. Tous semblaient répondre à un appel que Thomas maintenant croyait avoir entendu lui aussi. Cet appel le concernait-il? Quelqu'un poussa la porte et la tête du premier maître d'hôtel se montra près de l'embrasure. Il adressa un petit salut amical à Thomas, puis fit signe à son camarade, et tous deux disparurent avec une extraordinaire prestesse. Naturellement, ils n'avaient pas pris la peine de fermer la porte. C'était bien là leur négligence. Thomas aperçut dans le corridor une jeune fille qui, avec un torchon mis au bout d'un bâton, s'efforçait d'abattre la poussière. Elle entra dès qu'elle eut remarqué qu'on l'avait vue.

— Où vont-ils donc? demanda Thomas sans réfléchir.

— A l'appel, répondit la jeune fille, en commençant de pousser le torchon à travers la pièce.

— Vraiment à l'appel, dit Thomas. Et en quoi consiste l'appel?

— On lit les instructions, dit-elle, et on écoute les ordres.

— Et vous, Mademoiselle, dit Thomas d'un air enjoué, n'avez-vous pas besoin d'écouter les ordres?

La jeune fille se mit à rire, comme si cette question eût demandé à être traitée de loin, avec insouciance.

— Les ordres ne descendent pas jusqu'à moi, répondit-elle, et en même temps elle indiquait la partie supérieure de la maison.

Thomas se sentait en pleine confiance.

— Et qui donc, demanda-t-il, donne les ordres?

— Étrange question! dit la jeune fille qui ne semblait occupée que de son travail. Comment, s'ils ne donnaient eux-mêmes les ordres, pourraient-ils les exécuter? Eh bien, ajouta-t-elle en s'arrêtant devant les deux sommiers, voilà un joli lit!

Elle regardait avec une apparente consternation les draps ensanglantés et les matelas défoncés.

— Ça a été, dit-elle, une vraie bataille.

Elle laissa de côté son balai et son seau, et avec quelques gestes adroits elle tira les couvertures et remit tout en ordre. Thomas la suivait des yeux avec plaisir. Elle n'était pas comme les autres, partout où elle passait, elle faisait tomber la poussière et effaçait les traces de malpropreté. Évidemment, son travail restait superficiel. Il y avait encore des ordures dans les coins, et le lit n'avait été que recouvert. Mais la chambre était tout de même plus agréable à habiter.

— Vous êtes vive, vous êtes jeune, lui dit Thomas, vous avez, j'en suis sûr, de grandes qualités. La maison doit vous être ouverte. Ne pourriez-vous à vos heures de loisir me la faire visiter?

Elle rit encore. Ce qu'il y avait d'agréable avec elle, c'est qu'elle comprenait tout de suite ce qu'on voulait dire.

— Vous ne connaissez donc pas la maison? s'écria-t-elle. Pourquoi alors êtes-vous entré? Ne l'aviez-vous pas examinée longuement du dehors?

Elle rangeait sur la table les tasses et les soucoupes, mais Thomas l'ayant saisie par son tablier et attirée près de lui, elle jeta un coup d'œil sur le prisonnier et, découvrant soudain ses blessures, elle poussa un cri.

— Ah! le pauvre chéri, dit-elle. Dans quel état il est!

En s'approchant elle vit que le sang avait séché, une croûte épaisse s'était formée dans le dos.

— A-t-il seulement mangé?

Elle interrogeait des yeux Thomas qui fit signe que non. Naturellement, elle réussit à tout arranger en quelques instants. Dans le corridor elle trouva un bouteillon et, poussant la tasse auprès du jeune homme, elle la remplit d'un breuvage liquoreux et appétissant.

— Bois donc, dit-elle.

La main du jeune homme était trop grosse, il ne sut que répandre le liquide et la petite, en se haussant sur la pointe

des pieds, dut l'aider à boire; malgré ses efforts pour se grandir, elle atteignait à peine la bouche du prisonnier, et celui-ci, se jetant à l'aveuglette comme un animal vorace, renversa la tasse sans pouvoir faire autre chose que de saisir quelques gouttes. Néanmoins il fut satisfait.

Thomas suivit d'abord ce spectacle avec curiosité, puis il s'en détourna, il était impatient de reprendre l'entretien avec la jeune fille et surtout de quitter la pièce, car il craignait que quelqu'un ne survînt d'un moment à l'autre. Le prisonnier manifestait sa satisfaction comme un enfant. Il fixait tour à tour Thomas, la jeune fille, les divers objets de la chambre pour qu'il y eût des témoins de son bonheur et pour que ce bonheur ne fût pas porté par un seul. Son visage rayonnait. On ne voyait presque plus ses traits grossiers, cet air de bestialité qui recouvrait sa figure d'une autre figure épaisse et vulgaire. Et quelle malice dans son regard!

— Le connaissez-vous donc? demanda Thomas.

— Il me demande si nous nous connaissons, dit la jeune fille en s'adressant au prisonnier.

Cette remarque les mit en joie. Ils riaient tous deux sans fin, mais le prisonnier riait plutôt pour imiter la jeune fille, et il s'arrêta le premier.

— Pardonnez-moi, dit-elle, il n'y avait pas là de quoi rire; je le vois aujourd'hui pour la première fois.

Elle rassembla son balai, son seau et sa bouteille et les porta dans le corridor. Elle avait jeté la tasse et la soucoupe dans un coin. La chambre était finie. Thomas aurait eu beaucoup de choses à dire. Bien qu'il eût été déçu par le dernier incident, il regardait la jeune fille et plusieurs questions qu'il n'aurait pas eu le moyen de formuler, si elle n'avait été là, restaient en suspens. Au-dessus de sa tête, il entendait un bruit assourdissant de pas, mêlé à des éclats de voix aigus. On eût dit des voix de femmes.

— C'est la réunion des maîtres d'hôtel? demanda-t-il.

La jeune fille se contenta de hausser les épaules, avec mauvaise humeur, sans qu'on pût savoir si c'était la question qu'elle condamnait ou si elle jugeait ces réunions ridicules. Elle fit un petit signe et se disposa à fermer la porte.

— Je vais avec vous, s'écria Thomas, et il se leva si précipitamment qu'il renversa la table.

Dans le corridor, l'obscurité était grande. Cependant les yeux s'habituerent peu à peu, non pas à la nuit qui demeurait aussi sombre, mais à leur faiblesse. Il ne faisait noir que dans la mesure où ils croyaient pouvoir suffire à tout. Thomas parvint à reconnaître la jeune fille qui se tenait tout près de lui dans un renfoncement. Comme elle lui parut faible et malingre ! Il se pencha vers elle.

— Par où commençons-nous la visite ? lui dit-il.

Elle lui prit la main comme pour le guider, mais ils demeurèrent là dans une attente qu'il supporta avec peine ; n'allait-on pas les surprendre ? Pourquoi perdait-on du temps ? Quelqu'un devait-il venir à leur aide ? Comme il sentait toujours dans sa main la petite main tourmentée et fiévreuse, il se mit en marche avec la jeune fille, la conduisant sans qu'elle résistât et entraînant aussi le prisonnier. Après quelques pas ils furent arrêtés par une porte qui fermait le corridor. Il en chercha la serrure. Ses doigts passèrent sur toutes les aspérités du bois et suivirent toutes les rainures, mais il ne trouva rien. Il se retourna, décidé cette fois à appeler la jeune fille et à lui demander une explication non seulement sur cet incident mais sur son attitude depuis qu'ils avaient quitté la chambre. Il tâtonna vers elle et l'entendit qui riait au côté de son compagnon dont elle avait pris le bras. Il l'interpella rudement :

— Ne seriez-vous pas mieux à votre travail ?

Mais cela ne la vexa pas ; elle se serra seulement avec plus de gentillesse contre le prisonnier et dit, à demi tournée vers lui comme pour l'interroger :

— En a-t-on jamais fini avec le travail ?

Elle revint d'ailleurs bien vite auprès de Thomas.

— Laissez donc cette porte tranquille, dit-elle. On ne peut l'ouvrir que si l'on vient de la rue. C'est l'affaire des passants, et les passants ont aussi leurs occupations.

Thomas voulut se faire expliquer le plan de la maison, mais quand la jeune fille lui dit que la maison avait quatre étages qui comprenaient chacun six pièces, plus des mansardes où logeaient les domestiques, mansardes qu'en réalité personne n'habitait parce que le personnel préférait se partager les chambres vides, il cessa d'écouter, car il eut l'impression qu'elle parlait par oui-dire ou qu'elle ne disait pas la vérité.

Ils ne purent donc que revenir en arrière. On commençait

à entendre à nouveau du bruit dans les étages supérieurs. Il semblait que de temps en temps la maison fût comme un dormeur qui cherchait à s'éveiller et, après avoir fait quelques mouvements, retombait dans le sommeil. L'obscurité aussi se dissipait. Le jour paraissait se lever à travers la maison. Comme si ses soucis de tout à l'heure se fussent évanouis, la petite bavardait à tort et à travers, et l'un de ses grands plaisirs était de s'adresser au prisonnier dans un langage enfantin qui n'avait guère de signification. Le prisonnier lui-même ne semblait pas apprécier beaucoup la conversation, et lorsqu'on passa devant la porte de l'ancienne chambre, il fit un brusque mouvement pour y rentrer.

— Voyons, Dom, dit-elle, tout droit, toujours tout droit.

Thomas remarqua qu'elle connaissait le nom du jeune homme.

— Nous nous sommes donné des noms, dit-elle, pendant que vous cherchiez si bien la serrure de la porte; il m'appelle Barbe et je l'appelle Dom.

Peut-être eût-ce été le moment de lui demander comment elle s'appelait vraiment, mais Thomas ne dit rien. Il avait d'autres préoccupations. Où donc ce chemin pouvait-il les mener? Il en reconnaissait maintenant tous les détours, et le souvenir qu'il en avait était si net qu'il avait peine à croire qu'au bout il pût trouver quelque chose de nouveau. En continuant à le suivre, il savait qu'il se heurterait à la porte du petit salon de peinture et qu'il aurait bientôt rejoint son point de départ. Était-ce cela qui l'attendait? Il revint lentement, traînant après lui ses deux compagnons qui, subissant le contre-coup de sa déception, semblaient incapables de le conduire. Le chemin était bien le même. Il regarda quelques portes — elles s'ouvraient toutes sur le côté droit — sans avoir le désir d'entrer. Mieux valait encore sa propre chambre et, du moment qu'il était décidé à n'y revenir que par force, il ne lui restait qu'à errer dans le corridor jusqu'à ce que la fatigue le fit tomber. Cependant il n'eut pas à aller bien loin. La jeune fille l'appela :

— Thomas, dit-elle, j'ai un message pour toi. Veux-tu m'attendre dans la chambre pendant que je terminerai mon travail ou préfères-tu me suivre?

— Je t'accompagne, dit Thomas, car il était enchanté de l'invitation.

La jeune fille reprit son balai et son seau, et ils refirent une fois encore le trajet, la jeune fille essuyant les murs et frottant doucement le parquet pour effacer les traces qu'ils laissaient en marchant. Thomas se sentait plus libre et en même temps moins éloigné d'elle quand elle travaillait. Il lui demanda des explications.

— Comment donc as-tu appris mon nom?

Elle sourit d'un air un peu gêné.

— J'ai vu le tableau, dit-elle. Chaque matin, je vais à la salle de réception et comme le garçon de salle est un ami d'enfance, il me montre en secret les portraits de tous les nouveaux arrivés. C'est formellement défendu, ajouta-t-elle naïvement, et il serait sévèrement puni si on découvrait ce qu'il fait. Mais il y a tant de désordre ici qu'on ne le découvrira pas. Les tableaux ne valent d'ailleurs pas tous la peine d'être regardés. Mais le tien était réussi.

Thomas fut frappé de l'expression fûtée de son visage et il pensa qu'elle ne devait pas être plus scrupuleuse au sujet de la vérité qu'au sujet du règlement. Aussi ne lui parla-t-il du message que pour la forme.

— Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu pas averti plus tôt?

— Mais, dit-elle, je n'avais pas eu le temps de t'en parler.

Le travail fut terminé rapidement. Dom portait le seau et la jeune fille y plongeait le torchon avec lequel elle lavait l'entrée des portes. Thomas ne semblait être là que pour surveiller. Quand tout fut propre et clair, — le parquet et le carrelage luisaient comme si la lumière avait pu s'y réfléchir — Barbe cria d'une voix pointue :

— Maintenant, à l'ouvrage! et elle ouvrit toutes les portes en courant sans reprendre haleine.

— Viens donc avec moi, dit-elle à Thomas qui hésitait à la suivre.

Il vit donc les chambres les unes après les autres. Au premier coup d'œil elles semblaient être toutes sur le même modèle. La plupart n'avaient qu'un mobilier délabré et misérable; une chaise, un matelas simplement posé à terre, une table chargée de verres et de fioles, c'était tout. On avait certainement donné à Thomas la pièce la plus confortable. Du dehors on ne voyait presque rien. Seul, brûlait un lumignon qui était caché par la fumée. L'air qu'on respirait prenait à la gorge comme un

air longtemps confiné, à travers lequel passait, comme pour mieux en faire ressortir l'impureté, une odeur pharmaceutique. Bien qu'il éprouvât un malaise devant ces chambres si mal tenues, Thomas céda à la curiosité et fit quelques pas derrière la jeune fille. N'y avait-il personne? Il interrogea Barbe des yeux et celle-ci lui montra un homme qui dormait dans le lit, la tête presque entièrement recouverte par les couvertures. C'était un vieillard. Il portait une barbe et sa bouche était grande ouverte. La jeune fille le regarda de loin et dit :

— Ce n'est pas la vie qui lui manque.

Thomas se demanda ce qu'elle voulait dire, car c'était le contraire qui paraissait évident. Il y avait même quelque chose d'anormal dans le fait qu'il ne s'agissait déjà plus de la vie pour lui et que cependant on ne voyait pas comment, dans l'état de faiblesse où il était tombé, il pourrait descendre plus bas pour mourir. L'air était irrespirable, mais la bougie de temps en temps jetait une flamme et la fumée volait tout autour, dispersant çà et là de petites parcelles rougeoyantes. La jeune fille alla dans un coin et souleva un rideau qui cachait un portrait. Elle le regarda et Thomas le regarda aussi en se penchant par-dessus son épaule. C'était, plutôt qu'un tableau, l'agrandissement d'une photographie qui avait été plusieurs fois retouchée. On y voyait un jeune homme, courant au-devant d'une jeune fille qui agitait son écharpe dans le lointain. Du moins, c'est ce que vit Thomas. La figure de la jeune fille avait été effacée, grossièrement, au crayon, mais en revanche le jeune homme apparaissait en relief, et le peintre avait cru bon, pour orner la photographie, de déposer entre ses mains un énorme bouquet d'hortensias rouges.

— Il a changé, dit Thomas.

Barbe hocha la tête, on ne savait si c'était pour le regretter ou si, au contraire, elle regrettait qu'il fût encore le même.

— Pas tant que cela, dit-elle finalement.

Thomas se retourna vers le vieillard.

— Est-ce toi qui le soignes? demanda-t-il à la jeune fille.

Elle fit d'abord oui des yeux, puis, sans revenir sur son affirmation, elle crut bon d'ajouter :

— Il n'a pas besoin de soins.

C'était possible, mais Thomas ne fut pas convaincu.

— Pourtant, dit-il en montrant les fioles à moitié vides qui encombraient la table, voici des remèdes.

— C'était au début, dit Barbe. Je n'avais pas encore fini mon apprentissage et j'étais influençable.

Elle entraîna Thomas près du lit.

— J'avais même confectionné pour lui une blouse, comme on en donne ici aux malades. Il m'en parlait tous les jours et j'avais consenti à lui en tailler une dans une de mes vieilles robes. Quelle folle j'étais ! Mais j'ai vu clair au dernier moment et, malgré ses récriminations, je la lui laisse seulement regarder et toucher de temps à autre.

Elle la montra à Thomas. C'était une blouse ridiculement petite, elle devait d'abord être toute blanche et on avait ajouté ensuite des bandes noires qui en faisaient le tour. De toutes manières il n'aurait pu la porter. Thomas ne trouva rien d'intéressant à ce chiffon, c'est le malade qui l'attirait. Bien que celui-ci eût la tête tournée vers lui et le fixât d'un œil encore vif, il ne donnait pas l'impression de l'avoir remarqué ou s'il le regardait, c'est comme on regarde quelqu'un qu'on oublie avant qu'il ne dérange vos propres pensées.

— Pourquoi, dit Thomas, accueillez-vous ici des malades ? Ne pourriez-vous les renvoyer chez eux ? N'auriez-vous pas assez de travail avec la clientèle ordinaire ?

Barbe haussa les épaules.

— Tu touches là, dit-elle, à une question qui me tient à cœur. Avec les malades on n'a jamais fini. Certains jours, je suis si harassée que je m'effondre de fatigue dans un coin et que je ne désire plus qu'une chose, que la maison s'écroule à son tour. Ce n'est pourtant pas que les malades d'ici soient très exigeants. Du moment qu'ils sont malades, ils n'ont rien à demander et on les laisse agir à leur guise. Mais, vois-tu, on ne sait pas comment cela peut tourner avec eux.

— Qu'y a-t-il donc à craindre ? demanda Thomas.

— C'est à cause des médecins, dit la jeune fille. Les médecins ont généralement autre chose à faire qu'à s'occuper de toutes ces vétilles, mais si par malchance un malade était convoqué — cela arrive toujours à l'improviste — et qu'il n'eût pas avec lui sa feuille d'observation, ce serait un véritable malheur. En tout cas, remarqua-t-elle, ce n'est pas moi qui serai en faute. J'ai pris mes précautions. Dès que quel-

qu'un est inscrit comme malade, je couds à sa chemise la feuille dont il ne doit plus se séparer. Il l'a jour et nuit sous la main. Il la regarde, il la touche. Qu'a-t-il de plus à désirer? Et, ajouta-t-elle d'un air malin, c'est la même chose pour ceux qui ne sont pas malades.

Elle montra du doigt une feuille de papier chiffonnée qui était épinglée sur la grossière camisole du vieux. Bien entendu la feuille était blanche. Thomas aurait voulu ne pas se laisser accaparer par la jeune fille, ce qu'elle disait l'intéressait et elle expliquait tout avec clarté, mais il entendait aussi se rendre compte des choses par lui-même. Il s'assit sur la chaise et força Dom à s'accroupir à ses côtés.

— Mais nous avons fini, dit Barbe.

Le vieillard qui était couché sur le flanc gauche essaya aussitôt, au prix d'efforts insensés, de se tourner à droite pour ne pas les perdre de vue. À peine était-il parvenu, en soufflant et en toussant, à déplacer un peu son corps qu'il retombait le visage sur les oreillers dans une position pire que celle qu'il avait voulu abandonner.

— N'est-ce pas à toi de l'aider? dit Thomas à la jeune fille.

Barbe lui dégagea la figure, lui donna quelques bonnes clagues sur les joues et dit quelques mots dans son langage enfantin. Ce fut tout. Le vieux, cependant, un peu réconforté, réussit à tirer sa main de dessous les couvertures et l'agita faiblement, peut-être pour la montrer, peut-être simplement pour dire : « Je suis là. » C'était une belle et longue main blanche, une main d'artiste, à laquelle manquait un doigt. On s'apercevait d'ailleurs à peine de ce défaut, car ce qu'on admirait, c'était l'élégance, la jeunesse et, au fond, la réalité de cette main dans son ensemble, et les détails étaient sans importance.

— Que veut-il donc avec sa main? demanda Thomas.

Barbe haussa les épaules.

— Ne t'en doutes-tu pas? dit-elle. Son doigt coupé, voilà tout ce qu'il a trouvé jusqu'ici comme maladie.

Thomas regarda encore cette belle main qui affirmait, non pas la maladie et la fatalité, mais la vigueur et la vie, maintenues en dépit de tous les malheurs. Puis il se leva pour mettre fin aux enfantillages qui, dès qu'il cessait de les surveiller, occupaient tous les instants de la jeune fille et de Dom. La jeune fille avait tiré de sa poche un crayon, le fameux crayon

dont elle devait se servir pour rédiger ses fiches, et elle s'amusa, en en mouillant la pointe, à marquer d'un trait noir les contours du tatouage. Bien qu'un tel contact dût le faire souffrir, — la chair était toujours à vif — le jeune homme tendait la tête stupidement et n'était satisfait que lorsque la mine avait retrouvé les mille détails du dessin. La jeune fille était rouge et avait les yeux brillants. Il était bien question de maladie.

Thomas resta un moment debout sans pouvoir se décider à sortir. La présence du vieillard lui faisait du bien. Il demanda s'il ne pourrait pas attendre dans la chambre que la jeune fille eût terminé son travail. La question s'adressait à Barbe, mais elle s'adressait aussi au vieillard.

— Tu es changeant, répondit Barbe en soupirant, et elle s'en alla, après avoir caressé une fois encore le visage du jeune homme.

La lumière, une bougie étouffée par la cire, commença de baisser. Elle était du reste inutile, car il n'y avait plus rien à voir dans la chambre. Le vieillard s'était recroquevillé sous les couvertures dès le départ de la jeune fille, et lui parler ou le regarder était devenu une tâche qui n'avait plus de sens. Thomas quitta la pièce et ferma doucement la porte. Dans la chambre de droite, la jeune bonne murmurait une chanson, plutôt qu'elle ne la chantait; il tourna à gauche et lentement, comme s'il eût eu besoin de réfléchir en marchant, il s'engagea seul dans le couloir. Il passa encore devant son ancienne chambre, la porte en était fermée, mais il entendit un bruit de voix. On discutait probablement sur sa disparition. En quelques pas — il semblait que son bref repos lui eût donné beaucoup de forces — il arriva au bout du couloir et se trouva devant la porte qu'il avait déjà examinée. Il la voyait maintenant plus distinctement. Les planches avaient été taillées tout récemment et on sentait l'odeur de la résine qui avait coulé, comme si l'arbre, même après avoir été arraché, eût continué à pousser et à verdier. Pourtant le bois était aussi lisse que s'il avait été poli par un long usage. La main pouvait y passer sans que la moindre encoche l'arrêtât. Aussitôt qu'il se fût persuadé qu'il ne trouverait ni loquet ni serrure, il frappa rudement contre le panneau à coups de pied. A sa grande surprise, il reçut tout de suite une réponse.

— Qui êtes-vous? criait une voix impérieuse.

— Je suis le nouveau locataire, dit Thomas.

La porte s'ouvrit immédiatement.

— Vous vous êtes trompé de chemin, dit un homme qui se tenait devant la porte, au bas d'un escalier, la tête enveloppée d'un épais capuchon.

Thomas fut pris de frayeur en le voyant. N'était-ce pas le gardien? Il répondit cependant :

— Non, c'est bien mon chemin, mais il ne put s'empêcher de demander : vous êtes le portier?

L'homme releva son capuchon, non pas pour se faire voir, mais pour donner un peu de lumière à ses yeux.

— Je suis un autre gardien, répondit-il brièvement.

C'était donc une erreur. Pourtant la ressemblance demeurait. Maintenant que Thomas regardait le visage qui était tourné vers lui, il ne pouvait que difficilement distinguer les deux hommes : c'étaient les mêmes yeux, les mêmes joues amaigries, un corps également souffreteux; cependant il manquait à celui-ci quelque chose qui attirait chez le portier, qui peut-être le rendait plus redoutable, mais qui permettait aussi plus de contacts. L'escalier était à demi caché par l'homme qui se tenait juste devant la porte et qui ne semblait pas avoir l'intention de s'écarter. Si le petit perron n'avait pas été différent, on aurait pu aussi confondre les deux entrées. Les marches dans le premier cas descendaient, maintenant elles montaient, mais elles semblaient chaque fois émerger du vide, aussi blanches et aussi propres que si personne ne s'y était jamais aventuré. En apercevant ce nouveau vestibule, Thomas pensa d'abord que la jeune bonne l'avait trompé, car ce n'était pas quelqu'un du dehors qui gardait la porte, et lorsqu'on avait franchi le seuil, on n'était pas en communication avec la rue; cependant, bien que cet escalier s'enfonçât profondément dans le bâtiment, à tel point qu'il paraissait avoir été jeté comme un pont au-dessus d'un espace infranchissable pour faire corps avec la maison, il y avait un peu de lumière qui filtrait à travers les solives, comme si le jour, le vrai jour, n'eût pas été loin. Thomas réfléchit en considérant le gardien. Il n'avait jamais eu l'intention de s'engager seul dans une visite de l'immeuble; qu'aurait-il gagné à cette visite? Il voulait seulement reconnaître par lui-même le chemin et n'être pas contraint de suivre les

autres en aveugle. Néanmoins il se tourna vers son compagnon et lui dit d'avancer.

— Où voulez-vous aller? cria le gardien avec impatience.

Il n'était pas sûr que ce fût une question; le ton était celui d'une menace encore incertaine, dont l'exécution dépendait de la volonté de Thomas.

— Où allons-nous donc? demanda Thomas au jeune homme, mais c'était plutôt à cette partie inconnue de l'habitation qu'il s'adressait, à l'escalier qui montait devant lui comme une ruelle abrupte et qui aboutissait à un large balcon, d'où pourtant l'on ne pouvait rien voir si ce n'est l'effort pénible et ridicule de ceux qui voulaient y parvenir.

Ce balcon ressemblait à un poste de surveillance.

— Peut-être, dit Thomas en levant la tête, est-ce seulement là-haut que vous avez l'habitude de vous tenir?

— Non, répondit le gardien, mais peu importe. Et il répéta sa question : où voulez-vous aller? Ici, c'est le chemin qui mène aux combles, là c'est l'escalier qui descend aux sous-sols.

Il y avait donc un autre escalier? Thomas se pencha par-dessus le bras du gardien qui avait étendu la main, moins pour l'empêcher d'avancer (car le vide était une barrière suffisante) que pour le protéger contre les risques d'une chute. Un second escalier qui ne semblait que le reflet du premier, plongeait en effet dans le noir et disparaissait vers les étages inférieurs. On y accédait par deux petites marches qui étaient recouvertes d'un tapis. Alors que Thomas était encore penché vers ces lieux, plusieurs personnes parurent sur le balcon où elles restèrent accoudées sur la rampe de fer. Elles regardèrent à l'entour, distraitement, sans prêter attention à ce qui se passait en bas. En tout cas, elles ne répondirent pas au salut du nouveau locataire. C'étaient des hommes soigneusement habillés, au visage rasé de frais, dont la mine respirait la santé. L'un d'eux était même corpulent, il fumait doucement un cigare dont il laissait la fumée se perdre à regret. Ce spectacle ne dura pas, du moins Thomas eut le sentiment qu'il n'avait duré que le temps d'un éclair, tellement il s'y était plongé sans rien voir d'autre.

— Qui sont ces messieurs? demanda-t-il au gardien.

Celui-ci abaissa lentement le regard sans répondre, soit

qu'il ne consentît à parler que des questions de service, soit qu'il fût trop loin pour entendre ses paroles. La fenêtre s'ouvrit à nouveau et d'autres hommes vinrent respirer sur le balcon. Par cette fenêtre s'exhalait une sorte de vapeur qui devait provenir de la haute température de la salle. Toutes les chambres ici étaient surchauffées. Thomas répéta hardiment sa question, et cette fois elle n'était pas seulement posée au gardien, les autres aussi pouvaient l'entendre. Naturellement, il n'obtint pas de réponse, mais après tout ce n'était pas la réponse qui avait de l'importance, puisqu'il l'avait sous les yeux, ce qui comptait, c'était la possibilité d'établir entre les gens d'en haut et lui une communication. Or cette communication existait. Il entraîna Dom et mit le pied sur la première marche de l'escalier où il s'arrêta pour laisser au gardien le temps d'intervenir. Il s'attendait à être saisi brutalement et peut-être jeté dans le vide. Mais le gardien, sans se retourner, alla fermer la porte du corridor, une porte solide, munie d'une énorme serrure, et il reprit sa faction en baissant son capuchon sous les yeux. Thomas n'avait donc plus qu'à monter. Il monta lentement en faisant toutes les deux ou trois marches une pause et en évitant de regarder au-dessus de lui pour qu'à la hardiesse de son geste ne vînt pas s'ajouter l'impudence. Il ne se redressa que lorsqu'il fut arrivé : les locataires s'en allaient les uns après les autres et passaient si près de lui qu'il eût pu les toucher. Ils l'avaient donc attendu, ils l'avaient regardé monter. Quelle surprise ! La fenêtre fut fermée à demi. Des reflets d'une vive lumière se peignaient sur les vitres, mais l'obscurité qui couvrait la surface des carreaux n'en était que plus grande. Tout ce qu'on pouvait distinguer, c'étaient les ombres des personnes qui passaient et qui généralement s'éloignaient tout de suite comme si le dehors n'eût plus existé pour elles.

Après quelques instants, Thomas, ayant retrouvé en partie sa liberté d'esprit, poussa la fenêtre et entra dans la salle. C'était une grande pièce. Elle devait occuper toute la largeur de la maison et à l'autre bout se trouvait probablement l'une des fenêtres qui donnaient sur la rue. A droite et à gauche, deux files de personnes qui cherchaient à se rapprocher du centre barraient complètement le passage et formaient un demi-cercle. Le nombre de locataires qui s'étaient glissés dans

ces deux cortèges, semblait très grand. On ne pouvait les compter parce qu'ils étaient tous vêtus de la même manière et qu'ils paraissaient se ressembler tous. Quelques-uns n'avaient pu trouver place dans la foule, ils couraient de l'un à l'autre et ne s'arrêtaient que pour glisser un mot à l'oreille. Il se faisait un vacarme assourdissant. Personne ne parlait à voix haute, chacun s'efforçait même de chuchoter, mais le moindre souffle se transformait en bruit de tonnerre et c'étaient des rugissements qui éclataient d'un coin à l'autre de la pièce.

Thomas, quoique étourdi par le bruit, fut plutôt rassuré par l'immensité de l'assistance. Il pouvait croire que sa présence se perdrait dans la cohue générale. Pourtant ce n'était pas une cohue. Tout, au contraire, était réglé selon un ordre minutieux. Même ceux qui n'avaient pas de place déterminée et qui erraient loin des groupes, obéissaient à un plan.

— Silence, cria quelqu'un près de la fenêtre.

Cela s'adressait-il à Thomas? Toute la salle reçut le mot d'ordre, les conversations devinrent rapidement incompréhensibles; bien que le bruit fût encore très grand, on n'entendait plus rien. Quelqu'un s'approcha et murmura :

— Que voulez-vous?

Thomas dut se reculer pour mieux comprendre ce qu'on lui disait.

— Jouer, répondit-il.

On l'examina en silence. Le résultat de l'examen fut probablement défavorable, car l'autre secoua la tête et s'éloigna comme si, après avoir pénétré le sens de cette réponse, il eût été incapable de la garder pour lui-même; Thomas courut derrière lui. Il ne savait comment l'appeler; il lui saisit le bras et cria d'une voix de stentor :

— Je suis chargé d'un message. Je ne fais que traverser la pièce.

Sa voix, bien qu'elle eût à affronter tout un public, obligea plusieurs personnes à se retourner; on le dévisagea. Quelqu'un cria : « Chut! » En tout cas, l'intervention eut un résultat : son interlocuteur, ne songeant qu'à se libérer, reprit en écho la première réponse :

— Jouer? dit-il. Naturellement. Pourquoi ne joueriez-vous pas?

Et, sans rien dire de plus, il chercha à se perdre dans l'un

des cortèges. Thomas se demanda s'il pourrait traverser la salle malgré les obstacles. La salle était immense et aucune des personnes qui prenaient part aux défilés ne semblait faire un pas en avant. En supposant qu'il y eût dans cette immobilité une certaine illusion qu'expliquait l'importance de la foule, on ne pouvait espérer qu'une avance problématique et de toutes manières insensée. Mais cet espoir lui-même était diminué par le fait que, pour appartenir à un cortège, il fallait attendre l'invitation de ceux qui en faisaient partie, invitation qui dépendait d'on ne savait quel bon vouloir et qui ne dépendait pas moins de l'ordonnance générale de la réunion. Les locataires qui couraient le long de la file n'étaient en principe jamais admis, du moins Thomas n'en avait pas vu un seul. Ils avaient peut-être au fond d'eux-mêmes des motifs d'espérer, rien n'en apparaissait au dehors. Pourtant, si éloignés qu'ils fussent du but, ils n'étaient pas les plus malheureux, car ils pouvaient au moins exprimer leurs prières et ils gardaient la satisfaction de verser dans d'autres oreilles les paroles qu'ils devaient déjà avoir chuchotées mille fois en leur cœur. Il y avait donc pire, et ceux qui ne savaient où aller, qui ne disaient rien, qui se promenaient sans but, le vrai but leur étant à jamais interdit, semblaient plus étrangers encore à ce qu'ils cherchaient. Thomas les regarda pourtant avec envie. C'étaient les seuls sur qui son regard pût s'arrêter. Quelques-uns s'étaient assis sur des sièges qu'on avait mis à leur disposition. Leur visage reflétait l'épuisement. Ils avaient les yeux fermés et ils ouvraient la bouche, comme si on ne leur avait permis que d'imiter le sommeil. D'autres étaient debout derrière des pupitres qui s'élevaient jusqu'à leurs épaules. La fatigue devait les empêcher de bouger, mais ils n'en étaient pas réduits à s'asseoir. Il y en avait aussi qui continuaient à marcher d'un pas machinal, se promenant le long des tapis, allant à la fenêtre et prenant quelquefois le bras d'un compagnon.

Thomas se dit que sa situation était bien plus mauvaise. Néanmoins il tressaillit légèrement lorsque, au centre de la salle, un homme se leva — il avait dû monter sur une chaise — et réclama le silence. Le silence régnait déjà. On éteignit le grand lustre; la salle tomba dans une obscurité étouffante. Pendant quelques instants, Thomas s'appuya sur le bras de Dom, puis il dressa l'oreille. Il entendait un bruit grave,

sévère, inhabituel, le bruit d'une roue qui tournait lentement, qui semblait retenue sans cesse par la main qui l'avait mise en branle et qui réussissait cependant à lui échapper pour accomplir son tour. La roue s'arrêta enfin.

— C'est une erreur, crièrent plusieurs voix, nous portons plainte.

Le lustre fut allumé à nouveau. Thomas, les yeux éblouis, vit que tout était changé dans la salle. Les cortèges s'étaient disloqués, la foule se pressait auprès des pupitres, ceux qui étaient assis le long du mur semblaient commander tout le monde. Thomas fut surtout surpris lorsqu'il retrouva auprès de lui l'homme qui l'avait déjà interpellé. Celui-ci le regardait timidement. Au début il le fuyait, maintenant on aurait dit qu'il le recherchait. Il se pencha vers Dom et murmura en souriant :

— La chance m'a manqué.

Puis il resta là, immobile, attendant quelque chose, peut-être une confirmation de son interlocuteur. Bien que Thomas n'eût pas été explicitement admis à la confidence, il ne put se retenir de demander :

— Quelle chance? Qu'est-ce qui vous a manqué?

Le joueur adressa les réponses à Dom.

— N'employez pas le mot chance. Dites « elle », dites ce que vous voudrez, c'est un mot qu'il m'est pénible d'entendre dans une autre bouche.

Son sourire atténuait le caractère désagréable de ses remarques, mais son front se ridait, il se mordait les lèvres, il ne pouvait dissimuler sa nervosité, peut-être était-il malade.

— C'est entendu, dit Thomas. On ne peut pas toujours gagner.

Autour d'un pupitre une discussion s'éleva. Un homme, âgé et fatigué, — il s'appuyait sur une canne — avait réussi à atteindre la planche qui servait d'écritoire. C'était un vrai miracle. Maintenant il ne voulait plus s'écarter, et quoiqu'il eût reçu une feuille blanche, il s'accrochait au bureau en poussant des cris. On le prit par les épaules et par les pieds et on le déposa dans un coin.

— Que se passe-t-il? dit Thomas en regardant l'un des hommes assis près du mur. Que se passe-t-il? répéta-t-il avec irritation.

L'homme qu'il avait fixé d'une manière impertinente se leva d'un bond, — quel homme vif! — bouscula le joueur en le menaçant avec une baguette et prit Thomas à part.

— Ayez, dit-il, quelques égards pour ceux qui vous entourent. Nous ne sommes pas habitués à tant de bruit.

Est-ce que l'on prêtait attention à ce qu'il faisait? Thomas regarda ostensiblement autour de lui et aperçut quelques personnes qui, intéressées par l'incident, s'approchaient.

— Soit, dit-il; je n'ai aucune envie de m'attarder. Je désire seulement traverser la salle.

L'homme acquiesça, mais dit :

— Ne faites-vous pas erreur? Au début on se trompe presque toujours, on croit n'avoir qu'un désir, s'en aller, s'en aller au plus vite. Mais la vérité est toute différente.

Thomas écouta attentivement ces paroles, elles étaient dites avec douceur et l'on ne pouvait s'en irriter, mais elles restaient ironiques. Il répondit qu'il ne savait pas comment il verrait les choses tout à l'heure, mais que pour l'instant il était bien sûr de ce qu'il voulait.

— Je ne veux pas vous contredire, dit l'homme en soupirant, à quoi bon? C'est le rôle des événements, ce n'est pas mon rôle. Au contraire, je ne suis là que pour éloigner de la salle ceux qui s'obstinent à y rester.

C'était donc un des employés chargés du service d'ordre. Il devait jouir d'une certaine autorité dans la maison.

— Que vais-je donc faire? lui demanda Thomas.

L'homme fit un mouvement de la main comme pour dire : « Et que faites-vous maintenant? Que voulez-vous faire de plus? Pourquoi tous ces soucis? » Néanmoins il eut l'air de se prêter à ces préoccupations, il saisit Dom par le bras et tous trois essayèrent de se frayer un chemin à travers la foule. Elle n'était plus aussi compacte. Par place, elle semblait très clairsemée, à d'autres endroits les gens n'avaient pu encore retrouver leur liberté de mouvement, ils étaient comme collés les uns aux autres et ils ne se séparaient pas, quoique, tout autour d'eux, l'espace fût libre. Thomas constata avec impatience que son guide le poussait presque toujours à travers ces groupes de sorte qu'il s'ensuivait une confusion extraordinaire, une véritable mêlée dans laquelle on ne se retrouvait pas soi-même et où il fallait triompher de la passivité de gens presque endor-

mis qui ne comprenaient que très lentement les ordres qu'on leur donnait. Thomas se sentit rapidement fatigué, et que de chemin encore restait à parcourir! Le guide s'excusa en invoquant les obligations de sa charge.

— Mais, ajouta-t-il, bientôt tout ira mieux.

Était-ce vrai? Était-ce un simple encouragement? Plus on avançait, plus l'embarras du chemin et surtout l'incompréhension des gens augmentaient. C'était incroyable. Les personnes se tenaient étroitement embrassées, on aurait dit qu'elles avaient cherché à se repousser une dernière fois, mais en s'appuyant l'une contre l'autre elles avaient soudain manqué de forces et elles se reposaient maintenant dans une paix sans issue. L'homme lui-même finit par être découragé. Il avait crié à plusieurs reprises : « Place pour le personnel », en frappant dans ses mains, mais sans obtenir de réponse; il porta à ses lèvres un sifflet d'où il tira un son très doux, en vain.

— Voyez, dit-il en regardant Thomas d'un air satisfait, comme on me facilite la tâche.

Dom s'en mêla. Soit qu'il y eût entre lui et ces gens une sympathie spontanée, soit qu'il fût si grossier qu'il ne reculât pas devant les menaces et les moyens violents, il impressionna quelques-uns de ceux qui résistaient, et il les rendit même à un semblant de vie. « Où en sommes-nous? » criaient-ils, ou bien : « Nous sommes prêts », quoique tout de suite après le passage des trois hommes ils parussent à nouveau harassés et engourdis.

En dépit de cette aide, Thomas n'éprouva que des difficultés à poursuivre son chemin. La chaleur était de plus en plus lourde. Les vêtements qu'il portait étaient faits d'un drap épais, grossier, il s'en rendait compte en voyant l'étoffe fine et brillante des autres habits. Il demanda si l'on avait encore beaucoup à marcher. On ne lui répondit pas, mais ses deux compagnons s'arrêtèrent et la salle fut à nouveau plongée dans l'obscurité.

— Nous voici arrivés, dit l'homme.

Était-ce possible? Il y avait certainement une méprise. L'endroit où ils se trouvaient était le plus sombre de la pièce; à deux pas on ne voyait rien. Thomas trébucha contre le rebord d'un grand bassin. Des chuchotements venaient d'une place voisine; d'un autre coin sortait une épaisse vapeur que le faible

rayon d'une lampe suspendue au plafond ne réussissait pas à percer. Il se pencha en avant et aperçut dans une cavité profonde une roue qui tournait lentement et silencieusement sur un pivot de fer. C'était donc là qu'on jouait. La roue paraissait à demi enfouie dans cette fosse. On y avait jeté, probablement par esprit de désordre, de vieux papiers et des débris de toutes sortes.

Thomas s'accroupit pour mieux voir comment la machine fonctionnait. Elle avait été placée à une grande profondeur. Il pouvait y avoir plusieurs mètres entre l'appareil et le sol, et il semblait que les regards dussent pour l'atteindre traverser un véritable abîme.

— La machine ne vous plaît sans doute pas? dit l'homme en se penchant vers lui.

— Pourquoi donc? dit Thomas qui refusa de se détourner. Il venait d'apercevoir à travers les interstices de la roue une bille qui, lancée à toute vitesse, tournait en sens contraire, suivant tantôt la jante tantôt l'un des rayons et sautant par-dessus les excroissances du bois.

En voyant cette bille il pensa qu'il avait devant lui un jeu de hasard. La machine en avait toutes les apparences. Mis à part son caractère rudimentaire, la grossièreté de ses rouages, elle ressemblait à s'y méprendre aux machines dont il avait admiré autrefois le fonctionnement dans les villes. La roue cessa bientôt de tourner. La bille fit encore quelques tours, mais l'élan était brisé et Thomas eut de la peine à s'y intéresser jusqu'au bout. Avant qu'elle ne se fût arrêtée, il releva la tête. Quelle désagréable déconvenue! L'homme qui l'avait amené ici s'était éloigné et à quelques pas se tenait, assis devant une table, l'un des locataires qui l'avait surpris sur le balcon. Thomas adressa à Dom un appel muet, mais Dom, l'air distrait, fixait un miroir qu'on avait pendu au lustre, au-dessus de la fosse, et où se reflétait l'image de la roue. La lumière brillait près du nouveau venu, elle éclairait la table et les papiers qui y étaient étalés, elle laissait tout le reste dans l'ombre. Un document attirait l'attention. C'était une grande feuille transparente où l'on avait dessiné grossièrement le plan de la maison. L'employé suivait avec son doigt une ligne tracée à l'encre rouge qui passait par un vestibule et un couloir, s'arrêtait à une chambre et finissait par se perdre dans un dédale

de lignes diverses. Le parcours n'aboutissait nulle part. Le plan lui-même avait dû être interrompu. Les autres parties de la maison où la ligne rouge ne pénétrait pas étaient couvertes d'une légère ombre grise.

L'employé, après avoir longuement réfléchi sur son travail, travail qui ne semblait pas lui donner satisfaction, se redressa lentement et rencontra le regard de Thomas. Il lui fit signe d'approcher sans tenir compte de la fosse qui les séparait. Puis il croisa les mains sur sa poitrine et ferma à demi les yeux. Probablement, il continuait ses réflexions, il creusait inlassablement le problème, il cherchait à éclaircir la question, la grave question de l'arrivée du nouveau locataire jusqu'ici. Finalement, ayant repoussé la table, il se leva. On attendit à peine son départ; dix personnes se jetèrent sur les papiers qu'elles prirent au hasard, chacune les emportant aussi vite qu'elle pouvait vers les pupitres qui étaient dressés le long des murs. Thomas n'arriva qu'après avoir fait un détour. Naturellement, la table était déjà vide, il n'y avait même plus personne pour garder l'encrier et le crayon. Cela n'était pas surprenant, et cependant cette solitude et cette tranquillité, alors que partout ailleurs on étouffait, on luttait pour un peu d'air, on mourait sur place, étaient insupportables. Il se sentit avide de cet espace qui lui était refusé et il entraîna Dom au milieu de la foule qui assiégeait les bureaux.

— Vous êtes donc encore dans la salle, lui dit son ancien guide; il était à nouveau assis sur une chaise.

Thomas détourna la tête, il n'avait pas à supporter une arrogance inutile. Il éprouvait le besoin de se lier avec quelqu'un dans cette immense foule, quelqu'un qui pût le faire profiter de son expérience et qui ne lui dissimulât pas la vérité. Cela aurait été facile, sans doute, s'il avait pu retenir à ses côtés les compagnons que le hasard lui donnait, mais il devait se débattre pour n'être pas rejeté à l'extérieur, et il repoussait lui-même ceux qui, restant près de lui, risquaient de lui dérober sa place. Un homme, petit et sec, s'accrocha à son bras, non pas pour obtenir son appui, mais pour lui faire sentir, par son contact, qu'il avait le même droit que lui à l'espace et à l'air. Thomas lui dit :

— Que cherchez-vous?

— Et que cherchez-vous vous-même? répondit son voisin.

— Moi, je suis encore un étranger, dit Thomas.

— Ah! dit l'homme en se séparant de Thomas, vous n'êtes pas d'ici; mais avant de se jeter dans une autre partie de la foule il prit la peine de se retourner pour dire : nous en reparlerons lorsque vous ne serez plus étranger.

Thomas ne fut pas découragé, il ne ressentit que plus vivement le désir d'entendre une réponse à sa question. Ce désir devait éclater sur son visage, car quelqu'un le fixa avec violence, comme si une telle curiosité l'eût gêné en détournant son attention du vrai devoir, et il cria :

— Que désirez-vous?

Ce qu'il désirait ne regardait que Thomas. Il cria à son tour :

— Arriver au bureau.

Cela fit rire une personne qui se trouvait déjà près du pupitre, mais tous ceux qui étaient autour de lui hochèrent la tête.

— Vous savez bien, dit l'un d'eux en s'adressant à l'interlocuteur de Thomas, que les conversations sont interdites.

C'était curieux, tout le monde pourtant chuchotait et parfois de véritables cris sortaient de la foule.

— Qu'est-ce qui n'est pas interdit? répondit l'homme. Les jeux aussi sont défendus.

A ce moment l'on frappa plusieurs coups sur la plate-forme du pupitre, ce bruit parut venir d'un lieu très éloigné, quoiqu'il n'y eût que quelques rangées entre Thomas et le bureau.

— Voilà donc le moment de se taire, dit l'un des voisins.

— Que se passe-t-il? demanda Thomas.

On eût dit que cette question était attendue et qu'elle réveillait chez tous ces gens la raison de leur attente et de leur lutte. Chacun regarda passionnément vers le pupitre. Thomas se dressa sur la pointe des pieds et vit un homme, de faible constitution, qui examinait avec une loupe plusieurs feuilles de papier. Quelqu'un dit :

— C'est un de ses bons jours.

— Oui, répondit Thomas d'un ton sceptique.

Il ne voyait rien d'engageant dans la physionomie de l'employé, il ne remarquait que son air maladif et renfrogné, ses manières pointilleuses et, de temps en temps, un regard qui se levait avec lassitude sur la foule. Tandis qu'il l'observait, il l'entendit appeler un nom. N'était-ce pas son nom? Il fut d'abord presque sûr d'avoir été invité à s'approcher et il leva

le bras en signe d'obéissance; mais tous les autres levèrent aussi le bras, soit qu'on ne voulût pas lui laisser le bénéfice de son initiative, soit que chacun se fût abandonné à la même illusion. L'employé leva lui aussi les mains pour ridiculiser les solliciteurs. Avec rage, il commanda à tout le monde d'approcher, puisque tout le monde voulait venir, en frappant violemment sur son pupitre.

— C'est vraiment un de ses bons jours, dit Thomas.

— Oui, répondit gravement le voisin.

Chacun fit donc une nouvelle tentative pour avancer, mais ce fut en vain, car les personnes du premier rang, après tant d'efforts pour obtenir cette place, refusèrent, comme il était naturel, de s'en aller. Thomas commença à perdre patience. « Cela vaut-il la peine d'attendre? » se demanda-t-il; il se serait probablement retiré, si son voisin, le tenant presque entre ses bras, ne l'avait fixé mystérieusement en murmurant :

— Pourquoi donc restez-vous ici?

Thomas opina de la tête, comme pour dire : « Oui, voilà justement la question qui m'intéresse », mais il ne pouvait qu'être méfiant.

— Ceux qui ont gagné, ajouta le voisin, sont déjà presque tous partis. Les autres seront probablement désignés à la dernière minute, mais l'employé ne désigne que les personnes dont il connaît les visages. Vous n'avez donc aucune chance.

Thomas écoutait d'une oreille distraite. Ce n'était pas encore celui-là qui lui dirait la vérité.

— C'est donc, dit-il, l'employé qui désigne les gagnants?

— Non, dit l'homme, les noms des gagnants sont inscrits sur les documents.

— Alors, dit Thomas, le choix n'appartient pas à l'employé.

— Naturellement, dit le voisin; l'employé se contente d'identifier ceux qui gagnent; il obéit à ce qui est écrit; mais pour le reste il est libre.

— Voilà qui explique tout, dit Thomas pour mettre fin à l'entretien.

En réalité, il le savait bien, rien n'était expliqué et même si les explications de son voisin avaient été meilleures, il n'eût pu y attacher aucun crédit, tant le désir de le fourvoyer apparaissait dans tout cela. L'homme cependant crut l'avoir sérieusement ébranlé.

— Ne pas gagner n'est rien, dit-il d'un ton prometteur, ce n'est qu'un échec momentané, toutes les chances restent. Ce qu'il faut éviter, c'est de perdre. J'ai peut-être tort de vous en parler, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Mais non, répondit Thomas, car je ne suis pas ici pour jouer. Je viens chercher le plan de mon appartement.

— Très bien, dit son interlocuteur. Dans ce cas, vous serez renvoyé à la prochaine fois.

Thomas avait peine à comprendre ce qu'on lui disait, il devait lutter contre l'homme qui, sous prétexte de lui faire des confidences, le poussait de plus en plus à l'écart; autour de lui des voix bourdonnaient et il fallait encore entendre de temps en temps la voix sardonique de l'employé qui criait : « Avancez donc. » Cependant il ne garda pas le silence, car il craignait d'être oublié.

— Vous avez l'air de vous donner beaucoup de mal, dit-il.

— C'est vrai, dit le voisin; puis celui-ci parut dérouté et, après avoir réfléchi sur le caractère de la remarque, il ajouta, comme si ces mots devaient être aussi dangereux pour Thomas que pour lui : chacun est absorbé par ses affaires.

Il se produisit à ce moment un grand remous pendant lequel le désordre devint insupportable et qui devait être provoqué par l'expulsion des gens du premier rang. Dom fut emporté si violemment que la chaîne faillit se rompre. Thomas en ressentit le contrecoup à travers tout le corps. Un bruit assourdissant éclata à ses oreilles. Il essaya de se tourner pour en connaître l'origine, mais de tous côtés il fut enveloppé par le mugissement d'une sorte de signal d'alarme. Cette rumeur ne cessa de grandir, elle devint si aiguë qu'il se crut désigné spécialement par l'appel. Que devait-il faire, que lui disait-on, que signifiait cet avertissement? Bien qu'il eût le tympan déchiré, il lui sembla que le bruit restait trop vague et venait de trop loin.

— Plus haut, cria-t-il à son tour, plus haut.

Fait surprenant, il reçut immédiatement une réponse et la voix grave, basse, venue de régions très éloignées, qui la lui donnait, parvint facilement jusqu'à lui.

— On vous a appelé, lui criait quelqu'un à l'oreille. L'employé a prononcé votre nom. Qu'attendez-vous donc?

Ce fut comme si le rempart derrière lequel il était prison-

nier se fût effondré, il vit soudain clair, l'espace était libre. En quelques enjambées, il eut atteint le bureau. L'installation n'était pas du tout comme il l'avait imaginée. Le pupitre au bas duquel il se tenait montait à pic devant lui, et il était obligé de lever la tête pour apercevoir l'employé qui, de son côté, devait se pencher en avant quand il voulait parler à son client. C'était un magnifique pupitre en bois noir; il paraissait venir directement de la fabrique, et cependant Thomas, en regardant de plus près, vit de grossières inscriptions probablement tracées au couteau par des solliciteurs qu'on avait trop longtemps négligés. L'une d'elles servait de légende à un dessin informe qui prétendait représenter l'employé. On avait dessiné un homme debout sur une estrade et tenant dans la main une grande feuille blanche. En dessous, Thomas à force d'attention réussit à lire les mots : « Je suis juste. » Il avait été si accaparé par ces enfantillages que l'employé dut frapper plusieurs fois sur la plate-forme pour attirer son attention. Il éprouva de la peine à fixer les yeux sur lui. Le visage n'était pas particulièrement mauvais, il était plutôt ingrat; dès qu'on ne le regardait plus, on l'oubliait. Thomas comprit de même malaisément ses paroles. Était-ce parce qu'il était distrait? Il pensait au public qui venait de disparaître si rapidement. On eût dit que la réunion avait pris fin. Ceux qui passaient au loin ne jetaient même pas un regard de son côté, comme si tout ce qui arrivait à présent était devenu sans importance. Que signifiait donc cet interrogatoire? Il se dressa autant qu'il le put de manière à n'être pas dans une situation trop défavorable et, sans prendre garde à ce qu'on lui disait, il demanda comment il devait interpréter toutes ces questions. L'employé repoussa les papiers qui étaient entassés près de lui — il en avait une énorme masse — et, tirant la loupe de sa poche, il regarda tantôt Thomas, tantôt Dom, comme s'il se fût agi d'un manuscrit indéchiffrable.

— Je ne connais pas votre visage, dit-il.

Allaient-ils être renvoyés? Thomas exposa précipitamment sa requête au sujet du plan de la maison.

— Ah! le fameux plan, dit l'homme sans pourtant se préoccuper de le chercher.

Il ne paraissait pas du tout pressé de poursuivre l'interrogatoire. D'ailleurs, était-ce un interrogatoire? Il posait son regard

sur Thomas distraitement, guidé, semblait-il, par l'espérance qu'il n'aurait plus jamais à le revoir, et en même temps il le gardait près de lui comme si sa présence eût servi à le détourner d'autres pensées plus pénibles. Il dit confidentiellement, sur un ton où il y avait de l'admiration, mais aussi du regret, le regret de ne pouvoir avec sa mauvaise vue tout embrasser d'un regard :

— Quelle belle salle!

Thomas s'étant contenté d'incliner la tête, il crut bon d'ajouter pour que son éloge ne parût pas cacher un blâme à l'égard des autres chambres :

— La maison aussi est belle.

Thomas resta sur la réserve.

— Je suis un vieil employé, dit l'homme. C'est à moi que l'on s'adresse pour les renseignements. Si vous avez jamais besoin d'explications, venez donc me trouver. Nous donnons ici volontiers tous les éclaircissements qu'on peut désirer sur les coutumes de la maison.

— Vous n'êtes pas d'un abord facile, remarqua Thomas sans s'engager.

L'employé rit bruyamment.

— C'est une erreur, dit-il. Vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve, si vous le jugez utile. Quoi que vous puissiez me demander, ajouta-t-il en caressant doucement les papiers à côté de lui, je vous renseignerai, tous les cas sont prévus; nous avons réponse à tout.

Thomas ne voulait pas d'une réponse toute prête et il ne croyait pas que ses questions eussent été prévues. Il dit donc en se tournant vers la salle qui était maintenant aux trois quarts vide :

— Il y a, à ce que je vois, beaucoup de gens qui ont besoin d'informations et il y en a bien peu qui en reçoivent.

— Pure apparence, dit l'homme en avançant la main vers Thomas. Il réfléchit pourtant et ajouta : presque tous croient avoir quelque chose à demander, ils sont pressés par dix questions, ils veulent tout tirer au clair. Nous sommes là à leur disposition pour répondre, nous poussons même l'amabilité jusqu'à poser les questions à leur place. Croyez-vous qu'ils en profitent? Non; une fois ici, dit-il en désignant du pouce le

bureau, ils ne veulent plus rien entendre et ils nous regardent comme si nous étions prêts à leur arracher les yeux.

— Voilà bien du temps perdu, observa Thomas. Il avait les yeux fixés sur la main squelettique qui se tendait vers lui. Puis il se détourna brusquement et examina la pièce. C'est une salle de jeu, dit-il. Il affirmait, mais il interrogeait aussi.

— C'est en effet sous ce nom qu'on la désigne habituellement, dit l'employé.

— Ce n'est donc pas son vrai nom? dit Thomas.

— Mais si, dit l'employé. Que voulez-vous savoir de plus? Voulez-vous connaître aussi nos petits secrets? Quand nous sommes entre nous, mes collègues et moi, nous l'appelons la grande salle, parce qu'il n'y en a pas pour nous de plus grande ni de plus belle. Opinion d'ailleurs incomplète, car toutes les pièces de la maison sont remarquables. Mais c'est celle-là que nous connaissons le mieux puisque nous y passons notre vie.

— C'est pourtant une salle de jeu, remarqua Thomas.

— Et que pourrait-elle être d'autre? dit l'employé. L'appareil ne vous suffit pas? Il n'est ni assez neuf ni assez bien entretenu? Vous voudriez sans doute, ajouta-t-il craintivement, qu'on établisse d'autres machines et d'autres tables de jeu? Ce serait un souhait inutile, les réformes ne sont pas tolérées.

— Vous vous inquiétez à tort, répondit Thomas. Je n'ai pas l'intention de demander des changements. Mais je suis tout de même surpris que le projet d'apporter ici quelques améliorations — les améliorations ne seraient cependant pas superflues — vous paraisse si désagréable à envisager.

L'employé secoua la tête avec tristesse.

— Vous ignorez beaucoup de choses, dit-il; vous n'êtes que depuis peu d'instant dans la maison; comment pourriez-vous prendre part à des discussions auxquelles seuls les plus anciens d'entre nous peuvent s'intéresser?

— Ne me dites donc rien, répondit Thomas.

— Évidemment, dit l'employé en soupirant, comme s'il eût de tout temps prévu une telle réponse, vous ne savez que trop que je vais parler, et même si je refusais de parler, je ne pourrais m'empêcher de vous mettre au courant. De quoi donc aurais-je l'esprit occupé? De quoi pourrais-je m'entretenir avec ceux qui viennent ici sinon de cela? Y a-t-il un autre sujet de conversation?

Il regarda Thomas d'un air fâché, on eût dit que Thomas lui-même n'avait pas le droit d'avoir d'autres préoccupations.

— Si vous le permettez, dit Thomas, je voudrais vous poser une question, mais elle est très indiscreète.

L'employé ne répondit rien.

— C'est bien ce que je pensais, dit Thomas, je ne la poserai donc pas.

— Voilà, dit l'employé, comme ils sont tous lorsqu'ils viennent à ce bureau. Le silence, ils ne demandent pas autre chose, et ils l'interprètent comme ils veulent. Je vous autorise à parler.

— Depuis combien de temps, dit Thomas, êtes-vous au service de la maison?

— Soit, dit l'employé en se rejetant en arrière pour rassembler ses forces. Si je vous réponds, me promettez-vous de ne pas tenir compte de ma réponse dans vos rapports ultérieurs avec moi? Promesse facile, car vous n'aurez probablement jamais l'occasion de me revoir.

— Voilà une demande surprenante, dit Thomas. Comment pourrais-je vous promettre d'oublier des paroles qui feront certainement une grande impression sur moi, si j'en juge d'après les précautions, évidemment justifiées, que vous voulez prendre?

— Ce que je puis vous dire, déclara l'employé avec lassitude, n'a aucune importance pour vous, mais en a énormément pour moi. Je ne saurais supporter que mes paroles soient abandonnées à un inconnu qui aurait la liberté d'en faire l'usage qu'il voudrait, et sur une question de service encore.

— Êtes-vous tenu de me répondre? demanda Thomas.

— Oui, dit l'employé, mais je ne suis pas tenu de tolérer vos offenses. Songez que je suis le plus ancien employé de la maison.

— Voilà donc, dit Thomas, ce que je ne devais pas savoir.

— Est-ce que je ne vous l'avais pas dit? cria l'employé en se levant brusquement. N'était-ce pas vous le dire que de me laisser voir à ce bureau, alors que la séance publique est terminée, alors que les autres employés, si entraînés et si habiles qu'ils soient, n'ont pu résister à la fatigue et n'ont même plus de voix pour se faire entendre, alors que je me tiens debout devant vous, vous qui fixez les yeux sur mon visage, comme si vous vouliez me dérober des secrets? Ce serait vraiment le

comble de l'audace que de chercher à me rendre responsable de votre ignorance. Non, je ne vous cache rien.

Thomas regarda l'employé en silence.

— Pourquoi me regardez-vous? dit l'employé. Voulez-vous me faire regretter ma complaisance? Avez-vous résolu de dédaigner les explications que je suis disposé à vous donner, malgré la faveur qu'elles représentent et le surcroît de travail que j'y trouve? Il ne s'agit pour vous que d'écouter.

— Bien, dit Thomas. De quoi est-il donc question?

L'employé le regarda d'un air irrité mais il dit avec résignation :

— C'est une histoire très simple. Autrefois, la salle où vous vous trouvez n'était pas une salle de jeu, elle était tout entière réservée à nos services; on n'y venait que pour s'informer, pour regarder les employés attachés aux renseignements, pour respirer l'air — cela suffisait à la plupart des solliciteurs. Mais un jour nous avons reçu l'ordre d'installer un appareil de hasard et de transformer nos pupitres en bureaux de jeu. Qui avait donné l'ordre? Nous n'avons pu le savoir. L'ordre a-t-il seulement été donné? A quelles préoccupations répondait-il? Évidemment, chacun de nous a pensé tout de suite à une explication. Lorsque nous avons changé la destination de la pièce, il y avait déjà longtemps que nos services étaient désertés, la salle restait vide, seules quelques personnes venaient avec leurs paillasses pour profiter de la chaleur et dormir. La réforme a donc servi à ramener dans la salle autant de monde qu'autrefois; et à cet égard elle a été bonne; mais d'un autre côté, elle a été mauvaise puisque plus personne ne s'est soucié désormais des renseignements et n'a eu le désir de se mettre en règle avec les autorités. A-t-on commis une faute en ordonnant une telle transformation? A-t-on au contraire eu raison? On peut en discuter indéfiniment. Car il est bien vrai que la salle avait perdu son renom et que le chemin qui y menait s'était effacé. Nous passions des journées entières sans voir qui que ce fût, nous restions immobiles et silencieux, engourdis par la chaleur et le découragement, il n'arrivait rien, jamais. Et si par hasard quelqu'un entrait ici, peut-être dans l'intention de nous consulter, — qui sait? ce cas a pu se présenter — nous n'avions pas la force de lui adresser la parole; nous ne pouvions que tourner la tête lentement vers lui, et notre regard exprimait tant d'in-

différence, alors qu'au fond de nous nous brûlions de zèle et de dévouement, qu'il s'en allait sans avoir révélé le sens de sa démarche, donnant un nouveau crédit aux rumeurs qui nous dépeignaient comme morts ou frappés d'une maladie grave. Évidemment, à ce point de vue, le progrès ne peut être nié. La vie est revenue, la salle attire même ceux qui n'en connaissent pas le caractère, comme vous; nous avons retrouvé l'habitude de parler et nous supportons la vue des visages, quoique nous soyons loin de la résistance dont nous faisons preuve autrefois et qu'à la fin de chaque réunion les plus jeunes d'entre nous soient presque sans connaissance. Tout cela, nous l'avons constaté peu à peu, au début nous n'avons aperçu que le malheur qui nous frappait, et même maintenant nous ne savons pas si tous ces avantages ne sont pas simplement le signe d'un désastre dont les effets ne nous atteignent que lentement. Car, dans ce passé que nous nous épuisons à évoquer pour le comparer à aujourd'hui, si la salle était tombée en désuétude, au point qu'on ne savait plus dans le reste de la maison si nous existions encore, elle avait du moins gardé sa raison d'être, elle était restée intacte, elle était la salle de renseignements et l'on pouvait même se dire — c'est ce que nous affirmions alors entre nous — que si personne n'y venait plus, c'est parce que personne n'avait plus besoin d'y venir, parce qu'elle remplissait si bien son office qu'il suffisait qu'elle fût là pour que la maison eût sa part de lumière et pour que les locataires, au lieu de se traîner dans les ténèbres et l'ignorance, comme cela aurait dû arriver par suite de leur abandon, pussent vivre convenablement. C'est tout cela que représentait cette salle, la grande salle, c'est tout cela qu'elle a perdu. Et nous-mêmes, notre situation en apparence meilleure n'est-elle pas en réalité cent fois pire? Si nous donnons l'impression d'être vivants et si nous avons retrouvé le privilège de parler et de voir, n'est-ce pas parce qu'au fond nous avons sacrifié notre vraie vie et que nous avons renoncé à des privilèges beaucoup plus importants? Quand la fatigue nous accable, est-ce à cause de notre travail ou au contraire parce que nous avons le sentiment écrasant que la journée s'est passée sans que nous ayons rempli notre tâche, que nous avons manqué à notre devoir et que, chose pire, nous avons consacré toutes nos forces à en rendre l'accomplissement impossible. C'est ce sentiment qui, après

quelques heures, réduit à un état de complète faiblesse les moins robustes d'entre nous; ils ne sont pas les plus à plaindre; à cause de ma vigueur et de mon âge, je suis condamné à retourner cette histoire sous toutes les faces, à en scruter tous les détails, à inventer sans cesse des explications nouvelles sans trouver dans un malaise même pénible un repos momentané.

L'employé qui était resté debout, s'assit lentement, comme si les paroles avaient été prononcées par un autre et qu'il eût attendu respectueusement, pour s'asseoir, la fin du discours. Thomas se tourna vers la salle, elle était vide, l'obscurité l'avait envahie, quoique dans le fond un mince filet de lumière éclairât encore le miroir où la machine se reflétait. Il dit :

— Ce n'est donc qu'une salle de jeu?

— Qu'entendez-vous par là? dit l'employé en relevant la tête d'un air circonspect.

— Je vous suis très reconnaissant des explications que vous m'avez données, dit Thomas. Comment n'apprécierais-je pas une telle marque de faveur? Mais, malgré l'intérêt que j'y ai pris, je ne puis pas cacher que je suis déçu. Ma désillusion est complète.

— Et pourquoi donc? demanda orgueilleusement l'employé.

— Voyons, dit Thomas, tout n'est-il pas clair? Je suis venu ici pour me renseigner sur les usages de la maison, son règlement, les formalités à remplir. Pouvais-je choisir meilleur endroit? Vous êtes admirablement compétent, vous êtes au courant de toutes les coutumes et vous prenez votre tâche à cœur. On ne saurait rêver mieux. Malheureusement c'est un rêve. Car tout cela appartient au passé. Je ne veux pas insister sur les causes de la décadence qui vous a privé peu à peu de vos attributions et vous a conduit de l'emploi glorieux de membre du bureau des renseignements à la fonction d'appareilleur dans un établissement de jeu. Vous avez fait un exposé magnifique et l'esprit le plus lourd est en mesure de comprendre. Pour moi, vous avez versé des flots de lumière. Par malheur, si j'ai compris combien vous souffriez de l'état de choses actuel, j'ai encore mieux compris qu'en venant ici je m'étais fourvoyé. J'ai donc commis une erreur. Il ne me reste qu'à prendre congé.

— C'est une méprise, dit l'employé brusquement.

— Où est la méprise? demanda Thomas. Je ne vois qu'un

malentendu, celui qui m'a conduit ici plein d'espoir, comme si j'eusse dû trouver une organisation florissante, avec des employés nombreux et éclairés, alors que je n'aperçois qu'une salle de spectacle d'où tout vestige du passé a disparu.

— C'est une méprise, reprit l'employé en secouant la tête, une pénible méprise. Vos yeux ne sont pas encore habitués à regarder.

Il fixa l'obscurité et se tut.

— Pensez-vous cela sérieusement? dit Thomas.

— Très sérieusement, dit l'employé.

— Qu'ai-je donc oublié de voir? demanda Thomas.

— La salle, répondit l'employé avec douceur. En apparence, tout est bien comme vous l'avez montré. La salle a changé et il n'y a plus rien en elle qui réponde à sa destination d'autrefois. Ce n'est plus la même pièce et nous ne sommes plus les mêmes hommes. Dans un sens donc, vous avez raison; vous avez peut-être même plus raison que vous ne le croyez, puisqu'en vérité vous êtes à mille lieues de cette salle et que vous n'y serez jamais. Mais, à un autre point de vue, la réalité est toute différente. On a voulu transformer la pièce, et non seulement la transformer, mais la détruire de fond en comble; projet enfantin; on a eu beau gratter les murs, couvrir de tapis les parquets, surélever nos bureaux d'une manière ridicule, et surtout installer dans une fosse cette funeste machine qui ébranle les fondations et empuantit l'atmosphère; qu'est-il résulté d'un tel effort? La transformation a modifié l'aspect de la pièce pour ceux qui n'en avaient jamais aperçu la vraie nature, ceux-là ont continué à ne rien voir. Mais les autres? Que voient-ils? Qu'y a-t-il de changé pour eux? Ils ouvrent les yeux et tout est comme avant. Comment vous expliquer cela? Prenez par exemple notre travail. Les papiers que j'ai entre les mains semblent n'avoir aucun rapport avec mon ancien emploi; étant donné le désordre qui règne ici, ils sont la plupart du temps sans valeur; il m'arrive même de les déchirer pour me prouver leur insignifiance. De plus, et cela suffirait à les rendre méprisables, ils viennent de la machine; c'est elle qui prépare la décision, nous n'avons qu'à l'appliquer. La machine semble donc tout conduire. Pourtant en est-il réellement ainsi? Non, il en va tout autrement. Car la machine elle-même, ce maudit appareil, a été mise au service de notre

bureau et elle est devenue le principal instrument du travail. Un jour quelconque, à un moment quelconque, quelqu'un pousse la roue et la met en branle. Ce n'est pas nous qui provoquons ce geste, nous sommes là tranquillement assis, comme des sous-ordres, et nous ne voyons rien. Mais quand nous entendons le bruit de frottement de la jante contre la paroi, nous savons que la machine travaille pour nous. Cependant un secrétaire tire de la masse des documents qu'il a glissés sur une table les papiers qu'il nous réserve. Est-ce que ces papiers correspondent à une indication de l'appareil? Ne seraient-ils pas plutôt préparés et rédigés avant toute indication? C'est ce que l'on ne peut savoir. Le secrétaire, lui, ne songe qu'à se débarrasser de sa tâche. Il donne ces papiers à un domestique, et le domestique, bien qu'il affecte de ne jamais se tromper, les distribue au petit bonheur. De l'extérieur, il n'y a rien à redire à ces documents. On les a rédigés lisiblement et à chaque nom répond un numéro. Mais dès que nous jetons les yeux sur eux, nous voyons ce qu'ils sont, de ternes paperasses qui resteront insignifiantes tant que nous ne les aurons pas déchiffrées. Regardez-les, dit l'employé en montrant une grande feuille blanche où quelques noms étaient écrits.

Thomas ne put que les examiner de loin, l'employé ne lui permit pas d'approcher.

— C'est une écriture sans élégance, reprit-il en la considérant à son tour. Après l'avoir lue, on se rend compte de l'immense travail qui reste à faire.

— Quel travail? demanda Thomas.

— Je n'ai rien à vous cacher, dit l'employé, mais je ne puis tout de même vous mettre au courant de nos méthodes. D'ailleurs, elles ne vous révéleraient rien. Ce qui arrive est parfaitement clair. La machine travaille de manière à ne pas provoquer de réclamations. Mais naturellement elle ne peut exprimer elle-même le verdict. Elle a besoin d'hommes compétents et autorisés qui interprètent la sentence ou, comme nous disons, qui la transcrivent. Il faut donc que le public se tourne vers nous, et chacun défile devant nos bureaux dans l'espoir que notre regard l'éclairera. Parfois, nous appelons l'un des solliciteurs pour le prier de s'approcher. Cela signifie-t-il qu'il a été choisi? Non; mais cela signifie beaucoup plus, car nous portons de nouveaux renseignements sur sa fiche, nous com-

plétons la description de son visage, nous rendons son identification plus facile, tout cela afin de grossir le dossier qui est remis à l'employé chargé de lire la liste des gagnants.

— Vous n'êtes donc pas chargés de ce soin? demanda Thomas.

— C'est une tâche sans importance, répondit l'employé. Qui a passé par la salle, qui s'est présenté devant nous, sait plus de choses que ne lui en apprendra jamais une grossière lecture. De toutes manières, personne ne s'y intéresse.

Thomas s'éloigna de quelques pas pour regarder autour de lui. Était-il vrai que ses yeux ne lui fissent pas tout voir? La salle lui apparaissait grande et belle et il devait être agréable de la traverser. L'impression n'était pas mauvaise. C'étaient plutôt les employés qui le décevaient.

— Maintenant, dit-il en revenant, il est l'heure de me retirer.

— Vous vous en allez donc, dit l'employé timidement. Il descendit de son haut pupitre et après quelques efforts que ses jambes engourdies par une longue immobilité lui rendaient difficiles, il se trouva auprès de son visiteur. Il était petit et malingre. Thomas était obligé de se pencher pour ne pas le dominer.

— Vous ne croyez sans doute pas ce que je vous ai dit. L'employé parlait à voix basse.

Thomas ne répondit rien, il avait hâte de s'en aller, d'aller au moins jusqu'à l'extrémité de la salle. Seules, les ténèbres l'empêchaient de partir sans aide.

— Vous ne devez pas juger trop vite mes paroles, dit l'employé. Je n'ai pas tout expliqué et je puis recommencer mon histoire. Ne craignez pas de me fatiguer, certaines personnes ne l'ont comprise qu'après le septième récit.

— Je vous remercie, dit Thomas, vos explications m'ont éclairé.

Il commença de marcher à pas lents. L'obscurité couvrait presque toute la salle. De temps en temps une lucur semblait briller loin de lui, mais les ténèbres n'en étaient pas moins grandes. Où étaient-ils maintenant? Avaient-ils regagné le centre de la pièce? Étaient-ils loin de la machine? Thomas vit miroiter une lourde armoire de métal qui disparut tout de suite dans l'ombre. Pour ne pas décourager l'employé, il lui demanda :

— Les fenêtres s'ouvrent-elles sur la rue?

— Mais il n'y a pas de fenêtre, dit l'employé.

— Où allons-nous donc? dit Thomas.

Il n'avait pas besoin de réponse; l'obscurité la rendait superflue. Il fit encore quelques pas, puis, après avoir touché le mur dont il apercevait la paisible courbure, il appela son compagnon. Celui-ci lui répondit d'une voix affaiblie, comme si la marche lui eût enlevé ses dernières forces.

— Que vouliez-vous encore m'expliquer? demanda Thomas.

— Ne partez-vous pas? dit l'employé.

— Si, dit Thomas. D'ailleurs, je n'aurais pas le droit de rester.

— Eh bien, partez, dit l'employé.

Saisi par ce brusque changement de ton, Thomas se retourna et prit l'homme par le bras; il voulait le retenir; mais ils recommencèrent de cheminer. Néanmoins il éprouva le besoin de l'entendre encore. Il cria presque : « Qui êtes-vous? » en lui secouant violemment le bras. Il entendit résonner les chaînes qui le liaient à Dom. C'était Dom qu'il avait auprès de lui. L'homme était déjà parti.

L'erreur lui parut explicable, mais il en fut mortifié. Il avait tout à fait oublié que les chaînes n'avaient pas été rompues. Il lui sembla qu'il sortait d'une grande insomnie où personne n'avait pu communiquer avec lui et où il n'avait pu lui-même exprimer ses pensées. L'employé était donc parti? Il n'avait pas su le garder? Peut-être aurait-il réussi à la fin à comprendre son langage et à l'écouter. Maintenant il était trop tard. Après quelques pas d'une marche lente et pénible, ils atteignirent l'extrémité de la salle et ils trouvèrent une grande croisée par où filtrait une faible lumière. Mais c'est en vain qu'ils cherchèrent à apercevoir quelque chose. Qu'y avait-il au dehors? Était-ce la nuit? Était-ce la rue? En ouvrant la fenêtre, ils furent frappés au visage par l'air glacial de l'extérieur. Que c'était calme ici, comme tout était loin! Ils avancèrent encore et, malgré l'obscurité qui était toujours aussi grande, Thomas reconnut le balcon. Il ne fut pas déçu. Sans doute, il s'était trompé de chemin, mais la nuit transformait tout. Le balcon lui parut plus large et plus isolé. C'était comme une vaste terrasse où la promenade ne se heurtait à aucun obstacle et où pourtant l'on n'avait pas le sentiment de se perdre. L'on était

déjà perdu. Thomas s'étendit alors le long de la balustrade, tira sur lui son manteau, et l'énorme corps de Dom se pressa frileusement contre le sien.

Quelqu'un vint le secouer :

— On vous attend, lui cria-t-on.

Il se dressa péniblement et dit d'une voix grave :

— Pourquoi m'a-t-on dérangé?

La nuit était-elle donc finie? Il s'étendit à nouveau et chercha le sommeil. On le secoua une seconde fois. C'était un appel autoritaire, celui qui était là ne doutait pas qu'on ne lui obéît. Thomas attendit qu'on lui expliquât pourquoi on venait le chercher. Il était toujours recroquevillé sous son manteau, mais, l'oreille attentive, il ne faisait rien qui pût le laisser croire endormi. Néanmoins le messenger garda le silence et après quelques instants s'en alla. Pendant une partie de la nuit il marcha d'un pas monotone. De temps en temps on ne l'entendait plus, il semblait qu'il eût disparu tout à fait, mais un moment après les pas retentissaient à nouveau et c'était comme si rien n'eût pu les interrompre. Thomas se posa quelques questions au sujet de cet incident. Finalement il s'enfonça sous son manteau et ferma les yeux.

Il fut tiré de sa torpeur par le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait. Il se leva en hâte. Le bruit venait des étages supérieurs. Mais ce n'est pas en haut qu'il regarda; tout près du balcon une autre fenêtre était éclairée et, curieux spectacle, un homme tenait à bout de bras une cruche qu'il balançait, comme s'il eût voulu refroidir, en l'exposant à l'air glacé, un liquide bouillant. Thomas lui cria :

— Il fait très froid ici. Puis-je entrer un moment?

L'homme le regarda fixement.

— Entrez si vous voulez, dit-il.

La réponse était vide de sens. Par où pouvait-on entrer? Thomas lui fit signe pour lui montrer son embarras.

— Comment, dit l'homme, êtes-vous arrivé ici?

Thomas ne répondit pas. Le moment de poser une telle question était passé.

— Qui êtes-vous? dit encore l'homme. Il parlait d'une voix sèche qui n'exprimait aucune complaisance. Depuis quand demeurez-vous dans la maison?

Que de questions! Thomas n'avait pourtant pas le sentiment

d'être réellement interrogé. On n'attendait pas ses réponses, comme pour souligner qu'elles ne comptaient pas; les questions seules importaient.

A ce moment, quelqu'un se mit à battre des tapis à l'étage supérieur; on faisait certainement le ménage en grand; l'eau devait ruisseler sur les vitres; le balai heurtait les cloisons; le chiffon claquait au vent. A une pareille heure? C'était presque incroyable. Que se passait-il donc? On en arrivait à penser que le matin était déjà venu et que le grand vestibule ne recevait jamais les rayons du soleil. Thomas leva en vain la tête, il ne voyait rien, mais quoiqu'il ne pût percer les ombres, il resta là, écoutant les échos de cette vie calme et régulière, sentant que dans cette existence pleine de tranquillité il y avait les espoirs pour lesquels il avait tout abandonné et qui justifiaient ses périls. Il dit à demi-voix :

— Je suis attendu à l'étage supérieur. Ne pourriez-vous me faire connaître le chemin?

— Parfaitement, dit l'homme, mais vous êtes d'abord attendu ici.

Le ton était menaçant et il était difficile de prendre l'acquiescement au sérieux. On ne pouvait davantage s'attacher à l'objection. Thomas la passa sous silence.

— Pourrais-je, demanda-t-il, rejoindre le premier étage sans traverser la grande salle? N'ayant pas reçu de réponse, il ajouta : c'est sans doute le premier étage? en se retournant vers son interlocuteur.

Il remarqua avec surprise qu'un rayon de lumière s'échappait de la cruche. La figure qu'il pouvait voir était virile et belle. Les yeux semblaient profondément enfoncés sous d'épais sourcils. Une courte barbe cachait le menton. Thomas, après avoir examiné le visage, crut bon de dire :

— Excusez-moi, je ne croyais pas qu'on m'avait réellement appelé.

— Venez donc, dit l'homme sèchement. Étrange invitation, car c'est lui qui ferma la fenêtre et s'en alla.

Thomas ne songea plus qu'à quitter le balcon pour atteindre la chambre du dessus. Il fallait d'abord obtenir l'appui de la personne qui travaillait là-haut. Il s'approcha de l'extrémité de la balustrade et scruta l'obscurité. L'obscurité était toujours aussi grande. Il jeta un cri. Une voix futée lui répondit. On

alluma précipitamment la lumière et une jeune fille se montra à la croisée. C'était Barbe. Elle ne semblait lui tenir nullement rigueur de l'abandon où il l'avait laissée; il partait, elle l'oubliait; il revenait, elle le reprenait, c'est ce qui rendait les rapports avec elle agréables mais inutiles. Sans tenir compte du moment ni de l'endroit qui auraient pu lui conseiller un peu de réserve, elle poussa des cris joyeux, et sa gaieté devint réellement insupportable quand elle aperçut le compagnon de Thomas.

— Et où est mon chéri, cria-t-elle, où est Dom?

Thomas fut presque satisfait quand il vit s'ouvrir la croisée du balcon et que l'homme s'avança vers lui. Il était grand et fort. Sa prestance était imposante. Seule, Barbe n'en fut pas impressionnée.

— Au revoir, dit-elle en agitant les mains, au revoir au chouchou.

Elle cria encore, alors qu'il franchissait le seuil :

— Quel beau Monsieur!

Thomas rougit de l'entendre parler ainsi, mais l'homme n'attacha aucune importance à ces enfantillages. Il marchait le premier et Thomas dut presque courir derrière lui. C'était d'autant plus gênant que Dom, encore à moitié endormi et ne comprenant que trop tard les amabilités de la servante, se retournait à chaque instant et voulait revenir en arrière. La salle fut vite traversée. C'est à peine si l'on reconnaissait la disposition des bureaux et l'emplacement des tapis qu'éclairaient de petites bougies allumées à intervalles réguliers. Tout avait été bouleversé depuis leur départ. Quelqu'un était certainement venu dans l'intention de nettoyer la pièce, mais, comme il arrivait souvent dans la maison, la besogne avait été interrompue et l'on ne voyait que sièges housculés, papiers en désordre, sans parler des rideaux qui étaient étendus sur le sol. A l'extrémité de la salle, une grande et belle porte — elle devait faire le pendant avec la fenêtre — était ouverte. De lourdes sculptures en décoraient les panneaux. Les gonds dorés brillaient. C'était la partie la plus majestueuse de l'appartement.

— Entrez, dit l'homme.

Était-on arrivé? Thomas se heurta violemment contre un mur et renversa un petit étalage de balais, de brosses et de

torchons. Ce n'était qu'un étroit couloir qui devait servir de cabinet de débarras. Tandis qu'il cherchait à remettre les ustensiles en ordre, au milieu de l'épaisse poussière qu'il avait lui-même soulevée, l'homme ouvrit une porte au bout du corridor et, sur un ton plus doux, il le pria d'attendre quelques instants. Thomas ne remarqua pas d'abord l'étrangeté de la prière. Il était tout à l'irritation que lui causait l'existence d'un tel réduit sur lequel la crasse et la mauvaise odeur appelaient un blâme énergique. « Un vrai taudis », se disait-il. Puis il pensa qu'il n'avait pas à attendre, et il frappa à la petite porte.

— Venez, venez, lui cria-t-on.

Il entra et crut qu'il avait mis les pieds dans une salle de café. Des tables étaient disposées le long des murs et de nombreuses personnes étaient assises devant des verres ou de grands bols blancs. Le centre de la pièce était vide. Dans un angle à droite se trouvait une estrade qui aurait pu être occupée par un orchestre. Un jeune homme vint au-devant de Thomas et le pria de s'asseoir à une table où déjà deux personnes attendaient. On le salua d'un air indifférent. Ses voisins chuchotaient, la tête penchée, le front incliné vers la table, avec une animation pénible. Leurs joues brillaient, mais cette apparence de vie ne donnait pas une impression de santé, et la fièvre qui les agitait exprimait leur désir de tout dire, de tout voir, avant que la fatigue ne les eût replongés dans leur passivité habituelle. Le jeune homme qui l'avait accompagné, sans doute un domestique, lui versa dans une grande tasse un épais café dont l'odeur était rafraîchissante. Thomas but avidement sans se soucier des autres, il n'avait jamais rien bu d'aussi agréable et il éprouvait soudain une grande soif qu'il avait peine à étancher. Le domestique resta un moment debout près de la table, pour lui apporter sans doute une seconde tasse s'il le désirait, et Thomas n'eut qu'un signe à faire, le magnifique breuvage coula à nouveau devant lui.

— Nous allons nous mettre au travail, dit, à cet instant, l'un des voisins moitié à titre de renseignement moitié pour arrêter les conversations.

Le mot de travail ne parvint que lentement à l'esprit de Thomas. Avant qu'il en eût compris le sens, d'autres s'en étaient emparés, et la manière dont chacun répétait la phrase

ou une phrase analogue, à haute voix ou à voix basse, l'empêcha de s'arrêter sur la signification de cette parole. Puis on frappa à la petite porte, dissimulée sous une draperie, par laquelle il était entré. Ces coups secs résonnèrent dans la salle d'une manière extraordinaire, au point qu'il jugea surprenante l'indifférence avec laquelle ce public, si curieux, si avide, qui commentait tout sans fin, accueillait une pareille intervention.

— On a frappé, ne put-il s'empêcher de dire à son voisin. Celui-ci le regarda de ses yeux brillants.

— Oui, dit-il, c'est une plaisanterie des domestiques qui travaillent dans le réduit. Le mieux est de n'y pas faire attention.

Il avait parlé d'un air important et ses regards ne le quittèrent plus. Il semblait qu'il n'eût attendu que cette occasion pour le dévisager, pour faire de lui un examen qu'il poursuivait silencieusement sans qu'on sût où il voulait en venir. D'abord irrité et pour ne prendre aucune part à cette impertinence, Thomas se tourna vers le domestique et lui tendit la tasse vide. Mais le domestique ne comprit pas qu'il devait la prendre et s'en aller. Il se rapprocha au contraire et se tint si près que, pour échapper à ses assiduités, Thomas dut repousser son fauteuil et qu'il se trouva presque côte à côte avec son voisin. Celui-ci, revenu de sa curiosité, sourit aimablement et arrangea les coussins du siège qu'il disposa avec beaucoup d'adresse. Puis il dit à voix basse, en regardant à nouveau Thomas :

— Quand pourrai-je vous parler?

Le domestique, soudain très intéressé, se pencha sur la table et Thomas ne put que montrer d'un geste combien toute conversation particulière était difficile.

— Cela n'a pas d'importance, dit le jeune homme. Tous les domestiques ici sont indiscrets. Fais donc attention, dit-il au valet qui, loin de prendre ombrage de cette observation, se mit à rire sans changer de place.

Thomas le bouscula en tournant carrément son fauteuil.

— Maintenant nous pouvons parler, dit le voisin. Je m'appelle Jérôme, mon compagnon est Joseph. Vous êtes nouveau venu? demanda-t-il. En réalité, ce n'était pas une demande, c'était plutôt le rappel de la situation où se trouvait Thomas

et qui seule rendait possible l'entretien. Thomas ne répondit donc pas.

— Par conséquent, continua-t-il, vous êtes ignorant des choses d'ici et vous avez tendance à juger sévèrement ce que vous voyez. Tous les débutants sont ainsi. Comment pourraient-ils mettre les pieds dans cette maison obscure et mal tenue sans avoir une fâcheuse impression? Il n'y a pour eux que des motifs de se plaindre, et quels motifs! Connaissent-ils seulement la chambre où ils habitent? A peine s'y sont-ils établis qu'on les force à déménager. Nous avons coutume de dire que les locataires sont d'éternels vagabonds qui ignorent même leur chemin. C'est un peu exagéré, mais c'est vrai au fond. A part quelques privilégiés dont on respecte les caprices, personne ne peut jurer qu'il couchera deux fois dans le même lit, et ce n'est qu'un va-et-vient de gens, parfois réveillés en plein sommeil, qui à demi habillés portent dans les couloirs leur linge en désordre.

— Je n'ai pas eu à souffrir de ces inconvénients, dit Thomas. On ne m'a pas encore assigné de domicile.

— Que vous disais-je? repartit le jeune homme. C'est incroyable. Comment supporter un pareil état de choses? Ce n'est pas que votre situation soit la plus mauvaise; loin de là. Évidemment, il est désagréable de ne pas avoir de chambre et de devoir compter avec le hasard. Au début on en prend son parti, une telle liberté a son charme, on croit qu'on aura toujours la ressource de revenir à la chambre que l'on a quittée. Mais ces illusions s'évanouissent vite. Quand on a éprouvé à quels ennuis on s'expose si on ne connaît pas d'avance son domicile, lorsqu'on se voit repoussé de porte en porte, lorsque même les chambres vides vous sont fermées, on ne jouit plus de l'incertitude des commencements et la liberté paraît une disgrâce dont on cherche en vain à se racheter. Dès le matin, on ne songe qu'à l'abri du soir, on ne songe qu'à la nuit et il est fréquent que, dans leur obsession de ce crépuscule que chaque heure rapproche d'eux, les locataires ne se rendent même plus compte du jour et vivent dans une nuit perpétuelle. Une telle existence épuise les plus robustes. Les recherches qui d'abord absorbaient tout le temps sont abandonnées. A quoi bon ces promenades harassantes puisque découvrir un appartement libre ne sert à rien? On passe donc des journées

dans un coin en ressassant des espoirs ridicules, quelques-uns apprennent par cœur le plan de la maison ou plutôt ce qu'ils croient être ce plan, car bien entendu la vraie disposition des chambres leur reste étrangère et ils se contentent du plus modeste chiffon sur lequel quelques lignes ont été tracées au hasard. La plupart n'ont même pas la force de calculer, ils demeurent sans bouger et sans réfléchir, accaparés par les souvenirs de leurs réussites passées où ils habitent comme en un domicile idéal. Un jour ou l'autre ils tombent, et alors il faut bien les recueillir, ce qu'on fait en cachette pour ne pas nuire à la bonne renommée de la maison.

— Triste tableau, dit Thomas. Et c'est de cette situation que je devrais me réjouir? Où sont donc les avantages?

— On a peine à les concevoir, dit le jeune homme. Ils sont pourtant réels. Comment vous expliquer cela? Autant que j'ai pu les apprécier avec ma petite jugeote, ils consistent dans une sorte de liberté dont on jouit à l'égard du personnel. Êtes-vous privé de chambre, le personnel n'est pas tenu de vous servir, vous n'appartenez pas officiellement à la maison, vous ne pouvez donc réclamer les soins qui ne sont dus qu'aux véritables locataires. Mais naturellement tout se passe en réalité d'une manière moins rigide, et les domestiques acceptent parfois de vous donner un coup de main.

— Excusez-moi, dit Thomas, mais je n'aperçois toujours pas les avantages.

— Attendez, attendez, dit le jeune homme. Nous y arrivons. Mais il faut d'abord que vous me répondiez. Avez-vous déjà eu affaire au personnel?

— Je le suppose, dit Thomas. Je répondrais même d'une façon plus affirmative si votre question ne me donnait des doutes. Ne fait-il pas partie du service? demanda-t-il en désignant le domestique qui, accoudé confortablement sur le dossier du fauteuil, suivait la conversation.

— Sans doute, dit le jeune homme en souriant d'un air supérieur, naturellement. Tu entends ce que ce monsieur demande, ajouta-t-il en se tournant vers le valet, appartiens-tu pour de bon au service?

Cette question parut au domestique une excellente plaisanterie et elle l'entraîna à des éclats de rire et à toutes sortes de

gesticulations. Le jeune homme ne prit pas part à cette joie bruyante et il le regarda d'un air triste et sévère.

— Il n'en fait que trop partie, du personnel, dit-il; on n'a qu'à regarder son visage; indiscrets, paresseux, orgueilleux, ils sont tous comme cela ici. Et encore c'est le plus infime de tous, c'est le plus négligeable parmi les plus négligeables. C'est pourquoi on peut à peine dire qu'il est attaché au service de la maison, il n'est que le lointain reflet des vrais domestiques. Il n'a donc aussi que des défauts relativement petits. On peut à la rigueur le supporter, en tout cas, quand il n'est plus là, on l'oublie. Malheureusement il en va tout autrement avec ceux qui ont la charge de la maison. C'est une véritable engeance. Ces gaillards sont presque tout le temps invisibles, il est superflu de les appeler ou de songer à les rencontrer; comme on sait qu'ils logent au sous-sol, certains locataires, irrités de les attendre en vain, descendent parfois les chercher dans leur repaire. Qu'arrive-t-il? Que voient-ils? Ils remontent en proie à un tel dégoût qu'ils sont incapables de répondre et qu'on renonce à les interroger. Plus tard, ils expliquent qu'ils ont trouvé d'immenses pièces vides où s'entassaient des ordures et des débris de toute espèce. Et c'est fort possible lorsqu'on connaît leurs habitudes. Mais d'autres affirment que les domestiques n'ont jamais habité les sous-sols et qu'ils n'ont répandu ce bruit que pour se débarrasser des clients.

— Voilà qui n'est pas pour me surprendre, dit Thomas. Je n'ai eu jusqu'ici que peu de rapports avec le personnel et peut-être n'en ai-je eu à proprement parler aucun. Mais ce que j'ai vu m'a suffi. Aussi, j'éprouve le besoin de vous poser une question. Dites-moi donc pourquoi les locataires tolèrent un pareil désordre?

— Nous n'avons pas à le tolérer, dit le jeune homme en soupirant. Il n'est même pas sûr que nous en souffrions. Qu'avons-nous à leur reprocher? La mauvaise tenue de la maison, les chambres qui ne sont jamais faites ou qui sont faites à moitié, les repas qu'on nous sert à n'importe quelle heure et sans qu'on nous prévienne? Tout cela au fond n'est que bagatelle et nous apprenons à passer sur bien des choses. Non, ajouta-t-il, on ne peut pas dire que nous en supportons trop; si nous souffrions, c'est plutôt parce que nous n'en supportons pas assez.

— Je n'ai pas à donner mon avis, dit Thomas. Comme vous l'avez dit, je suis un nouveau venu. Vous avez certainement avant moi réfléchi à la situation. Pourtant, je ne puis approuver votre méthode. Voyez les chambres. Vous reconnaissez qu'elles sont généralement négligées ou mal tenues, et encore je m'exprime avec modération; en réalité, ce sont de vraies bauges, on trouverait difficilement des pièces plus malpropres, l'air y est irrespirable, y séjourner quelques heures est un supplice. Ce n'est pas votre avis? demanda Thomas au jeune homme qui l'écoutait sans l'approuver.

— Je sais, répondit celui-ci, je ne le sais que trop; j'ai une nature particulièrement délicate et c'est pour moi une véritable torture.

— Eh bien, dit Thomas en élevant la voix, pourquoi ne portez-vous pas plainte? Pourquoi ne faites-vous pas un rapport? Pourquoi ne réunissez-vous pas les autres locataires qui pensent certainement comme vous et qui seraient heureux d'une amélioration? Est-ce que par hasard, ajouta-t-il en criant presque, on ne tiendrait pas compte des plaintes? Est-ce que, loin d'en tenir compte, on les ferait retomber sur ceux qui ont le courage de dire à haute voix ce qu'ils pensent? Je n'en serais vraiment pas surpris.

— Chut, dit le jeune homme d'un air effrayé et affligé, s'il vous plaît, ne criez pas. Si vous commencez à vous emporter, vous ne pourrez jamais m'entendre jusqu'au bout. Les choses ne sont pas tout à fait comme vous les appréciez. Porter plainte? Qui n'a pas porté plainte? Cela n'est que trop facile et ce n'est pas cela qui gêne ces messieurs. Au contraire. On dirait qu'ils sont heureux lorsqu'ils sont accablés de réclamations. Il paraît qu'alors on les entend chanter dans leurs réunions. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur faire plaisir. En dehors de ce résultat, quels effets ont ces plaintes qui vous semblent constituer une si bonne méthode? Je n'en vois que de désastreux. Si par malheur vous transmettez votre demande par la voie officielle, vous êtes perdu. Car, pendant qu'elle est examinée, — et Dieu sait si elle est étudiée avec soin — votre chambre est frappée d'interdit; sous prétexte qu'une enquête est en cours, vous n'avez pas le droit de l'habiter; et si vous passez outre à l'interdiction, c'est un enfer. Non seulement votre chambre ne bénéficie plus de ces petits nettoiyages fortuits qui

en temps ordinaire peuvent toujours être attendus du caprice d'un domestique, mais chaque jour des valets apportent en cachette des monceaux d'ordure nouvelle, des déchets dont l'odeur est insupportable. Qu'ont-ils en vue? Ils n'agissent que par zèle et on ne saurait les blâmer. Ce sont des domestiques qui ont pris à cœur votre cause, qui veulent absolument la faire triompher et qui pour mieux attirer l'attention sur le scandale cherchent à le rendre encore plus évident. On ne peut que les encourager. Malgré l'écœurement et la dépression qu'on en éprouve, on les prie de redoubler d'efforts. Qu'y a-t-il d'autre à faire? Si on ne les remerciait pas en les stimulant, ils deviendraient vos pires ennemis et la cause serait compromise. De toute manière, vous êtes ruiné. A supposer que vous ayez eu assez d'énergie pour supporter les tracasseries qui ont suivi votre plainte, en admettant, ce qui est incroyable, que vous n'ayez pas succombé aux sollicitations de vos voisins qui vous voyant aux prises avec la maison vous chargent de toutes leurs querelles, vous n'avez aucune chance de survivre à la perquisition à laquelle votre demande doit normalement aboutir. Que se passe-t-il? En quoi consiste cette opération? Personne à ma connaissance n'a pu arriver jusqu'à l'heure d'une telle épreuve. Ceux qui avaient triomphé des autres obstacles, si calmes et si robustes qu'ils fussent, se sont effondrés dans l'angoisse de l'attente, dans la préparation minutieuse de cette journée, dans les incommodités de toutes sortes que représentent les travaux préliminaires. A partir du jour où vous apprenez, le plus souvent par hasard, que ces messieurs ont décidé de venir eux-mêmes faire une inspection, vous ne quittez plus votre chambre, vous ne vous asseyez pas, vous restez debout au milieu de la pièce, la porte grande ouverte, malgré les courants d'air et le froid, pour les entendre venir de loin. De plus, il est de règle que vous ne portiez pas de chaussures et que vous soyez presque privé de vêtements. Évidemment ces précautions sont exagérées, mais elles répondent à l'idée qu'on se fait des membres du personnel et d'après laquelle ceux-ci redeviennent des serviteurs de premier ordre quand ils sont en présence de grands malades. Est-ce là une de ces folles songeries issues des racontars qui ne cessent d'avoir cours dans la maison ou est-ce la vérité? A de telles pensées chacun succombe, et la maladie et la fatigue emportent ceux que le souci n'avait pas rongés.

— Voilà donc les domestiques, dit Thomas après un moment. Voilà les abus qu'on trouve ici. Je me félicite réellement de n'avoir pas de domicile fixe, malgré les inconvénients que vous m'avez signalés, si cette situation m'épargne des rapports trop fréquents avec une pareille valetaille. On ne saurait s'en tenir assez à l'écart. Dieu merci, je me suis dérobé jusqu'à présent à leurs avances, mais maintenant plus un mot, plus un service; ce n'est pas moi qui courrai après eux.

— Vous vous trompez, dit le jeune homme avec une violence soudaine, vous vous trompez complètement. De quoi vous plaignez-vous? Vous avez eu de nombreux contacts avec le personnel, je le sais, je sais tout ce qui vous touche. Vous avez échangé des paroles avec plusieurs d'entre eux, vous en avez reçu des conseils, ils vous ont guidé. Bienfaits inappréciables, services inouïs. Et vous voudriez désormais les fuir, rompre avec eux? C'est insensé. On se perd avec de pareilles folies.

— Vraiment? dit Thomas. J'ai peine à comprendre vos paroles.

— Pardonnez-moi, dit le jeune homme. Je n'ai pu me dominer. Mais aussi il y avait de quoi perdre l'esprit. Quand je vous ai entendu mépriser et en quelque sorte fouler aux pieds ce qui est dans la vie d'un homme une chance unique et ce qui en tout cas représente le privilège extraordinaire de votre situation, il ne m'a pas été possible de garder mon sang-froid. Quelle tragique erreur! Quelle ignorance! Mais maintenant je vais tâcher de rester calme jusqu'au bout. Seulement répondez franchement à ma question. Combien de fois avez-vous parlé à un domestique?

— Comment le saurais-je? dit Thomas. Je suis probablement très ignorant, vous l'avez dit, et rien n'étonne de la part des ignorants. Je n'éprouve donc aucune gêne à dire que je ne me suis pas toujours rendu compte de mes relations avec le personnel.

— C'est juste, répondit le jeune homme en passant la main sur son visage. Où avais-je la tête? Voilà les illusions auxquelles conduisent les espoirs irréfléchis. Écoutez-moi donc, reprit-il. Malgré ce que j'ai pu vous révéler, dites-vous bien que vous ignorez tout de nos relations avec les domestiques, des malheurs auxquels ils nous condamnent, des griefs que nous élevons au fond de notre cœur, et que, quoi que je puisse vous apprendre,

vous en ignorerez toujours tout. Seule l'expérience vous instruira. Comment pourrais-je d'ailleurs vous en parler? L'essentiel est que justement il n'y a rien à en dire, il ne se passe rien, il n'y a rien. Je vous ai averti que le personnel était la plupart du temps invisible. Sottise qu'une telle parole, tentation orgueilleuse à laquelle j'ai cédé et dont je rougis. Invisible le personnel? La plupart du temps invisible? Mais jamais nous ne le voyons, jamais nous ne l'apercevons, même de loin; nous ne savons même pas ce que peut signifier le mot voir lorsqu'il s'agit de lui, ni s'il y a un mot pour exprimer son absence, ni si la pensée de cette absence n'est pas une suprême et désolante ressource pour nous faire espérer sa venue. L'état de négligence dans lequel il nous tient est par certains côtés inimaginable. Nous pourrions donc nous plaindre de le savoir aussi indifférent à nos intérêts, puisque beaucoup ont vu leur santé ruinée ou ont payé de leur vie les erreurs du service. Pourtant nous serions prêts à tout pardonner s'il nous donnait de temps en temps une satisfaction, et quelle satisfaction! Un jour, un locataire a trouvé sa cruche remplie d'eau chaude. Naturellement, il n'eut rien de plus pressé que de courir chez ses amis leur apprendre la nouvelle. Toute la maison fut au courant. Pendant quelques heures, nous vécûmes dans la fièvre, échafaudant des projets, réclamant des explications, rêvant à ce domestique qui avait passé outre à des années, à des siècles de négligence et qui s'était brusquement souvenu de son devoir. Aucune jalousie dans notre joie. Il semblait que chacun de nous eût reçu une goutte de cette eau tiède et nous en étions tous réchauffés. Bien entendu, cela a mal fini. C'était une erreur. Un ami du locataire avait voulu lui faire cette surprise et, bien qu'il fût effrayé des conséquences de son geste, il se résigna à avouer qu'il était la cause de tout. Quelles heures, quels jours! Seul parmi nous tous, il était resté à l'écart du délire, et plus notre bonheur grandissait, plus il devenait sombre. Malgré l'aveuglement qui ne nous laissait rien voir de ce qui n'était pas une raison de nous réjouir, nous fûmes offusqués par sa détresse, détresse, il nous le dit plus tard, qui venait moins du trouble où il nous avait jetés que de l'impossibilité où il était de partager notre conviction. Preuve de la folie générale, il essaya de se persuader, lui aussi, que tout était arrivé comme nous le pensions, et il faillit pendant quelques instants se croire l'instrument du

personnel dont il aurait réalisé inconsciemment les desseins. Par bonheur — était-ce réellement un bonheur? — il avait une nature positive, n'admettant que ce qu'il voyait, et la raison le reprit. Comment vous décrire notre découragement lorsqu'il nous fit connaître notre erreur? Nous nous refusâmes à l'entendre, nous aurions préféré devenir sourds plutôt que de laisser pénétrer en nous ses affreuses paroles. Quelle fut notre première pensée? Qu'entraîné par une véritable perversion d'esprit il voulait priver le personnel des éloges dont nous le comblions après des années de plaintes et d'injures, qu'il cherchait à le rabaisser en niant tout élan de générosité, qu'il projetait de nous acculer au désespoir dans une vie que nul rayon d'en haut n'éclairerait. Quelques-uns d'entre nous pensèrent à le faire mourir. Quel autre châtiment eût-il mérité, s'il s'était réellement rendu coupable d'un tel crime? Cependant, tandis que les plus exaltés réclamaient une punition, d'autres se laissaient gagner par le doute. Ils interrogèrent l'accusé. Ils l'obligèrent à recommencer devant eux son action. Nous nous rendîmes dans la chambre pour le voir verser l'eau qu'il avait recueillie au sous-sol. Triste chambre que nous avions déjà décorée de fleurs, embaumée de parfums et d'où insensiblement se retirait la présence adorable qui l'avait habitée. Hélas! il fallut reconnaître notre illusion. Nous n'eûmes plus qu'à rentrer dans la salle commune où les autres nous attendaient et où nous restâmes assis ensemble, sans mot dire, la gorge serrée, accablés autant par nos trop promptes espérances que par notre déception. Beaucoup, il est vrai, se refusèrent à nous croire, et un doute a continué à voiler cette pénible histoire. Le locataire qui en avait été le héros, cherchait partout des alliés, des témoins, des arguments nouveaux, on l'entendait hurler dans sa chambre où il s'enfermait jour et nuit dans l'espoir qu'un autre bienfait lui serait accordé. Il devint insupportable aux locataires qui déjà oubliaient les circonstances de l'événement — heureusement l'oubli vient vite — et bien qu'il eût gardé toute sa raison, on dut l'enfermer dans l'infirmerie spéciale.

Cette histoire, reprit le jeune homme en regardant Thomas, vous paraîtra extravagante. Elle l'était pour bien des raisons, mais elle l'est devenue bien plus encore par ses suites. Elle avait soulevé une profonde émotion et quoique en elle-

même, à cause notamment du malentendu qu'elle avait provoqué, elle fût presque ridicule, elle prouva du moins à quel degré de fièvre et de faiblesse nous avait conduits l'abandon dans lequel on nous laissait. Malgré les ordres que de très vieux locataires dont on respectait l'âge et l'expérience avaient donnés pour qu'on ne reparlât plus de cette affaire, quelques-uns continuèrent à la méditer. Ils ne pouvaient abandonner la pensée qu'elle avait un caractère étrange et qu'elle répondait à des desseins dont le sens méritait d'être approfondi. Ils se réunirent donc chaque jour et, tantôt au cours de réflexions solitaires, tantôt par des discussions qui aboutissaient souvent à des pugilats, ils cherchèrent quelles conséquences pouvaient être tirées d'un tel événement. Des rapports et des rapports furent écrits, on écrit beaucoup ici, on les rassembla dans des livres qu'on conserva et qu'on relut pour s'en imprégner. Quelles furent les conclusions de tant de recherches? Il y en eut probablement beaucoup, c'est encore l'un des vices de la maison que le manque d'entente et la diversité des interprétations. Mais un projet fut presque unanimement adopté. Comme il avait en somme suffi de l'initiative charitable d'un ami pour que chacun reprît goût à l'existence et que l'espoir revînt au cœur de tous, on se demanda pourquoi on ne s'inspirerait pas de cet exemple et quels changements se produiraient dans la vie si plusieurs s'offraient à suppléer le personnel et rendaient les services que l'on attendait en vain des vrais domestiques. Pour qu'on ne se trompât pas sur l'origine d'une pareille activité, on décida de rendre le projet public et d'avertir tous les locataires. Mais en même temps on prit soin de ne pas faire connaître les noms des serviteurs bénévoles. C'était une satisfaction accordée à ceux qui se chargeaient d'une tâche par certains côtés peu honorable. C'était aussi une sauvegarde pour les préserver de la tyrannie de certains locataires trop exigeants. Enfin, chacun pouvant par la suite être appelé à faire partie de ce corps de zélateurs, il était naturel que tous les locataires dussent être soupçonnés d'être domestiques puisque tous allaient recevoir l'ordre de le devenir. On décida donc d'observer ces conventions. Le premier jour fut un jour d'une grande et terrible solennité. On rassembla plusieurs locataires dans une des plus belles salles, naturellement tous n'étaient pas là, car certains locataires très vieux ou très

malades ne se montrent jamais, d'autres vivent à l'écart et apparaissent si peu souvent qu'on les a depuis longtemps oubliés, la disposition de la maison se prête à une existence retirée, de sorte que l'on ne peut connaître même d'une manière approximative le nombre et les noms de tous les habitants de l'immeuble. Chacun se regardait fiévreusement. On eût dit que quelque chose d'inouï allait s'accomplir. Quelques-uns tremblaient. N'avaient-ils pas donné leur approbation à une action sacrilège, à une sorte de honteuse parodie dont ils pouvaient être châtiés? On dut les reconforter par des breuvages. Puis on lut un serment par lequel chaque locataire s'engageait à ne pas attribuer au personnel les services dont il bénéficierait et à ne jamais révéler, s'il venait à l'apprendre, le nom des personnes suppléantes. On prêta serment. On éteignit les lumières et on se retira dans la nuit, c'était vraiment la nuit, car qu'allait-il advenir d'une entreprise aussi audacieuse et aussi contraire aux usages? Les premiers résultats furent plutôt heureux. A l'exception de quelques étourdis qu'il fallut réduire au silence, la plupart firent preuve de sagesse et l'on assista à un grand effort de solidarité, de concorde et d'assistance qui fit régner dans la maison une atmosphère nouvelle. Néanmoins, si presque tous jouissaient avec plaisir d'un confort qu'ils n'avaient jusqu'ici jamais connu, personne n'était heureux. Quelque chose faisait défaut. L'ennui assombrissait les visages. On ne savait pourquoi les journées restaient vides, pourquoi, en se levant, on pensait avec mélancolie à ces longues heures qu'il fallait vivre avant la consolation du sommeil. En même temps on commença à observer des phénomènes étranges, ou qui du moins parurent étranges aux esprits désœuvrés. Il y eut d'abord un relâchement dans le zèle et dans la discipline. C'était, si vous le voulez, très normal. La tiédeur succédait à l'enthousiasme, la mauvaise volonté à la charité et à la complaisance. Il en résulta dans le service des irrégularités et des anomalies qui firent penser aux méthodes du personnel lui-même, en particulier à celles qu'il appliquait, au dire des plus âgés, dans des temps très anciens, alors qu'il n'avait pas abandonné son activité. Que se passa-t-il? C'est facile à imaginer. Certains crurent de bonne foi que les domestiques, frappés dans leur amour-propre par la nouvelle attitude des locataires qui leur était un reproche et un blâme, avaient résolu

de reprendre leur service et, du moins dans une certaine mesure, de remplir leurs obligations. On cita des manifestations singulières. Quelques-uns prétendirent avoir vu, par ces soupiraux qu'on a percés dans quelques chambres, des personnes grandes et fortes allumer les fourneaux du sous-sol et préparer des repas dont, il est vrai, on ne goûta jamais. Or, en principe, les sous-sols étaient abandonnés et l'accès en était très difficile. D'autres affirmèrent que les malades avaient reçu des soins exceptionnels et qu'il suffisait de les visiter pour apercevoir sur leur visage le reflet d'une satisfaction qui ne pouvait venir d'une intervention banale. Comme les malades ne disaient rien, on ne pouvait que leur prêter ses propres songes, mais les bruits n'en couraient pas moins. De plus, la précaution qu'on avait prise de laisser le service anonyme, fut une source d'équivoques et de superstitions. Alors qu'au début on ne pouvait pas ne pas reconnaître les hommes qui prêtaient leur concours, on ne sut bientôt plus, à mesure qu'une plus grande masse participait à cette œuvre, si réellement quelques vrais domestiques ne s'étaient pas glissés parmi leurs remplaçants et, soit pour les surveiller, soit peut-être pour ruiner leur effort, ne collaboraient pas avec eux. Comme cela n'était pas invraisemblable, on ne put s'empêcher de le croire. On le crut d'autant mieux que certains volontaires, poussés par un désir ambigu, s'ingénierent à imiter les mœurs de ceux dont ils étaient en quelque sorte les représentants et les porte-parole parmi nous. Ils devinrent, comme eux, sales, menteurs, tyranniques. Ils négligèrent leur service non plus par lassitude, ce qui eût été excusable, mais volontairement, avec ce goût spécial du désordre et du mal que les domestiques semblent avoir à un étrange degré. Certains firent preuve dans cette corruption d'une ingéniosité et d'une audace qui parurent vraiment les égaler à ceux qu'ils imitaient. Était-ce la fonction qui les avait corrompus, était-ce l'influence de la valetaille qui s'exerçait réellement sur eux, ou bien les valets étaient-ils revenus? Tout cela est possible. En tout cas, la situation redevint ce qu'elle était. Quand on voulut arrêter l'expérience qui accumulait les dommages, jetait partout la maladie et le trouble, faisait plus de ruines qu'elle n'en avait réparées, on ne put rétablir l'ordre. On ne connaissait plus, avec une exactitude suffisante, les noms de ceux qui, sous prétexte d'assistance,

désolaient la maison; on n'avait que des indices, des présomptions; ceux à qui on enjoignit d'abandonner leur rôle, feignirent la surprise, eurent l'air de ne rien comprendre et peut-être en vérité ne comprirent-ils pas; peut-être eux-mêmes avaient-ils tout oublié et, troublés par l'image de ces domestiques auxquels ils se substituaient, avaient-ils fini par se confondre avec eux, dans une identité qu'on ne pouvait pas détruire et qui ne nous permettait plus de les distinguer de leurs modèles. De toute manière, il était trop tard. On ne pouvait faire que des hypothèses sur les causes de ces métamorphoses. Il n'était même plus possible de les examiner toutes, car l'esprit se fatiguait à les envisager et, à mesure que le temps passait, les circonstances réelles échappaient au souvenir. Un vertige s'emparait de la mémoire quand on regardait le passé cependant encore proche, quand on essayait de revivre les jours d'autrefois, quand on comparait aux visages des amis avec lesquels on avait été intimement lié les figures vicieuses et sournoises des domestiques en qui on croyait les reconnaître. Ces transformations faisaient l'objet de réflexions interminables. Parfois il semblait que les changements se produisaient sans préparation. Celui qu'on avait regardé avec amitié quelques instants auparavant, on n'osait plus le revoir de peur qu'il n'eût pris cette apparence sinistre, cet air de majesté détestable qui, du moins on l'imaginait, servait de masque aux valets quand ils se mêlaient aux locataires. On le fuyait donc. Du plus loin qu'on l'apercevait, on était saisi par la peur, une peur absurde qui troublait les regards et l'esprit. Quelquefois, cette peur était si grande qu'on n'avait plus la force de s'éloigner. On voyait s'approcher avec une terreur insurmontable l'homme que l'on avait aimé et sur la face de qui, par une illusion née de l'effroi, se dessinait peu à peu une étrange et folle ressemblance. Était-ce un être humain? Pourquoi avait-il deux paires d'yeux? Pourquoi la bouche avait-elle disparu? Car c'était encore une de nos superstitions que d'attribuer aux domestiques un physique différent du nôtre, on croyait notamment qu'ils n'avaient pas de bouche, ce qui expliquait leur mutisme incompréhensible, on croyait même que les plus anciens d'entre eux étaient entièrement privés de sens, sans oreilles, sans regard, sans odorat, et quelques-uns parlaient d'êtres repous-sants dont la tête s'était desséchée ou ressemblait à celle d'un

serpent. Tout cela était fou; on s'en rendait bien compte lorsque, au comble de l'égarement, ne pouvant plus fuir l'être monstrueux qui venait à votre rencontre, on se précipitait vers lui, on se jetait à ses pieds, on l'embrassait convulsivement et qu'enfin retrouvant dans l'épuisement un peu de calme on s'apercevait que la plupart des changements étaient imaginaires et que la figure autrefois chérie était seulement décomposée par la fatigue, la faim et la servilité. Naturellement de telles reconnaissances ne réussissaient pas à ramener la raison. Que prouvaient-elles? Que quelques-uns de ceux à qui nous prêtions le rôle de domestiques n'étaient que des locataires comme nous, aussi effrayés, aussi troublés que nous? Nous le savions, nous ne le savions que trop. Car cette impossibilité où nous étions de distinguer par des signes vraiment convaincants les valets des personnes qu'ils étaient censés servir nous conduisit peu à peu à une autre croyance qui causa plus de désordre encore. Nous crûmes que les domestiques n'existaient pas, qu'ils n'avaient jamais existé et que seule notre imagination avait engendré l'histoire de cette caste maudite que nous rendions responsable de nos maux. Ce fut une sorte de révélation qui, tout en nous délivrant, faillit mener à sa ruine la maison elle-même, elle qui était restée inébranlable au milieu de nos folies, qui semblait les dédaigner et les rejeter au néant. Quand la pensée que nous nous étions bernés nous-mêmes se fut emparée de nos esprits, — il y a sans cesse ici de grands mouvements collectifs — une terrible colère nous aveugla et nous jeta dans d'effroyables excès. Si nous avions eu encore un peu de raison, c'est contre nous que l'indignation nous aurait tournés, contre nous-mêmes et contre ceux qui s'étaient prêtés à cette lamentable comédie. Mais il n'en fut rien. Seuls, quelques malades que nous détestions — nous les détestons tous, mais ceux-là par leur air satisfait et calme, par le bonheur qu'ils semblaient avoir trouvé nous rendaient fous — furent malmenés et torturés; on voulait les arracher à leur secret, on voulait qu'ils fussent, eux aussi, instruits de la vérité et que, privés des pensées consolantes qui nous manquaient, ils cessassent d'être un foyer de contagion et de malpropreté morale. On les tourmenta en vain, on ne put leur faire comprendre ce qu'une bande de furieux, à force de coups et de cris, cherchait à leur révéler, et bientôt on passa à des projets

plus redoutables. La pensée que nous eûmes tous, — pourquoi? Qu'est-ce qui nous conduisait à cette tragique extravagance? Mystère — c'est qu'il fallait transformer la maison de fond en comble; quelques-uns disaient que nous avions été victimes de l'arrangement défectueux de l'immeuble, que nous nous étions laissés influencer par ces chambres noires, par ces corridors qui ne conduisent nulle part, qu'il ne devait plus y avoir d'étages séparés, qu'on ouvrirait de nouvelles fenêtres, qu'on abattrait des cloisons, et mille autres folies; c'était insensé, car la maison ne nous appartenait pas et jusqu'alors nous la trouvions au contraire admirablement disposée, nous ne connaissions pas assez de mots pour en apprécier l'harmonie, nous chantions ses louanges du matin au soir; mais tous ces jugements furent oubliés; en un instant, nous fûmes saisis d'une furie de destruction qui nous porta à anéantir ce que nous aimions le mieux. Toutefois, quand nous vîmes quelques énergumènes se précipiter contre les portes pour les briser, saisir les chaises pour démolir les cloisons ou même attaquer les murs à coups de pied et à coups d'ongle, nous eûmes la force de les arrêter. Ce spectacle était désolant. Comment ne nous a-t-il pas avertis de notre erreur? Mais au contraire il ne réussit qu'à nous faire concevoir un projet plus grandiose, en apparence plus raisonnable, alors que par sa prétention à appliquer des règles logiques à une entreprise incohérente il portait en lui plus de folie que l'absurde et vaine révolte de nos compagnons. Pour éviter les désordres des initiatives particulières, nous voulûmes donc dresser un plan de toute la maison, un plan qui nous révélerait les erreurs à corriger et nous permettrait d'embrasser notre tâche dans toute son ampleur. Était-ce vraiment cette pensée qui nous guidait? C'est possible tant nous avions perdu la mesure et le bon sens. Mais dès que nous nous fûmes confié notre dessein, nous vîmes aussi quel désir il y avait dans nos cœurs. La honte nous couvrit le visage. « Quoi! dit l'un de nous, n'avons-nous pas le droit de connaître la maison? Pourquoi nous serait-il interdit d'en visiter les diverses parties? Ne sommes-nous pas locataires de tout l'immeuble? » Ayant vu ainsi que chacun avait été arrêté par le même remords, nous eûmes à peine la force de dire oui à notre compagnon. Comment, en vérité, aurions-nous pu lui donner raison? Ne savions-nous pas que, par une de ses clauses

les plus importantes, notre contrat de location ne nous autorisait qu'à habiter une seule pièce, à user honnêtement des salles communes et à séjourner, en cas de nécessité, dans les chambres des autres locataires qui demeuraient au même étage que nous? Cette clause que nous n'avions même pas eu l'idée de discuter, tant l'usage la rendait inattaquable, nous faisait donc un devoir de ne jamais visiter les étages qui n'étaient pas le nôtre. Il ne nous était pas permis d'aller et de venir ailleurs que sur le plan où notre domicile nous avait fixés. Monter ou descendre nous était défendu. Pratiquement, néanmoins, les coutumes avaient autorisé certaines licences. Comme la jouissance des salles de réunion nous était reconnue et, que ces salles se trouvent presque toutes au rez-de-chaussée, il n'était personne qui n'eût accès à cet étage. De même au premier où sont réunies la plupart des chambres habitables, l'arrangement bizarre de l'immeuble qui a sans doute été construit en plusieurs fois, le grand nombre d'escaliers, l'absence de toute séparation apparente entre cet étage et le rez-de-chaussée avaient incité la majorité des locataires à passer outre à une interdiction qu'ils n'étaient pas en mesure d'observer. Savait-on toujours si l'on habitait au premier ou à l'entresol? N'allait-on pas d'un endroit à l'autre par de faibles pentes que les couloirs, les fameux couloirs, empêchaient d'apprécier? Toutes ces raisons avaient donc assoupli le contrat au point de nous rendre peu sensibles aux inconvénients qu'il nous imposait. Il suffit d'ailleurs de connaître en gros le plan de l'immeuble, il ne peut être question naturellement d'entrer dans les détails, pour comprendre que des locataires raisonnables eussent dû toujours rester étrangers aux curiosités qui nous étaient interdites. D'abord le sous-sol. Le sous-sol était très mal desservi. Seul un escalier à demi rongé par l'humidité y conduisait et comme la descente se faisait à pic dans le vide, nous n'avions aucune envie de nous exposer à une chute pour séjourner dans un lieu qui nous repoussait plus qu'il ne nous attirait. Le sous-sol avait en effet, et il a toujours, une mauvaise réputation. Soit à cause des cuisines qu'on y avait aménagées, soit parce que dans cette partie si sombre, si isolée, de l'immeuble n'habitaient que des personnes peu agréables, on avait fini par croire que ceux qui y demeuraient n'appartenaient pas à la maison, ils étaient trop près de la rue, ils ne pouvaient que vivre et mourir

loin de nous. Du reste, nous n'étions pas formellement tenus à l'écart des sous-sols, et l'existence des cuisines, bien qu'elles fussent depuis longtemps abandonnées, nous laissait la liberté de nous y rendre, droit dont quelques-uns usèrent, comme je vous l'ai dit, dans des conditions qui n'augmentèrent pas notre désir de les imiter. Mais il en allait tout autrement des étages supérieurs. L'interdiction les visait tout spécialement et au fond ne visait qu'eux. Nous en étions bannis à jamais. Étrange interdiction. Sans doute, mais au fond elle ne nous paraissait pas étrange. Car ces deux étages, ainsi que les mansardes qui les surmontent, sont si complètement séparés du reste de l'immeuble, ils ont des moyens d'accès si éloignés des nôtres — ils communiquent avec la maison voisine et sont desservis par son escalier — qu'il ne nous venait pas plus à l'esprit de nous y établir ou même de les visiter qu'il ne nous serait venu à l'esprit de nous croire des droits sur tous les immeubles de la rue, sous prétexte que nous en habitions l'une des maisons. Cette pensée nous suffisait ou du moins elle avait suffi aux locataires plus âgés qui vivaient dans le respect des contrats. Mais nous, comme si nous avions déjà senti que vacillaient les raisons d'obéir, nous ne pûmes nous retenir d'ajouter à une telle défense d'autres interdictions plus redoutables. Nous ne discussions pas l'engagement que nous avions signé. Au contraire, nous étions remplis de crainte en songeant qu'on nous avait laissé des facilités pour l'enfreindre. Car s'il était vrai qu'il n'y avait pas de communications habituelles entre les deux parties de la maison, il n'était que trop vrai qu'il y avait aussi un escalier commun dont l'usage pouvait être rétabli d'un moment à l'autre. Rien, pas même une pancarte, ne rappelait aux locataires qu'ils seraient châtiés s'ils allaient plus loin que la ligne idéale dont le tracé ne quittait pas leur esprit. Quelquefois, nous nous arrêtions devant cet escalier et nous regardions. Mais cela même était-il permis? Avions-nous le droit de lever les yeux? Le point où atteint la vue, l'imagination l'a déjà dépassé, et notre imagination ne cessait de faire effort pour monter de plus en plus haut. Ce qui pendant longtemps tempéra nos désirs, c'est que nous n'étions pas sûrs qu'aucun de nous n'habitât sur ces hauteurs. C'était peu croyable, mais ce n'était pas impossible. Que disait le contrat? Que chacun devait vivre chez soi, principe de

morale élémentaire, et qu'à la rigueur les relations de porte à porte étaient autorisées, ce qui s'expliquait aisément par des préoccupations de bon voisinage et le souci de favoriser l'entraide. L'accès des salles de réunion restait libre. On pouvait donc croire que certains locataires qui prenaient part aux manifestations communes — voyez comme nous sommes nombreux, comment nous connaître tous? — étaient de ces privilégiés et il ne nous restait qu'à les découvrir et à les interroger. Naturellement, plusieurs tentèrent de se faire passer pour ceux que nous appelions les inconnus. Mais on les démasqua vite. En même temps, quoique ce procédé nous répugnât, nous surveillâmes discrètement l'escalier pour voir si parfois quelqu'un descendait. Personne ne descendait jamais. A la vérité, était-ce une preuve? Notre surveillance n'était pas complète, nous tremblions trop, dès que nous entendions un bruit soit ici soit là, nous disparaissions et c'était juste à cet instant que la surveillance eût été nécessaire. Bref, nous dûmes nous en tenir aux récits qui avaient cours sur le mystère des étages supérieurs et qui, sans qu'on sût pourquoi, semblaient incroyables à tout le monde. C'est peut-être que ces explications étaient trop nombreuses. On n'eût pu en faire le compte. Chacun avait sa manière d'interpréter les choses, il n'y croyait pas, mais il la défendait farouchement comme s'il eût défendu sa vie. Je ne vous en citerai que quelques-unes. Pour les uns, ces étages avaient été abandonnés à la suite d'une épidémie que son caractère avait fait attribuer à l'insalubrité des lieux. Pour d'autres, de grands malades y demeuraient et la contagion les condamnait à rester à l'écart. C'étaient des opinions très répandues. Mais il y en avait beaucoup d'autres. On disait que les appartements supérieurs étaient infiniment plus beaux, mieux meublés que les nôtres et que l'interdiction de les visiter répondait au désir de ne pas attirer trop de locataires et de ne pas rendre jaloux ceux qui ne pouvaient les habiter. On disait que ces appartements étaient réservés à des savants qui avaient besoin pour leurs études de silence et de calme. On disait encore que cette défense n'était qu'une ruse du personnel qui vivait là tranquillement et confortablement, sans qu'on osât jamais le solliciter. On disait aussi que les appartements n'existaient pas, que les étages n'existaient pas, que seule la façade masquait le vide, la maison n'ayant jamais

pu être achevée et ne devant l'être que beaucoup plus tard, lorsque, après des années et des années d'ignorance, les locataires comprendraient enfin la vérité. C'est de cette vérité que nous nous crûmes désignés pour être les dépositaires. Extraordinaire et ridicule orgueil. Mais il fut facile à quelques ambitieux d'enflammer le peuple en lui annonçant que son heure était venue et que le voile devait être déchiré par une génération qui avait déjà foulé aux pieds tant de secrets. Ces discours d'abord prononcés timidement furent bientôt repris en chœur par tous et ils retentirent sous les voûtes avec une si grande violence que les murs tremblèrent et que la maison tout entière sembla sortir de son mutisme pour nous parler un langage que nous n'entendîmes pas. Les âmes craintives attirèrent en vain notre attention sur ces paroles confuses qui paraissaient tomber des cieux. Quelquefois, au fond des couloirs où l'écho ne portait que lentement les sons, nous étions surpris nous-mêmes d'entendre nos propres conversations se répéter dans un vacarme indistinct qui en exprimait le vrai, l'injurieux néant. Étaient-ce même nos paroles? Et si c'étaient vraiment les mots qui avaient servi d'instrument à notre démence, ne nous était-il pas permis de les reconnaître non tels que nous avions cru les prononcer mais tels que la maison les avait entendus dans sa grave et triste solitude? Bien que nous fussions troublés par une prophétie dont notre cœur nous accablait, ce trouble, loin de nous retenir, nous inspira de nouvelles colères et de nouveaux projets de vengeance, comme si nous avions été outragés par un ennemi qui nous eût poursuivis jusqu'au fond de nous-mêmes. Avec une méthode et un ordre qui étaient comme la victorieuse réplique à notre confusion intérieure, nous disposâmes tous les locataires, du moins les plus hardis de ceux que nous connaissions, suivant leur capacité et nous eûmes bientôt des équipes de maçons, de charpentiers, des ouvriers de toute espèce dont le zèle brûlait de se manifester. Ces travaux préliminaires ne furent pas terminés en un jour. Nous nous y acharnions avec une volonté minutieuse, nous les recommencions indéfiniment pour imposer une discipline parfaite, nous ne savions quels exercices imaginer afin d'éviter les erreurs qui eussent pu nous être fatales. Il est possible que dès cet instant nous ayons été avides de prétextes pour retarder l'œuvre elle-même dont la perspective était effrayante, mais

nous n'en avions pas conscience. Nous ne cherchions misérablement qu'à diminuer la grandeur et l'impossibilité de notre tâche par une prévision réfléchie et par une préparation si complète que nulle difficulté ne fût capable de la mettre en péril. Ces travaux en eux-mêmes étaient très beaux, il ne semble pas que jamais on ait poussé aussi loin la science et l'ingéniosité. Lorsqu'ils furent déchirés et brûlés après l'effondrement de notre orgueil, quelques-uns de ceux qui les avaient faits, malgré la honte et l'effroi où ils se débattaient, les virent se réaliser dans une révélation dont ils ne purent conjurer la beauté et qui retomba sur eux comme l'image dérisoire de leurs espérances. Cependant, la masse qui ne comprenait pas la cause de ce long effort et qui voyait dans les retards, peut-être avec raison, l'expression d'une suprême timidité, finit par montrer son impatience et par menacer la discipline que nous avions eu tant de peine à établir et que nous hésitions toujours à trouver assez stricte et assez accomplie. Une révolte commença à gronder. Des hommes médiocres, justement ceux qu'à cause de leurs mérites insuffisants nous destinions aux tâches banales et qui ne faisaient pour ainsi dire pas corps avec notre troupe, s'émancipèrent. Un jour, nous les trouvâmes réunis et ils nous dirent que l'attente avait assez duré et qu'ils allaient sur-le-champ se porter vers les étages supérieurs pour y commencer les premières mesures. « Insensés, s'écrièrent nos chefs. Quelle folie vous saisit? Voulez-vous donc réduire à néant tous nos efforts et vous anéantir vous-mêmes? Tous ceux qui sortiront de cette salle seront châtiés, et ce châtiment les exclura désormais du travail commun. » Mais ces exhortations et ces menaces qui leur faisaient craindre d'être privés des espoirs qui les stimulaient si fort, ne firent qu'augmenter leur colère et ils s'ébranlèrent pour exécuter leur détestable projet. Alors, déjà vaincus, nous nous mîmes à les supplier en leur représentant leur faute et leur imprudence; égarés nous aussi, nous en vîmes à leur rappeler l'interdiction du contrat et nous leur décrivîmes les terribles dangers que la tradition attachait à ces lieux inconnus. Souvenirs ridicules. Nous avions tout fait pour détruire ces légendes et rendre innocentes ces superstitions. Ils ne nous répondirent que par des moqueries, et notre conduite pleine de faiblesses et d'incohérences ébranla nos partisans et nous fit vaciller nous-mêmes. La porte fut

bientôt franchie. Un moment nous voulûmes les suivre pour les défendre contre de trop grands excès, mais soit que la crainte se fût réveillée en nous, soit que le souci de notre œuvre l'emportât sur toute autre pensée, nous décidâmes de les abandonner et la porte fut fermée derrière eux. Hélas! ce que nous avions prévu fut dépassé en horreur et en malédiction par ce qui arriva. D'abord un extraordinaire silence suivit le tumulte qui avait accompagné leur départ. Nous n'avions pas quitté la pièce et nous nous efforcions de travailler comme à l'ordinaire, comme si notre travail avait eu encore un sens. Mais notre esprit condamnait déjà ce que faisaient nos mains. Au premier bruit que nous perçûmes, nous nous arrê tâmes tous, muets et pâles, portant des regards effrayés là où ce bruit paraissait nous appeler. Fait étrange, il semblait que le bruit vint d'en bas, du sous-sol ou d'un lieu plus caché encore. On eût dit que dans les fondations de la maison s'éveillait une voix qui sans colère, avec une terrible et juste gravité, annonçait notre malheur à tous. Mais nous eûmes à peine le temps de nous interroger du regard. Au-dessus de nos têtes, des craquements, des bruits tantôt assourdis tantôt éclatants, un frissonnement de poutres et de planches se faisaient entendre. Eh! quoi, sur nos têtes? Et pourtant au-dessus de nous s'étendaient les chambres et les locaux du premier étage que nul mystère ne semblait toucher. Quel était ce péril inattendu? De quels tragiques et imprévisibles effets allions-nous tous payer notre aveuglement et la folie de quelques-uns? Un nouveau silence vint suspendre nos pensées. Nous n'avions pas le courage de nous adresser la parole, nous demeurions immobiles comme si un geste, un cri eussent suffi à ébranler le destin que notre obéissance retenait encore. Parfois, à force de crainte, nous nous imaginions avoir entendu le vacarme d'un écroulement, et nos yeux voyaient trembler les murs et les draperies frissonner. Absurdes terreurs qui n'étaient que le présage d'une réalité mille fois plus terrible. Nous fûmes brusquement tirés de notre effroi imaginaire par un choc qui ébranla toute la maison. Puis des cris inhumains se firent entendre, des cris qui ne pouvaient sortir que d'une angoisse épouvantable. La lumière s'éteignit. De nouveaux coups plus puissants et plus graves retentirent dans les espaces supérieurs. On commença à percevoir des appels, mais à la vérité si lointains et si séparés de nous qu'ils ne semblaient point faits pour nous appeler mais

pour nous dire adieu. Cependant, ces cris nous réveillèrent et nous nous précipitâmes vers la porte. A peine l'eûmes-nous ouverte qu'un véritable tremblement secoua l'édifice et qu'au milieu d'un tumulte assourdissant une partie du plafond de la salle s'écroula, ensevelissant nos amis, nos chefs et le meilleur de notre œuvre. De tels instants paraissent aujourd'hui incroyables. Ceux d'entre nous qui n'étaient pas blessés étaient plus à plaindre encore que les mourants. Alors que les agonisants frappés au sommet de leurs rêves croyaient voir briller parmi les ombres l'œuvre pour laquelle ils succombaient, nous autres ne percevions que le châtimement, châtimement d'autant plus insupportable que nous ignorions comment il nous avait frappés et que nous ne pouvions l'attribuer qu'à des puissances obscures, à des maîtres invisibles, à la loi qui nous punissait parce que nous l'avions offensée. Pourtant, ce que nous croyions être le comble de l'infortune n'en était que le commencement. Bientôt nous vîmes revenir quelques-uns de nos malheureux compagnons. Ils étaient hagards et sanglants. Ils s'écroulèrent à nos pieds; mais d'autres vinrent à leur tour, plus tremblants que s'ils avaient assisté à leur propre mort, et des larmes enfantines ruisselèrent sur leur visage quand ils nous virent. C'étaient cependant des hommes paisibles, locataires du premier étage, qui avaient toujours refusé de prendre part à notre entreprise et qui vivaient très retirés. Pourquoi, eux aussi, avaient-ils été attirés au dernier instant dans cette folie? Pendant longtemps, nous ne pûmes rien savoir. Nous étions tous morts et vivants, étendus inanimés dans la nuit. De temps en temps, quelques infortunés revenaient, mais nous ne pouvions distinguer sur leur visage quel reflet en se retirant la raison y avait laissé. Ce n'est que peu à peu que nous retournâmes à la vie, si l'on peut appeler la vie la malédiction qui nous frappa. Un homme, couché près de moi, fut envahi par un flot de paroles. Ce qu'il me dit était presque incompréhensible et moi-même avais-je gardé la force de comprendre? L'ai-je jamais retrouvée? Les mots m'étaient aussi étrangers que s'ils avaient été jetés au hasard par une bouche informe. Je n'entendais rien, je ne voyais rien et les paroles retentissaient en moi avec une douloureuse sonorité, me mettant en contact avec une vérité que je repoussais. C'est pourtant ce récit qui m'est demeuré comme la seule explication réelle de ce grand drame. Plus tard, j'ai recueilli des confidences

plus tranquilles et j'ai pu renouer les faits les uns aux autres. Que vaut cette vue des choses? A-t-elle plus de valeur que la confession inexprimable de l'infortuné de la nuit? Comment le saurais-je? Qui distinguera jamais la lumière dans ces ténèbres? Ce qui était arrivé était d'une certaine manière le résultat d'une confusion fort simple. La troupe des rebelles, en quittant notre salle, aveuglée par sa propre témérité, luttant en vain contre les terreurs que nous avions ranimées en elle, peut-être prisonnière de la loi qui lui inspirait sa démente, se jeta sur l'escalier qui conduit au premier étage, comme si elle avait franchi à cet instant la ligne de démarcation au-delà de laquelle elle ne devait pas aller. Il semblait déjà à ces hommes qu'ils se trouvaient dans la zone interdite, environnés de menaces et portés par la crainte justement là où ils redoutaient d'être. Étrange illusion, profond mirage. Toute la maison leur était défendue. Ils ne pouvaient qu'ils n'eussent devant eux des barrières idéales qu'ils devaient abattre et qui étaient insurmontables. A chaque pas, ils commettaient la faute de violer la règle, bien qu'ils fussent encore en pleine liberté, et cette faute leur semblait si pesante et si terrible qu'ils se sentaient perdus et qu'ils avaient besoin des pires excès pour se justifier à leurs yeux du sentiment de leurs crimes. La première porte qu'ils trouvèrent fermée, ils l'enfoncèrent à coups de hache. Ils entaillèrent profondément l'escalier, cherchant par une instinctive prudence à se couper à eux-mêmes la route qu'ils croyaient scandaleux de suivre. Mais ils poussèrent toujours plus avant. Ils arrivèrent au premier étage sans reconnaître les lieux et croyant dans leur fureur qu'ils touchaient les espaces maudits. Leur folie devint sans borne. Ils voulaient tout anéantir, tout disperser, tout tuer et se tuer eux-mêmes, afin que la maison s'écroulant ils fussent eux et leurs fautes ensevelis sous les décombres. Quelle fut la tuerie, quelle fut la destruction, la mémoire n'a pas à en garder le souvenir. Rencontrant d'infortunés locataires qu'affolait cette avalanche, ils crurent voir les inconnus dont la vengeance allait s'abattre sur eux; ils précipitèrent leurs coups pour devancer leur condamnation; ils ébranlèrent les murailles et attaquèrent le plancher. Tout finit dans le sinistre écroulement. Toutefois quelques-uns durent monter plus haut encore. Ils gagnèrent réellement les étages supérieurs. Qu'ont-ils vu, qu'ont-ils fait? Ils ne surent que répéter que c'était pareil.

Naturellement, pareil. Comment pour eux ces lieux interdits eussent-ils pu être différents des lieux qu'ils venaient de quitter, puisque ceux-ci mêmes leur étaient déjà défendus? Leurs yeux et leur esprit ont vu dès le premier étage se déchirer les apparences qui jusque-là avaient rendu la vie possible. Ils ont aperçu ce que nous ne voyions pas, parce que nous étions restés fidèles au précepte. A peine s'étaient-ils engagés dans les vieux chemins connus qu'ils étaient déjà réellement dans ce monde retranché où ils ne devaient pas être, ayant d'un seul pas atteint les hauteurs d'où ils ne pouvaient plus que tomber. C'est ce qui exprime leur terreur et leur folie. Dans la déraison qui les a frappés, ils se sont conduits comme des êtres raisonnables à qui leurs yeux ouverts sur des choses sans nom commandaient des actions innommables qu'ils ne purent accomplir et qu'ils remplacèrent par des actions désespérées. Leur perte même pouvait seule les consoler de ce qu'ils perdaient. Comment toutes ces pensées se firent-elles jour dans nos esprits, comment dans la détresse qui nous accablait rassemblâmes-nous les bribes de vérité que seul le langage des morts eût pu nous faire entendre, c'est ce qui serait incompréhensible si la malédiction qui s'abat- tit sur nous ne nous avait transportés peu à peu au cœur du mal. Car la vraie malédiction ne commença qu'après le désastre lui-même. Je ne parle pas des douleurs physiques que nous réussîmes à apaiser ni du bouleversement matériel que plus tard, grâce aux équipes exercées qui nous restaient, nous parvînmes à réparer tant bien que mal. Mais un jour, alors que nous nous traînions encore comme des infirmes, nous vîmes se lever tous ensemble, sans un mot, les malheureux rebelles dont les blessures n'avaient pas hâté la fin. Même ceux que nous croyions frappés à mort retrouvèrent des forces pour se joindre à leurs compagnons. C'était un spectacle mystérieux. Allaient-ils tenter de nouvelles folies? Le désordre les réunissait-il à nouveau? Mais non, c'est silencieusement, avec discipline, qu'ils formaient une sorte de troupe, réplique ordonnée et cependant dérisoire à la petite armée qu'ils avaient constituée naguère pour la rébellion. Ils se dirigèrent vers les sous-sols. L'escalier vermoulu dont on se servait pour y parvenir existait encore. Ils s'y engagèrent. Alors j'eus peur d'avoir deviné leurs pensées, je courus derrière eux, j'en saisis un par le bras, je me suspendis à ses vêtements. Que voulaient-ils faire? Où voulaient-ils aller?

Pour la première fois, je contemplai leur visage. Triste, impossible regard. Je n'eus pas besoin de tourner longtemps mes yeux vers eux pour comprendre ce qu'ils méditaient. Leur figure était méconnaissable. Bien que leurs traits fussent restés les mêmes, ils se ressemblaient déjà tous et ils ne ressemblaient plus à nous. Une sorte de beauté les ravageait. Leurs yeux qui paraissaient fatigués par la lumière d'ici, avaient un éclat que je regardais avec honte. Leurs joues portaient des couleurs nouvelles qui attiraient et repoussaient. La vie, la joie semblaient les baigner et cependant c'est le désespoir qu'exprimait leur moindre geste. Je me jetai à leurs pieds, j'appelai les autres locataires et, tous, nous les supplîâmes de renoncer à leurs projets. Quelques-uns comprirent nos prières et fondirent en larmes. Nous ne dîmes plus rien, leur douleur même nous accablait, car elle nous persuadait que nous ne pouvions plus les retenir. Il eût fallu sans doute les couvrir de chaînes, comme nous fîmes quelquefois par la suite pour empêcher de nouveaux départs, mais tout semblait inutile. Leur cœur ne suffisait plus à les attacher à nous. Ils partaient donc, ils quittaient la maison. Projet inouï. Qu'espéraient-ils trouver au dehors, que voulaient-ils? La paix, une vie nouvelle? Mais non, rien de tout cela ne pouvait leur être donné. Alors, qui les poussait loin de la demeure, qui les transformait au point que le séjour devenait pour eux insupportable? Peut-être une illusion, peut-être le remords? Quand je leur demandai de m'éclairer sur leur décision, ils ne répondirent que des choses enfantines. Les uns disaient qu'ils ne pouvaient plus vivre enfermés entre quatre murs, qu'ils avaient besoin de grand air et de soleil. Les autres parlaient pour la première fois de leur famille et de leurs amis à qui ils voulaient porter des nouvelles. De telles pensées étaient ridicules. Qu'était-ce que ce soleil, qu'était-ce que ce climat qu'ils recherchaient maintenant, alors que jadis ils n'en pouvaient supporter le souvenir? Pouvaient-ils avoir des parents et des amis ailleurs que dans la maison? Folie que tout cela! Et la suite le prouva bien. Voyant que leurs résolutions étaient inébranlables, nous cherchâmes à gagner du temps dans l'espoir qu'elles ne le resteraient pas toujours. Comme ils étaient en grand nombre et que l'escalier à demi détruit menaçait déjà de s'écrouler lorsqu'un seul homme s'y aventurerait, nous réusîmes à les convaincre qu'il en fallait construire un nouveau.

Tout notre espoir était dans ce retour à la vie commune. Nous nous mêlâmes à eux, nous ne cessâmes par notre présence de les pousser à abandonner leur dessein. La construction avançait lentement. Ils étaient aussi dociles que disciplinés. Ils travaillaient avec un triste zèle qui ne semblait pas venir de leur hâte mais plutôt de ces habitudes d'application que nous leur avions nous-mêmes données et qui aujourd'hui ne servaient qu'à précipiter leur exil. Ce furent des journées accablantes. Nous n'étions pas seulement malheureux à cause de ces compagnons que nous perdions, nous étions tourmentés par la pensée que ce départ portait atteinte à la maison plus que n'importe quel écroulement et qu'il allait changer notre sort. Ces craintes s'implantèrent dans nos esprits. Nous recommençâmes de regarder avec malaise les êtres qui nous sacrifiaient à leur malheur. Leur contact qui nous causait déjà une certaine répugnance, nous inspira du dégoût. Était-ce le préjudice qu'ils nous portaient, était-ce la bizarre transformation qu'ils avaient subie et dont j'avais été le premier à ressentir les effets? Il nous sembla que quelque chose de mauvais s'exhalait de leur bouche. Ils n'avaient plus notre odeur et leurs mains, en nous touchant, nous faisaient frissonner. Nous dûmes nous tenir à l'écart. Nous évitions de leur adresser la parole. Les mots qu'ils prononçaient nous paraissaient si bruyants et si étrangement choisis qu'ils nous étourdissaient et parfois nous restaient incompréhensibles. Il nous fut bientôt impossible de garder avec eux des rapports ordinaires. Nous correspondions par gestes et par signes, et même alors nous ne les comprenions pas toujours. Nous en vîmes à désirer qu'ils disparussent au plus vite. Leur séjour ici n'était-il pas désapprouvé? Mais oui, ils s'en allaient parce qu'ils n'avaient plus le droit de rester, et si la maison leur paraissait désagréable, c'est qu'elle leur était tout entière interdite. Elle les repoussait. L'interdiction était lentement descendue des espaces où elle était confinée et maintenant elle avançait vers eux, les rejetant là où il n'y avait plus de défense parce qu'il n'y avait plus rien à espérer. Fous que nous étions de les retenir! Ne devons-nous pas au contraire les chasser? En quelques heures nous achevâmes la construction et nous préparâmes tout pour leur départ. Comme il nous tardait de ne plus les savoir près de nous! Mais eux, sur le point de trouver cette liberté qu'ils avaient désirée, ne sentaient plus

que la honte, la détresse et l'effroi qu'elle leur représentait. Nous dûmes les renvoyer dans les sous-sols en barricadant nos portes. Nous poussions des cris pour les effrayer. Nous les entendions gémir, et ces gémissements excitaient notre haine. « Partez, leur disions-nous, allez vers ce soleil que vous aimez, consolez-vous auprès d'amis qui ne seront jamais les nôtres. La maison vous est à jamais fermée. » Comme ils ne nous comprenaient pas, notre voix qui était comme la voix de la demeure les attirait plus qu'elle ne les éloignait. Ils revenaient pleurer sur le balcon, ils erraient comme des ombres autour de l'enclos où ils ne pouvaient entrer. Il fallut user de la force. Un soir, nous cessâmes de les entendre. Ils avaient dû terminer les escaliers extérieurs que nous n'avions pas voulu les aider à construire, car l'air froid du dehors nous empêchait d'aller jusque-là. Ils partirent donc ou plutôt ils ne furent plus présents pour nous. Quelques-uns croient qu'ils n'ont pu quitter la maison, que de toute manière, quelles que fussent leurs fautes, ils restaient des locataires, qu'ils ne pouvaient rompre le contrat. Ils affirment qu'ils se sont établis dans les sous-sols ou peut-être dans de nouveaux sous-sols qu'ils ont creusés profondément dans la terre et où ils vivent, en dehors de la maison certes, mais cependant tout près de ses fondations, affranchis du confort qu'elle leur apportait, mais non libérés de ses commandements et de ses règles. D'autres pensent qu'ils pleurent encore à la porte, s'efforçant de nous attendrir ou, comme nous ne sommes pas là, d'attendrir la muraille qui les arrête, eux qui n'ont pas été arrêtés par le mur de la loi. Peut-être en effet sont-ils tout près de nous, invisibles et incapables de se faire entendre. Mais comment seraient-ils près de nous? Où qu'ils soient, serait-ce là où vous êtes, ils sont infiniment loin, et nous n'avons pas plus le droit de penser à eux que nous n'avons les moyens de les voir et de leur parler. Quelques-uns, dit-on, se sont établis dans la rue et ils cherchent, en nous faisant signe, à nous attirer dans la malédiction qu'ils subissent. Rêve infernal. On se damne avec de telles pensées.

On frappa à nouveau à la petite porte.

— Ce sont toujours les domestiques? demanda Thomas.

— Oui, dit le jeune homme, mais cette fois c'est pour nous rappeler notre travail. Maudits domestiques!

— Il y a donc toujours un personnel? demanda Thomas.

— Naturellement, dit le jeune homme. Comment une maison pourrait-elle se passer de personnel? Entends-tu? cria-t-il au valet, pourrais-je vraiment me passer de tes services?

Le valet qui s'était endormi sur le dossier du fauteuil, s'éveilla en sursautant, il n'avait certainement pas entendu et, croyant qu'on l'avait rappelé à l'ordre, il essuya la table en toute hâte.

— Non, dit le jeune homme en se répondant gravement à lui-même, nous ne saurions nous en passer; aussi les domestiques sont-ils nombreux.

— Toujours invisibles, bien entendu, dit Thomas.

— Invisibles? reprit le jeune homme d'un air attristé, invisibles? Vous avez beau être un nouveau venu, vous avez tout de même pu faire quelques observations. Vous pouvez donc me répondre. Eh bien, connaissez-vous un immeuble où l'on rencontre plus souvent le personnel? A chaque pas, un valet. Derrière toutes les portes, une servante. Si on élève la voix pour demander quelque chose, le domestique est déjà là. C'est même insupportable. Ils sont partout, on ne voit qu'eux, on n'a d'entretien qu'avec eux. Service discret, lit-on sur un prospectus. Quelle plaisanterie! Le service est accablant.

— Tout a donc bien changé, dit Thomas, depuis les incidents dont vous m'avez fait le récit.

Le jeune homme le regarda avec lassitude.

— Tout a changé si vous voulez, dit-il. Mais à mon avis rien n'a vraiment changé. Comment pourrait-il y avoir ici un vrai changement? Le règlement ne le permet pas, la maison est intangible. Ce sont les jeunes locataires qui ne voient que l'apparence et qui croient le monde bouleversé dès qu'on a déplacé un meuble. Les locataires plus âgés savent que finalement tout est toujours comme avant.

— Ce que vous m'avez dit est donc sans véritable importance, observa Thomas.

— A vous d'en juger, dit le jeune homme. C'est affaire d'interprétation. Permettez-moi cependant de remarquer qu'il ne se passe presque rien ici qui soit sans importance, à plus forte raison les événements dont je vous ai parlé ont-ils leur valeur.

— Je ne vois pas, dit Thomas, en quoi ils sont importants pour moi.

— Je ne vois pas en effet, dit le jeune homme, pourquoi vous vous y intéresseriez. La maison n'a pas besoin de l'intérêt de ceux qui l'habitent. Elle les reçoit quand ils viennent, elle les oublie quand ils s'en vont.

— On peut donc quitter l'immeuble, dit Thomas.

— Ce n'est pas une prison, dit le jeune homme dédaigneusement. Vous êtes libre, vous êtes entièrement libre, votre liberté, j'en ai peur, ne sera même que trop grande.

— Je m'aperçois, dit Thomas en se levant, que j'ignore encore beaucoup de choses. Laissez-moi donc profiter de mon ignorance qui me laissera encore plus libre.

— Restez, dit le jeune homme en se levant à son tour, au nom de tout ce que je vous ai dit, je vous demande de rester.

Thomas l'interrogea du regard.

— Nous n'avons pas encore commencé notre travail, ajouta le jeune homme, et ce travail vous concerne.

Thomas se rassit donc. La salle était bruyante. A chaque table, un locataire se penchait vers des amis et leur parlait à voix basse, mais l'écho faisait retentir ses paroles et elles retombaient sur tout le public avec un gênant éclat. Par suite de l'acoustique qui mettait en valeur certains mots et qui étouffait les autres, on avait l'impression que c'était la même conversation qui se répétait à toutes les tables et que tout ce qu'on disait était dit en même temps par la salle entière.

— Quel est ce travail? dit Thomas.

Le jeune homme regarda Joseph qui n'avait cessé de l'écouter avec autant d'attention que s'il l'eût entendu pour la première fois parler de ces événements. Thomas se demanda si l'entretien n'était pas destiné à Joseph, lequel après tout était plus capable que lui d'en comprendre le vrai sens.

— J'hésite à répondre à votre question, dit le jeune homme. Mon ami est si délicat et le sujet est si grave qu'il pourrait ne pas supporter mes paroles. Je ne vous parlerai donc que brièvement. Mais d'abord promettez-moi de ne jamais oublier où vous êtes. Ce que je vous ai appris n'est pas sans importance, quelle que soit votre opinion, et d'une certaine manière on ne peut vivre ici tant qu'on n'a pas gravé dans sa mémoire de tels faits, qu'on n'a pas la possibilité de se les répéter à chaque

instant, même si la signification véritable vous échappe. Mais d'un autre côté ce serait fou de croire que je vous ai dit toute la vérité. Dans l'océan qui est notre vie, vous n'avez distingué qu'une goutte d'eau, ce n'est qu'une infime partie des événements qui se produisent sans cesse, il faudrait que je passe mon existence auprès de vous pour vous en retracer les principaux, et encore, je vous l'ai dit, nous oublions vite; comment pourrions-nous garder le souvenir de tout ce qui nous arrive? Ce serait insensé.

Il se tut comme s'il s'était subitement plongé dans cette dangereuse immensité où il risquait de se perdre, mais il revint bientôt à lui. A cet instant, on appela Thomas d'une table voisine. Il reconnut deux personnes de la grande salle; bien que leur visage fût peu agréable, il les salua et se pencha pour mieux saisir ce qu'elles lui criaient. Il avait l'impression qu'elles n'étaient pas à leur place dans la salle du café. Leurs habits le choquaient par la mauvaise qualité du tissu et leur attitude était loin d'être convenable. Ces deux hommes se tenaient comme des paysans, robustes et autoritaires, interpellant à tout moment des personnes de connaissance que ces signes d'attention gênaient horriblement. Les conversations de table à table paraissaient interdites, et c'était naturel, car l'acoustique, en répercutant les paroles, eût provoqué un tumulte qu'il n'eût pas été possible de supporter. Thomas, malgré son désir de respecter les coutumes, fut content de parler à ses nouveaux voisins. Il ne voulait que leur dire deux mots.

— Qui êtes-vous donc? dit-il à voix basse, mais l'écho se saisit immédiatement de sa question et ce fut comme s'il avait crié de toutes ses forces.

Tout le monde se tourna vers lui; c'était très désagréable, mais maintenant il était trop tard, il ne pouvait plus reprendre ses paroles. La réponse vint et elle n'était pas moins bruyante.

— Votre ancien guide, dit le plus âgé des deux.

Était-ce donc lui? A ses manières impérieuses Thomas en effet aurait dû reconnaître l'homme qui l'avait conduit à travers la foule; il n'y avait plus sur son visage la moindre trace d'ironie, mais ses façons n'en étaient que plus désagréables. L'autre était le joueur qui, à son entrée dans la salle, lui avait adressé la parole.

— Les connaissez-vous? demanda Thomas en se tournant

vers Jérôme. Je les ai aperçus tous deux dans la grande salle.

Il attendait une réponse, mais le jeune homme se contenta de dire avec froideur qu'il n'allait jamais dans la salle de jeu.

— Jamais, dit Thomas d'un air surpris; voulez-vous dire que vous n'aimez pas le jeu?

— J'adore le jeu, dit le jeune homme; ce n'est certainement pas faute de goût si je délaisse cette pièce.

— C'est peut-être le bruit qui vous en éloigne, dit Thomas.

— En effet, le bruit y est insupportable. Nous avons plusieurs fois demandé qu'on prenne des mesures pour rendre la salle moins sonore; nos demandes n'ont pas été agréées. Il paraît que les joueurs ne peuvent se passer du bruit, qu'il les aide à surmonter les émotions auxquelles sans divertissement ils ne sauraient résister.

— Que ces gens sont superstitieux! dit Thomas. C'est sans doute pour vous une raison de plus de rester à l'écart?

Le jeune homme regarda autour de lui avant de répondre, laissant ses yeux errer de l'un à l'autre pour y chercher un appui. Il regardait lentement, solennellement, comme si tout eût été menacé de disparaître et qu'il eût craint de ne plus retrouver ce spectacle après sa réponse.

— Il faut toujours dire la vérité, déclara-t-il. Vous m'interrogez parce que vous avez été choqué des usages qui se sont établis dans la maison, et vous cherchez à entendre de ma bouche la vérité que vous pensez vous-même avoir appris à connaître. Je ne vous en veux pas, il est naturel que notre conversation n'ait pas encore pénétré votre esprit et que la plupart des faits dont je vous ai entretenu vous semblent sans intérêt. Pourrait-il en être autrement? N'êtes-vous pas étranger? N'êtes-vous pas encore si éloigné que j'ai peine parfois à vous croire présent et que je dois me dire : « Il est là » pour continuer mon récit? Il serait anormal et même illégal que vous vous intéressiez à ma conversation, mais il n'est pas nécessaire que vous vous intéressiez à elle, il est à peine besoin que vous l'écoutiez; il suffit que je dise ce qui est utile pour que vous en profitiez. Cependant, comme par certains faits vous pouvez être mêlé à nos rapports avec les domestiques, j'ai le devoir de vous éclairer. Bien entendu, je ne parle pas de nos relations véritables, elles passent infiniment au-dessus de vous et vous auriez beau lever la tête, vous ne pourriez

entrevoir ce que nous avons en vue lorsque nous les décrivons. Ce qui vous importe, ce qui n'est à aucun titre négligeable, ce sont les rapports pratiques avec le personnel. Vous pouvez à chaque instant être appelé à donner votre avis, et il ne faut pas que votre ignorance, cette ignorance dont vous vous félicitez, vous fasse commettre des erreurs. Que devez-vous donc savoir des domestiques? Ils ont leurs qualités, c'est indéniable; ils sont dévoués, habiles et ils ont un tel amour-propre que le moindre reproche les rend malades. Il n'est que plus touchant de les voir négliger leur travail, parce que des intérêts plus hauts leur commandent cette négligence. Personne ne souffre plus qu'eux du désordre, et pourtant tout ici, comme vous l'avez bien remarqué, n'est qu'incohérence et gâchis. C'est pour eux une désolation. On serait presque tenté de fermer les yeux sur les imperfections du service, puisque si les locataires en sont gravement incommodés, les domestiques y trouvent l'occasion d'un tourment perpétuel. Comment les punir de ce qui constitue déjà à leurs yeux une terrible punition? Néanmoins, ce point de vue ne suffit pas à justifier leur conduite. Car, ne sont-ils pas domestiques avant tout? N'est-ce pas leur devoir, et leur principal devoir, de remplir exactement, sans penser à rien d'autre, sans vouloir s'élever au-dessus de leurs fonctions, les obligations du service? Ont-ils à interpréter les désirs des locataires? Ne commettent-ils pas déjà une faute lorsqu'ils réfléchissent et méditent sur les ordres qu'on leur a donnés et qu'ils cherchent si ces ordres répondent au vrai bien de leurs clients? Mais, répondent-ils, nous ne sommes pas seulement au service des locataires, nous sommes aussi au service de la maison. Sans doute; encore cela n'est-il pas toujours admis. Les locataires font partie intégrante de l'immeuble, et du moment qu'ils y sont entrés, qu'ils y vivent, qu'ils en respectent les lois, on ne peut les négliger sans négliger en même temps la maison. Autrement, s'ils n'avaient pas le sentiment réel et efficace d'une participation à tout l'édifice, comment sauraient-ils qu'ils sont vraiment là, comment ne se laisseraient-ils pas emporter par la pensée désespérée qu'ils sont encore au dehors? On peut même dire, mais cela ne va pas sans risque, que les locataires sont plus importants que la maison elle-même, ou du moins qu'ils sont la maison, qu'elle n'a de réalité que par eux, que s'il n'y avait pas de locataires, il n'y aurait pas

même d'immeuble et qu'il suffirait qu'ils s'en lassent tous pour que les chambres, les murs et jusqu'aux fondations disparussent entièrement. Ce sont là des pensées hardies et, en grande partie, fausses, et il en va d'elles comme de ces explications qu'on fournit souvent aux nouveaux venus, lorsqu'on leur dit : la maison c'est le personnel, la maison c'est le règlement. Comme si l'on pouvait faire rentrer une vérité vaste et presque indéfinissable dans une définition ! Ce qu'il est utile de retenir de ces débats, c'est que personne ne peut tirer à soi la maison ni se servir d'elle comme d'un argument dans une controverse. Là où on l'introduit, elle fait tout sauter. Les domestiques le disent eux-mêmes pour leur défense, lorsqu'on les accuse de mal tenir l'immeuble et de nuire à sa réputation. « La maison est donc mal tenue ? demandent-ils. Comment cela serait-il possible ? Nous ne sommes pas des hommes puissants, nous ne sommes que de modestes serviteurs, et vous savez bien que même avec tous les pouvoirs du monde nous ne réussirions pas à déprécier l'immeuble, pas plus du reste qu'à en augmenter la valeur. Non, la maison est toujours à chaque instant exactement dans l'état qui lui convient. Elle est hors d'atteinte. Nous la servons comme elle demande à être servie. » Il y a du vrai dans ces raisonnements, et pourtant les domestiques n'ont pas raison. Car eux aussi appartiennent à la maison, ils en sont les principaux rouages, ils sont donc dans une certaine mesure tout ce qu'elle est et si, par leurs irrégularités ou leur négligence, ils ne peuvent réellement lui nuire ou en ébranler les bases, ils sont responsables des pensées mauvaises qui troublent les jugements des locataires. Grand Dieu, non, ils ne lui portent pas atteinte. Qui le pourrait ? Mais si elle reste intangible et indifférente, si elle ne ressent pas les effets de leurs fautes, ils sont quand même fautifs par rapport à elle, et ils le sont d'autant plus qu'elle ne bouge pas, qu'elle ne risque pas de s'écrouler sur eux et qu'elle ne les juge que par son impassible et complet mépris. Il a donc paru nécessaire à cause de ce mal qu'ils peuvent faire, d'exercer sur les domestiques un contrôle et de les soumettre à une juridiction. C'est ce que nous appelons, les attirer vers nous. Seulement, au nom de quoi juger ? Une première difficulté, c'est qu'ils ne se reconnaissent pas responsables devant nous. D'un côté, ils ne voient dans les locataires qu'une caste parasite qui, parce qu'elle ne

vit pas dans une aussi grande intimité qu'eux avec les meubles, les ustensiles, les coins obscurs de la maison, ne serait pas initiée à ses secrets et pourrait même être considérée comme appartenant encore au dehors; elle n'aurait en tout cas aucun titre à juger ceux qui lui sont supérieurs. D'autre part, ils prétendent que leur activité relève d'un règlement qu'ils sont seuls à connaître et ils ajoutent que, s'il y avait un jour nécessité de jugement, ce jugement émanerait spontanément de ces règles ou, s'il le fallait, serait prononcé par l'intermédiaire d'un tribunal qu'ils institueraient eux-mêmes. La confusion de pouvoirs est évidente. Pourtant, il est bien vrai que nous sommes désarmés devant eux, car parmi leurs obligations, et cela prouve de quelle importance est leur rôle, ils ont reçu, comme l'une des plus sacrées, la garde du règlement. Ils ne peuvent se dessaisir du registre qui le renferme sans commettre une faute inouïe. Ils ne peuvent donc admettre que quelques pages nous en soient confiées, même si notre jugement devait les purifier et apaiser les remords qui les consomment. Ils aiment mieux être tourmentés par leurs fautes que d'en être lavés au prix d'un nouveau crime; et qui leur donnerait tort? D'ailleurs, nous ne pouvons être tentés de porter la main sur le règlement et de l'appliquer, car nous ne le connaissons pas. Non, reprit-il en regardant Thomas d'un air provocant, nous ne le connaissons pas. Nous ne connaissons pas naturellement celui qui nous concerne. Cela n'a même pas besoin d'être dit. Sinon, saurions-nous le respecter, aurions-nous pour lui cette vénération sans laquelle la règle, même quand elle est observée, est bafouée? Que serait la loi si nous n'avions d'autre devoir envers elle que celui d'y conformer notre conduite? Comme si l'on pouvait ne pas suivre la loi, comme si on pouvait la mettre en échec. Absurde, ridicule pensée. Elle ne peut venir troubler nos esprits.

Il s'arrêta pour respirer profondément et chasser le mauvais air que de tels mots avaient amené en lui, puis il reprit avec plus de calme :

— Comment agissent donc les employés, eux qui non seulement ont la garde de notre règlement, mais qui n'ignorent même pas leurs propres préceptes? C'est une situation qui fait trembler. Si l'on osait parler à la légère, on dirait que c'est d'une telle anomalie que viennent tous leurs malheurs et les nôtres.

Il est inouï que des hommes puissent chaque jour regarder le livre et y lire ce qu'ils doivent faire, ce qu'ils ne doivent pas faire, pourquoi ils doivent le faire et quels textes ils offensent s'ils ne le font pas. Est-ce possible? Les employés eux-mêmes le nient. Ils affirment que le livre n'a jamais été ouvert, qu'ils se tiennent devant lui sans y jeter les yeux, que d'ailleurs s'ils en avaient tourné les pages, ils n'auraient jamais pu les déchiffrer. Nous les croyons, nous les croyons volontiers. Comprendre le texte de la loi? Et pourquoi ne pas rédiger la loi elle-même, la falsifier ou la modifier? Ceux qui disent que la loi n'existe pas commettent un crime infiniment moins grave que les insensés qui jouent avec de telles pensées. On peut toujours déclarer qu'il n'y a pas de règlement, c'est probablement vrai; plus on pense que le règlement est lointain, qu'il échappe à notre expérience et à notre langage, qu'il est inaccessible, moins on risque de le trahir. Et c'est également vrai de toutes les personnes qui s'occupent du règlement. Comprenez-vous, ajouta-t-il en regardant à nouveau Thomas, pourquoi nous disons que le personnel est invisible?

Thomas évita de répondre, il hocha seulement la tête avec gravité. Mais le jeune homme ne prit pas garde à ces réticences.

— Devons-nous donc renoncer à juger les domestiques? demanda-t-il à la ronde. Serons-nous exposés à leurs caprices et à leur imagination dépravée? Et cela parce que les domestiques détiennent la matière, les textes de tout jugement et peut-être le jugement lui-même, parce que, en outre, ils se refusent à comparaître devant nous? Nous pouvons nous passer de tout cela. Naturellement, dans un certain sens, jamais nous ne parviendrons à juger vraiment un employé, fût-il le plus insignifiant de tous. Mais nous ne le désirons pas. Nous sommes même heureux de n'en avoir pas les moyens. Il faudrait nous livrer, pour mener cette tâche à bien, à un simulacre de justice, et cette pensée nous répugnerait. Être juste avec un domestique? Quelle idée! Nous avons beau dans l'ensemble les détester, les poursuivre de notre colère pour tout le mal qu'ils nous font et les poursuivre de notre envie pour tout le bien dont ils jouissent, nous savons encore trop ce que nous leur devons pour ne pas les laisser tranquilles avec la notion de justice. Où irions-nous? La plupart du temps, vous vous en êtes aperçu, les employés apparaissent comme de francs cri-

minels. Ils ont bien entendu toutes sortes de petits défauts qui les rendent très désagréables, ils se mêlent de tout, ils ignorent ce qu'est le travail, ils adorent les plaisanteries et quelles plaisanteries! ils sont aussi voleurs et gourmands; ainsi, je suis surpris que le domestique n'ait pas bu votre café, c'est quasiment la règle; tous ces défauts ne font pas d'eux des serviteurs modèles, mais comme ils ont également toutes les petites qualités qui corrigent ces imperfections, on n'y fait pas attention et à la longue on oublie leurs peccadilles.

— Quelles sont ces qualités? dit vivement Thomas.

— Des qualités très appréciables, répondit le jeune homme d'un air fâché, soit qu'il en voulût à Thomas de l'avoir interrompu, soit qu'il estimât tout cela trop insignifiant pour y appliquer son esprit. Je ne vous donnerai qu'un exemple : ils sont terriblement indiscrets, mais dans leur indiscrétion ils savent se faire oublier, de sorte que, si l'on peste contre eux parce qu'ils sont toujours derrière votre dos, on leur est aussi reconnaissant de n'avoir pas l'air d'être là, de ne jamais faire connaître ce qu'ils pensent et finalement on se sent heureux de cette présence presque invisible qui vous rassure, vous réchauffe et vous aide, au prix d'inconvénients en somme minimes.

— Mais, dit Thomas, il n'y a rien d'agréable dans leurs plaisanteries.

— Sans doute, sans doute, dit le jeune homme, elles sont généralement exaspérantes et je comprends que vous ayez été fâché tout à l'heure des coups frappés bruyamment à la porte.

— Ils me visaient donc? demanda Thomas.

— Naturellement, dit le jeune homme en souriant. Qui d'autre eût été visé? Mais aussi vous aviez frappé d'une manière si solennelle, si importante, comme si votre entrée avait dû être tenue pour un événement sensationnel, qu'ils pouvaient bien se moquer un peu de vous. C'est d'ailleurs toujours ainsi. Leurs plaisanteries sont ridicules, mais c'est qu'on agit souvent d'une manière ridicule, on attache de l'importance à trop de choses; comment ne pas être tenté d'en rire?

— Vous les approuvez en tout? demanda Thomas.

— Mais non, dit le jeune homme; quel être étrange vous êtes! On me reproche même d'être trop sévère à leur égard. Mon Dieu, ajouta-t-il effrayé, si vous voilà déjà en colère à

cause de ces bagatelles, comment entendrez-vous les autres méfaits qu'il leur arrive de commettre? Dois-je vous les dire?

— C'est à vous d'en décider, répondit Thomas, mais peut-être me croyez-vous plus ignorant que je ne le suis, peut-être en sais-je déjà quelque chose.

— Quel enfantillage! dit le jeune homme avec impatience. Comment pourriez-vous être au courant? Est-ce que nous-mêmes nous savons tout? Avez-vous entendu parler de ce qui se passe dans les chambres, de ce qui arrive là-haut avec les malades?

— Je ne sais rien, c'est entendu, dit Thomas. Je sais pourtant que les domestiques, sans tant de façons, peuvent être accusés de meurtre.

— C'est une manière de parler, répondit le jeune homme. Faites-vous allusion aux moyens qu'ils emploient pour se débarrasser de certains locataires, en leur rendant le séjour particulièrement incommode, en transformant leur lit en une petite machine infernale? Ce n'est pas bien grave, c'est plutôt une mauvaise plaisanterie. Il suffit de prendre quelques précautions. Pour éviter ces inconvénients, nous avons renoncé à nous coucher et, dans bien des chambres, les lits ont été enlevés à la demande des locataires. C'est probablement ce résultat que les domestiques voulaient atteindre, car ils détestent faire les lits; généralement, au milieu de leur travail, ils sont pris de vertige et ils sont obligés de s'étendre sur les matelas où un sommeil pénible les accable, ce qui leur est très désagréable, car ils affirment qu'ils ne dorment jamais. Tout cela n'est pas bien grave. Si nous n'avions rien d'autre à leur reprocher, nous ne songerions même pas à nous occuper d'eux. Mais combien d'actes plus répréhensibles ne commettent-ils pas? Et à la vérité, il ne s'agit pas d'actions à proprement parler, quoique quelques-unes soient réellement très laides, c'est plutôt une manière d'être, une conduite générale que l'on sent dirigée par d'infâmes motifs. Quand ils entrent dans nos chambres, ailleurs ils sont moins hardis, ils se contentent de nous regarder d'un air sournois et soupçonneux pour nous faire croire qu'ils savent ce que nous pensons; quels regards! ou plutôt c'est faux, ils ne nous regardent pas, ils sont incapables de nous regarder, mais ils tournent autour de nous avec des yeux qui ne se fixent nulle part et qui nous surveillent et nous

inspectent là où nous ne sommes pas. Que cherchent-ils? Qu'ont-ils en vue? En apparence leur enquête est légitime, ils veillent à ne pas nous laisser seuls avec des pensées que par négligence ou par timidité nous hésiterions à exprimer, ils veulent devancer nos désirs, ils se mettent autant que possible à notre place. Cela rentre expressément dans leurs obligations. Mais, vous le devinez, ce n'est pas à leurs devoirs qu'ils songent. Ils se moquent bien de nous empêcher de mal faire. Avec leurs regards que trouble le soupçon, ils ne pensent au contraire qu'à nous convaincre du mal que nous avons fait ou à nous en donner l'idée. Rien de plus facile, hélas! Non seulement ils ont une énorme autorité, et malgré le mépris général auquel ils n'ont pu se soustraire ils jouissent d'une situation de premier ordre, mais encore ils connaissent tout de nous. Ils possèdent des fichiers gigantesques sur lesquels sont portés les moindres détails de notre existence, tout ce qu'on peut savoir de nos goûts, de nos habitudes, de nos relations et même, c'est à en frissonner, de notre passé avant notre entrée dans la maison. C'est leur travail favori. Réunir des renseignements sous prétexte d'en donner, nous interroger servilement sur ce qui nous manque pour savoir ce que nous voulons, nous surprendre dans notre intimité parce que le service doit être impeccable, en tout cela, croyez-moi, ils n'épargnent pas leur peine. Peut-être en savent-ils plus, peut-être moins, que nous ne le pensons. N'importe. Nous sommes accablés par une telle croyance. Nous ne pouvons nous retenir de croire qu'ils sont au courant de la plus passagère, de la plus fugitive de nos impressions. Ils nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes : voilà notre conviction inébranlable. Ils ont donc beau jeu. Comment résisterions-nous au sentiment de malaise et d'angoisse dont ils nous pénètrent lorsqu'ils viennent nous visiter? Le soupçon qui est dans leurs yeux reflète la faute qui est dans notre âme. Nous savons que le mal est ici. Il est quelque part près de nous, il est en nous. O misère, comment nous délivrer des pensées qui nous oppressent alors et qui nous imposent d'inexprimables tourments? Car tout notre malheur vient du sentiment de notre innocence, innocence maudite qui contredit vainement le soupçon dont nous sommes poursuivis. Aurions-nous réellement commis une faute, alors nous serions bien tranquilles; d'accord avec ce domestique soupçonneux,

nous lui souririons pour le remercier de sa clairvoyance, et tout serait fini. Mais cette consolation n'est pas à notre portée. Nous ne savons que trop que notre cœur est pur. Nous avons beau scruter notre vie, notre conscience, nous n'y trouvons qu'actes honnêtes et pensées vertueuses. Où est donc la faute? Car elle existe, nous ne la sentons pas avec moins de force que nous ne sentons notre pureté. Elle est à l'intérieur de ce monde où nous croyions être si heureux. Elle empuantit soudain l'atmosphère. Nous ne pouvons plus respirer. Nous nous disons qu'il faut la découvrir. Nous allons vers nos amis, nous les interrogeons, nous les supplions de nous trouver coupables. Peine perdue. Eux non plus ne savent pas où est la faute. Il ne nous reste qu'à nous rendre criminels et c'est sans doute à ce but que tendent les domestiques. Quelques locataires, il est vrai, affirment que non. Ils croient au contraire que le personnel a une idée si élevée de la pureté, une conception si intransigeante de la moralité de la maison que, là où nous ne voyons que limpidité et blancheur, ils sont offusqués et littéralement aveuglés par la tache qui a été faite, ils ont les yeux attirés par elle, ils en perdent la vue, de là leurs regards troubles et louches. Interprétation vraisemblable. Mais au fond elle s'accorde avec une autre pensée, la pensée de ceux qui voient dans les domestiques des monstres vicieux, d'une curiosité malade, prêts à tout pour assister à des événements nouveaux et en fixer le procès-verbal sur leurs fiches. De toute manière, que ce soit par souci de la morale ou par une curiosité sadique, ils n'ont qu'un désir, pousser le mal dont ils ont aperçu ou semé le germe jusqu'à une action retentissante qui en supprime le danger. Nous voilà donc revenus à l'un de leurs principaux devoirs. Comment en juger? Certains affirment que le règlement interdit les pensées sournoises, les plaintes informulées, les revendications qu'on garde pour soi, source de malaise et de désordre dans un établissement public. Un tel texte existe-t-il vraiment? C'est invérifiable. En tout cas, il a toujours été difficile à appliquer. Peut-on distinguer entre les pensées permises et les pensées défendues? Où s'arrête la mauvaise humeur? Quand elle est présente, tout ce qu'on a dans l'esprit n'en subit-il pas l'influence? Les domestiques, voyant ces difficultés, en ont pris prétexte pour étendre à toutes les pensées l'interdiction qui ne devait frapper que les rêveries équivoques concernant

la maison. Ainsi, en principe, il nous est défendu de penser ou, ce qui revient au même, de garder pour nous nos pensées. Nous devons parler ou agir. Dès qu'une idée nous passe par la tête, nous avons l'obligation de la communiquer à un voisin ou d'exécuter aussitôt les projets dont nous nous étions entretenus avec nous-mêmes. Comprenez-vous maintenant la raison des entretiens interminables dans lesquels nous retournons sous toutes les faces des faits souvent insignifiants? Vous expliquez-vous les actions incohérentes, puériles ou franchement insensées, que nous accomplissons dans tant d'occasions? C'est la loi, du moins c'est la loi du personnel. Notez qu'une telle règle sert admirablement leur curiosité. Ils n'ont pas à craindre que nous gardions au fond de nous de grands secrets ou même des réflexions plus ou moins vaines dont l'ignorance les torturerait. Notez également que cette règle est loin de nous être pénible. En dehors de nos conversations en société, pourquoi penserions-nous? Vers quoi tournerions-nous nos esprits? S'il n'y avait pas le règlement, nous éprouverions probablement le vide de notre âme comme une imperfection qui nous ferait souffrir, alors que nous nous en réjouissons comme d'un signe de bonne tenue morale dont nous tirons une source de joie. Cette règle, abusive je le répète et d'invention certainement récente, a eu les conséquences les plus fâcheuses. Lorsque les domestiques ont décidé de l'appliquer, ils se sont trouvés devant le cas embarrassant des malades. En principe, un texte vaut pour tous, on n'admet pas les exceptions qui seraient l'occasion d'une infinité d'abus, en réalité chacun peut toujours trouver une excuse et agir à sa guise, du moins jusqu'à un certain point. Mais pour ce qui est des malades, les domestiques tenaient tout spécialement à leur imposer le nouveau statut, on peut même les soupçonner de ne l'avoir établi que pour y soumettre ceux que nous appelons les demi-locataires parce qu'ils ne sont déjà plus qu'à moitié de la maison. Les malades sont le tourment du personnel; non qu'ils se plaignent ou qu'ils soient exigeants, mais c'est que justement ils ne se plaignent jamais, et c'est un événement lorsque l'un d'eux formule un désir. Voilà qui est inadmissible pour les domestiques. Ils ne supportent pas d'être tenus à l'écart. Ils sont torturés par le silence que gardent ceux qui auraient le plus à dire. Ils voudraient au moins surprendre leurs gémissements.

C'est en vain. Les malades, dit-on, échappent à l'influence du personnel, ce serait là la cause de leur maladie. Mais avec le nouveau texte les employés ont entrevu l'espoir de transformer cet état de choses. Ils ont commencé par en imposer l'application à des malades légèrement atteints qui sans doute n'étaient pas complètement libérés de leur contrôle. Ceux-ci ont reçu l'ordre de parler et d'agir selon les pensées qu'ils avaient. L'expérience a été pénible. Il était scandaleux de voir ces êtres, échauffés et paralysés, faire des efforts ridicules pour quitter leur lit et chercher à exprimer les mille sottises qu'agitait leur esprit affaibli. Naturellement, ces malades ont vu leur état empirer et ils sont tombés dans le repos inaltérable et incompréhensible, d'ailleurs inquiétant, où les faux commandements de la loi ne peuvent plus les atteindre. Cependant, les domestiques ne se reconnurent pas vaincus. Ils décrétèrent que le texte était toujours applicable à tous, expliquant que le cas de certains malades ne constituait qu'une apparente exception, ceux-ci ne se taisant que parce que toute pensée les avait déjà fuis, ce qui est à la vérité fort possible. Mais comme pratiquement ils ne pouvaient désormais imposer l'obéissance de la règle aux locataires officiellement admis à l'infirmierie, ils se vengèrent en faisant la chasse aux malades. A partir de ce jour, il est devenu très difficile d'obtenir des soins et d'entrer dans les chambres spéciales; les formalités sont interminables; on ne peut espérer la visite et l'expertise du médecin qu'en apportant les présomptions du mal; mais comment sans médecin prouver la maladie? En faisant appel aux témoignages des domestiques? Justement, nous y voilà. C'est alors l'ajournement illimité et l'assurance d'ennuis sans nombre; car les domestiques sont persuadés que la maladie est une forme particulièrement vicieuse d'indiscipline et ils se font un devoir d'en empêcher les ravages en se détournant de ceux qu'elle menace. Ils négligent donc volontairement les locataires qui auraient le plus besoin de leur assistance. Ils ne leur permettent pas d'être malades, et pourtant ils les traitent comme s'ils l'étaient vraiment. C'est une situation désolante. Les conséquences, vous les voyez, ajouta tristement le jeune homme. La plupart, pour ne pas dire tous, sont gravement atteints. Ils souffrent sans remède et ils ne connaissent du personnel qu'un contrôle méticuleux et harassant sans en recevoir d'aide véritable.

— Voilà donc, dit Thomas, les griefs qui vous conduisent à un jugement.

Le jeune homme s'était tourné vers son compagnon et Thomas vit qu'il lui avait pris les mains et qu'il l'empêchait de se lever. Il n'en revint pas moins immédiatement à la conversation.

— Nous approchons du but, dit-il. Mais ce n'est pas celui que vous avez en vue. Voyons, continua-t-il avec bonne humeur, réfléchissez à la situation. Les serviteurs agissent très mal, cela n'est pas douteux, et bien qu'ils aient des excuses qui les justifient en tout, même à nos yeux, quoiqu'ils puissent légitimement s'enorgueillir de toutes leurs actions qui leur sont inspirées par le respect et l'amour du métier, ils n'en méritent pas moins notre ressentiment. Et pourquoi le méritent-ils? A cause des désagréments qu'ils nous créent et dont vous ne connaissez que quelques-uns? C'est une raison, ce n'est pourtant pas la vraie raison; du moment qu'ils agissent à couvert de la loi, nous n'avons pas plus de motif de leur en vouloir que nous en aurions d'en vouloir à la loi. Ce qui les soustrait au jugement leur épargne aussi la colère. Des sentiments aussi mesquins d'ailleurs ne les atteindraient pas.

— Je ne partage pas votre point de vue, dit Thomas.

— Qu'imaginez-vous encore? dit le jeune homme. Vous avez la tête farcie d'idées venues du dehors, vous croyez toujours que tout est mystérieux; vous pensez, je parie, à un jugement. Mais laissez donc tranquille cette idée de jugement. Mais laissez donc tranquille cette idée de jugement. Nous ne pouvons pas, voyons, juger des domestiques; et, de plus, nous les jugeons parce que nous avons contre eux des griefs et du ressentiment? Belle besogne, en vérité.

Il regarda Thomas d'un air de blâme.

— Et pourtant, dit Thomas, vous les détestez.

— Soit, dit le jeune homme, je regrette de vous l'avoir confié, car Dieu sait comment vous allez encore interpréter tout cela; mais je ne peux revenir sur ce que j'ai dit. Oui, nous les détestons; là, vous voilà satisfait. En êtes-vous plus avancé? Savez-vous seulement ce que nous entendons par haine, par colère, par mauvaise humeur? Avec vos idées grossières, — permettez-moi de m'exprimer ainsi, il n'y a rien de blessant pour vous — avec votre imagination débordante, vous devez cer-

tainement commettre des confusions qui ne vous rapprochent pas de la vérité. Je m'en tiendrai donc aux faits. Il est possible que nous détestions le personnel et que notre désir de le contrôler, de le juger, comme vous dites, s'explique par ce sentiment; pour ma part, j'en suis convaincu; et tout à l'heure je vous dirai mes raisons. Mais je reconnais que d'autres ont une opinion différente et, bien qu'à mon avis ce soit la pusillanimité, la crainte de voir les choses comme elles sont qui leur donne ces pensées, elles méritent examen. Ce qu'ils disent s'entend fort bien. On ne peut, c'est leur principal argument, détester les domestiques; on peut se plaindre d'eux, on peut les couvrir d'injures, si l'on est irascible; à la rigueur, on les châtie; mais les haïr est inconcevable, ne serait-ce que parce que, si maladroits ou désagréables qu'ils soient, ils sont quand même à notre service et par conséquent méritent un minimum de reconnaissance. Ces locataires ajoutent que nous serions bien en peine de détester les serviteurs, étant donné que nous sommes incapables de détester qui que ce soit parce que tout sentiment réel nous est maintenant étranger. Que répondre à cela? Répond-on à une plaisanterie? C'est plutôt le contraire qu'on serait tenté de dire de nous. L'habitude de vivre repliés, sans divertissement extérieur, les méditations au cours desquelles nous ne cessons de nous parler à nous-mêmes, comme je le fais en ce moment, ont beaucoup développé notre sensibilité, et le moindre incident retentit à l'infini sur notre vie. Nos rapports avec le personnel sont en cela particulièrement remarquables. En vérité, rien ne s'opposerait à une parfaite entente. Dès que nous pensons à eux avec calme, rejetant toute interprétation passionnée, nous comprenons leur conduite et nous l'approuvons. Ils trouvent au fond de nous-mêmes une adhésion complète. Mais là est le drame, nous leur pardonnons d'autant moins que nous leur donnons raison. Nous avons pour eux une haine sans motif qui se cherche vainement des griefs, qui repousse ceux qu'elle trouve parce qu'ils ne sont pas dignes de sa violence et qui se contente de cette absence de cause pour brûler et s'attiser. Les domestiques attirent naturellement la haine, voilà la vérité. On ne s'en rend pas compte tout de suite, c'est souvent de la tendresse qu'on croit ressentir pour eux; mais un jour on n'échappe plus à l'évidence, le personnel se fait détester. Pourquoi en est-il ainsi? Voilà qui

ne devrait pas trop nous retenir, car on risque en y réfléchissant de chercher d'extraordinaires mystères là où il n'y a probablement que des causes toutes simples. Il est naturel que quelque chose vienne alourdir et rendre plus sombre le sort des employés qui, si certains traits de leur nature ne nous tournaient contre eux, finiraient par bénéficier auprès de nous de sentiments d'amitié et de respect si excessifs que tout l'ordre de la maison en serait troublé. Vénérer des serviteurs, nous en viendrions là. Or de tels excès sont sévèrement interdits. Les domestiques ne sont si lointains et, quand ils sont auprès de nous, ils ne se montrent si indifférents que parce qu'il leur faut maintenir la hiérarchie; ils en profitent, avec leur caractère dépravé, pour nous faire sentir combien ils planent au-dessus de nous, ils s'humilient, c'est visible, afin de se mettre à notre niveau; mais, quelles que soient leurs intentions, l'équilibre général est sauvé. Nous pouvons donc estimer que cet étrange sentiment, si injustifiable par certains côtés, est cependant rendu nécessaire par l'harmonie de notre petite communauté et qu'il nous est même dicté par les décrets de là-haut. C'est le regard de la loi sur nous. Nous sommes son instrument et nous commettrions une lourde faute si nous essayions de nous soustraire à la passion qu'elle nous impose ou de lui trouver des motifs selon notre point de vue. Cherche-t-on à justifier la loi? Par conséquent, nous n'avons qu'à sentir comme elle veut que nous sentions, sans nous abandonner à de vaines disputes. Ce sentiment de haine — comment en serait-il autrement? — est très pénible et très lourd. Il nous dessèche, il nous ôte le goût de toutes choses. C'est à peine si nous l'éprouvons tant il semble nous rendre insensibles; nous suivons dans nos organes la montée d'une vague chaleur qui est comme une mince colonne de feu; nos pommettes rougissent, nos yeux deviennent brillants; la salive se tarit; nous n'avons plus qu'à nous taire. Comme un pareil sentiment nous est plus désagréable que doux, nous avons pris l'habitude de voir en lui un sentiment justicier qui n'a sans doute rien à voir avec la justice, mais qui n'en est que plus inattaquable, puisqu'il supprime toute délibération et tout jugement. Nous nous contentons de regarder l'homme qui est dans la position de coupable, de le juger, selon votre expression, et l'interrogatoire, l'examen des preuves, le verdict apparaissent comme inutiles, ou plutôt tout cela est implicite-

ment enfermé, réellement contenu, dans ce simple regard, brûlant et vide, par lequel à notre tour nous appliquons la loi.

A ce moment Joseph tira le bras du jeune homme pour lui imposer silence. Peut-être ne voulait-il pas que Thomas en entendît davantage. Celui-ci fut soulagé d'échapper à l'entretien. Au début, il y avait trouvé un repos et un réconfort, il se retenait pour ne pas l'interrompre, il aurait voulu qu'on lui expliquât tout. Mais maintenant il ne pensait qu'à faire taire le jeune homme. Non seulement il ne pouvait suivre la conversation qu'avec beaucoup de fatigue, car à tout moment il lui semblait que des mots essentiels s'égarèrent, mais elle l'incommodeait et lui alourdissait l'esprit en lui apprenant des détails qu'il eût désiré ignorer toujours. Il se leva.

— Je n'étais venu qu'en passant, dit-il. Je suis obligé de m'en aller.

— C'est impossible, répondit le jeune homme. A quoi pensez-vous? Nous commençons notre travail dans un instant.

Thomas voulut faire lever Dom, mais celui-ci s'était endormi et il ne comprenait pas ce qu'on lui demandait.

— Justement, dit Thomas, je suis étranger à ce travail. Il ne m'est pas possible d'y prendre part.

— Que dites-vous? dit le jeune homme en se redressant lentement comme s'il se répétait mentalement les paroles qu'il venait d'entendre. Comment pourriez-vous rester à l'écart de cette affaire?

Il réfléchit un moment pour examiner les objections que Thomas aurait pu lui proposer et ajouta :

— Vous y êtes mêlé de toute façon.

— Vous commettez certainement une erreur, dit Thomas. Je suis entré par mégarde et je n'ai pas le droit de participer à vos discussions.

— Je comprends vos scrupules, dit le jeune homme en se radoucissant. Mais je vais vous apaiser d'un mot. Bien que vous ayez raison de considérer votre présence ici comme un privilège, privilège dont vous ne sauriez vous-même apprécier la valeur, il n'est personne qui dans une certaine mesure ne soit dans la même situation que vous. Rassurez-vous donc. Votre présence sera supportée.

— C'est plus que je n'en demande, dit Thomas, et il s'efforça d'éveiller son compagnon.

— Un instant, dit Jérôme. Je ne veux pas revenir sur vos étranges propos, ils ne concernent que vous. Mais je dois vous faire observer, c'est mon devoir, que vous vous méprenez sur les motifs de votre présence dans cette salle. Vous oubliez que vous n'y êtes pas venu librement, mais par ordre. Vous ne pourrez donc la quitter que lorsque vous aurez rempli vos obligations.

— C'est inexact, dit Thomas. L'ordre est bien venu d'ici, mais le désir et l'action sont venus de moi. Je n'ai répondu à l'appel que parce que l'appel m'a semblé vénérable.

— L'ordre est venu de bien plus loin, dit le jeune homme, et il est venu aussi de vous. N'êtes-vous pas allé dans la salle de jeu?

— Oui, dit Thomas.

— Vous ne pouvez donc vous soustraire à votre devoir, dit le jeune homme. Nous avons à juger ces deux hommes, ajouta-t-il en désignant les deux joueurs; vous êtes l'un des témoins.

— Voilà qui change tout, dit Thomas comme s'il se fût attendu à cette conclusion. De quoi les accusez-vous?

— Nous ne les accusons pas, répondit le jeune homme. Eux-mêmes viennent chercher notre jugement.

— Quelle faute alors, demanda Thomas, les a conduits devant vous?

— Vous êtes étrange avec vos questions, dit le jeune homme. Pourquoi voulez-vous que nous nous tenions au courant des petits secrets de chacun? S'ils sont ici, c'est qu'ils ont été attirés par notre salle et, dès qu'ils y sont entrés, ils ont été saisis par notre juridiction. Quels motifs les ont poussés? Un hasard seul pourrait nous l'apprendre. Peut-être ont-ils triché, comme ils disent; peut-être ont-ils eu une contestation avec un membre du personnel; peut-être subissent-ils une de ces crises à l'issue desquelles ils désirent quitter le milieu où ils vivent, l'étage où ils sont admis, et aller autre part; peut-être, c'est le motif le plus grave, ne savent-ils pas eux-mêmes pourquoi ils sont venus et sont-ils entrés sous un prétexte futile, poussant la première porte qu'ils trouvaient devant eux?

Thomas regarda les deux hommes qui buvaient lentement dans une tasse.

— L'un d'eux, dit-il, est un employé.

Le jeune homme regarda à son tour et dit :

— Ils sont l'un et l'autre membres du personnel.

— Vous me surprenez, répondit Thomas. Dans la salle il n'y en avait qu'un qui remplissait une fonction. L'autre semblait sous la menace d'un châtiment. Il ne détenait pas l'autorité, il la subissait.

— Détail sans importance, dit le jeune homme en se rasseyant. Ce n'est pas par de tels indices qu'on distingue un locataire d'un employé.

— Il y a donc des signes distinctifs? demanda Thomas sans cesser de fixer les deux joueurs.

— Il y en a de toutes sortes, répondit le jeune homme. Certains sont très grossiers, comme l'inscription qu'on voit au bras de quelques serviteurs. On pourrait accorder à ce signe un réel crédit s'il était soumis à un contrôle, ce n'est malheureusement pas le cas. D'autres signes consistent dans des détails du costume, soit que le vêtement porté par l'employé ressemble à un uniforme, soit qu'il se distingue de l'habit courant par son élégance raffinée. Ce sont là des indices fragiles; d'autres n'ont pas en eux-mêmes plus de valeur, mais ils retiennent davantage l'attention. Généralement les employés, tout en surveillant leurs façons de faire pour les conformer aux nôtres, sont mal à l'aise parmi les locataires; ils ne parlent pas ou ils parlent trop; leur voix a un éclat rauque qu'ils ne réussissent pas à dissimuler. Ils sont ou exagérément attentifs ou indifférents à l'excès. Enfin, conséquence vraisemblable de ce dépaysement, il leur arrive de montrer une maladresse physique qui passe souvent pour de la mauvaise volonté.

— Ces indications ne sont pas d'un usage commode, dit Thomas d'un air de doute.

— Pourquoi le seraient-elles? répondit le jeune homme. Elles sont même, si vous voulez, tout à fait sans valeur. On peut toujours trouver d'autres détails qui leur ôtent de la signification, comme il est aisé de découvrir de nouveaux indices qui donnent encore à réfléchir. Mais n'est-ce pas naturel? Y a-t-il donc des différences si marquées entre les serviteurs et les locataires? Ne vous ai-je pas raconté comment le personnel se recrutait parmi tous les habitants de la maison? Sans doute, les domestiques ont toujours été tentés de constituer une caste à part que l'originalité de leurs occupations leur faisait un devoir de défendre contre les influences de la vie banale. La caste existe, seulement elle ne dépend pas du choix des per-

sonnes, puisque tout le monde peut y participer et y participe réellement, elle est liée à une manière de voir qui s'impose à chacun. Pourquoi chercherait-on à opposer les locataires aux domestiques, alors que les locataires sont toujours plus ou moins des domestiques et qu'ils ne peuvent se distinguer d'eux, même à l'œil le plus perspicace, surtout pour lui? On commet une faute lorsqu'on refuse de voir dans chaque être l'homme qui sera un jour appelé parmi les membres du personnel.

— Par conséquent, dit Thomas, vous êtes peut-être un domestique?

— Peut-être, répondit le jeune homme en souriant.

— Il n'est donc pas sûr, ajouta Thomas, que votre manière de voir soit celle d'un locataire ordinaire.

— Jugez-la comme vous l'entendrez, dit le jeune homme, elle répond à la vérité.

— Il se peut aussi, continua Thomas, que moi qui ne suis même pas un locataire, qui n'habite pas la maison et qui y demeure comme un étranger, je doive prendre garde à vos paroles, non pas parce qu'elles pourraient m'inspirer de la méfiance, mais parce qu'il faut me méfier de mes propres forces.

— C'est un souci inutile, dit le jeune homme. Je n'ai pas oublié qui vous étiez.

— Je sens enfin, dit encore Thomas, que ma présence ici est déplacée et que je ne suis pas en mesure d'y jouer le rôle pour lequel on m'a fait venir. Je ne saurais être témoin dans une affaire où je ne distingue pas la qualité des inculpés.

— Toutes vos observations sont superflues, dit le jeune homme qui avait écouté avec une indulgence impertinente. Il est maintenant trop tard pour vous soustraire à votre devoir, puisque la procédure a commencé. Je me contenterai pour la bonne marche des opérations d'attirer votre attention sur deux points. Le premier, c'est que, si infime que soit votre tâche, elle est la preuve que vous avez été distingué, que par conséquent le regard qui a été jeté sur vous a reconnu votre capacité. Le second, c'est que vous vous effrayez vainement des relations qui existent entre locataires et personnel, étant donné qu'en faisant le premier pas dans la maison vous avez fait également le premier pas dans la voie très longue, presque infinie et cependant déjà toute tracée, qui vous mènera à

l'état de domestique. Maintenant, ne quittez pas des yeux les deux employés.

L'invitation était peut-être ironique, car Thomas n'avait cessé de fixer les joueurs, un peu à la légère d'abord, ensuite plus sévèrement pour reconnaître quels crimes ceux-ci avaient à se reprocher. Ils ne pensaient maintenant qu'à examiner la salle, à en scruter certains détails, notamment les peintures du plafond qu'ils contemplaient longuement en hochant la tête. Ces peintures, que Thomas aperçut à son tour avec surprise, étaient curieuses, elles représentaient d'une manière très exacte la salle, telle qu'elle pouvait être un jour de gala. Les clients, en regardant bien on reconnaissait certains visages, étaient habillés avec une grande distinction, ils portaient une fleur à la boutonnière, et des décorations brillantes s'étaient étalées sur leur poitrine. Au centre, des couples dansaient, et le spectacle eût été tout à fait gracieux, si les cavaliers, exécutant probablement une figure de danse, n'avaient dissimulé le visage de leurs danseuses. Quelques-uns, par excès de zèle, s'étaient voilés les yeux, montrant par ce geste naïf que la vue qu'ils interdisaient aux autres ils ne pouvaient pas davantage la supporter. Sur l'estrade, à la place des musiciens, le peintre avait représenté trois personnages d'une grande beauté qui, assis dans des fauteuils richement décorés, contemplaient gravement la scène.

L'examen du tableau émut les deux joueurs. Ils se levèrent brusquement et, comme s'ils avaient perdu tout sentiment de politesse, ils demandèrent d'une voix forte pourquoi il n'y avait pas ce jour-là de spectacle de danse. Leurs voisins, déconcertés, ne surent que répondre. Ils se levèrent à leur tour et bégayèrent quelques paroles dont le sens ne parut pas trop clair, mais qui devaient signifier : nous ne sommes pas compétents, nous n'y sommes pour rien.

— Qui donc est compétent ici ? crièrent les deux hommes sur un ton de joyeux reproche.

Pour les calmer, on leur désigna au hasard une table dans un coin de la salle. Le plus jeune se mit à chanter et sa voix, s'élevant lentement au-dessus des rumeurs de la foule, fit entendre un chant d'une beauté inattendue. Les paroles appartenaient probablement à une langue étrangère, Thomas en comprit d'abord si peu le sens qu'il crut écouter une mélodie

dont la musique tenait lieu de mots. C'était un chant heureux et doux où les sons, dans leur succession rapide, ne s'effaçaient pas tous, quelques-uns continuant à durer et, sans se fondre avec les notes nouvelles, restant indifférents à la suite de la modulation. Cette singularité qu'on était tenté d'expliquer par l'acoustique de la salle, mais que Thomas attribuait à la mémoire vocale du chanteur, ne créait aucune cacophonie et finissait par transformer entièrement la mélodie qui, au commencement, gracieuse et légère, devenait d'une gravité et d'une tristesse poignantes. Les colonnes de sons paraissaient entourer le chanteur et le séparer à jamais de la foule, le mettant au centre d'un triste péristyle qu'il ne pouvait lui-même ébranler sans périr. Il sembla bientôt à Thomas que la voix de l'homme s'était tue et qu'accablée par le monument sonore qu'elle avait construit, elle ne pouvait que chercher dans le silence l'expression de la joie à laquelle elle s'était consacrée. Les paroles jaillirent alors de la confusion où elles avaient été perdues. La chanson exaltait le bonheur de l'homme qui ne s'est pas dérobé à son devoir et qui trouve dans une action bien-faisante la récompense d'un pénible travail. Fait remarquable, en écoutant attentivement, on avait l'impression que la première partie de la mélodie qu'on percevait en somme tout entière en même temps, reproduisait ces paroles à rebours en commençant par la fin, et que seule la dernière partie les mettait en valeur dans leur suite naturelle. Toutes ces inventions n'étaient pas moins belles que singulières et l'émotion qu'on ressentait à les découvrir dépassait de beaucoup le sentiment d'une tranquille jouissance artistique.

Thomas fut donc très surpris en entendant plusieurs spectateurs éclater de rire et se moquer de l'infortuné jeune homme, comme si celui-ci s'était livré à une exhibition burlesque. Il reporta son attention sur le public et, voyant les bouches ouvertes et les gestes pleins de componction, il remarqua qu'un grand nombre de personnes chantaient dans la salle et que Jérôme lui-même ainsi que son compagnon faisaient entendre une note sur laquelle ils s'attardaient indéfiniment. Il pensa alors que les spectateurs, pour tourner le chanteur en dérision, s'étaient approprié la mélodie et, au lieu de la chanter dans l'ordre qu'elle réclamait, en chantaient à la fois les différents passages selon une formule nouvelle dont ils avaient l'habitude.

Le chanteur avait donc été condamné au silence et il n'avait plus qu'à entendre l'essence tragique du chant qui lui avait semblé jusqu'à présent exprimer le bonheur paisible et noble de la vie.

Peu après, chacun se tut et les derniers sons, renvoyés par l'écho, cherchèrent en vain à prolonger cette parodie pénible. Un spectateur se leva; il se dirigea vers les deux hommes et dit à voix haute :

— La danse n'est plus autorisée actuellement.

Cette réponse déférente jeta dans le trouble le premier des joueurs, celui qu'on venait d'humilier si cruellement; mais l'autre, sans être ébranlé le moins du monde, se dressa à demi et demanda à quoi dans ces conditions servait l'estrade des musiciens.

— Elle a encore son utilité, dit le spectateur avec politesse. C'est sur cette estrade que les personnes qui ont des sujets de plainte viennent exposer leurs doléances. On enferme aussi sous les planches des bouteilles de cognac et des fûts de bière.

— Très bien, très bien, répondit l'employé de sa grosse voix rauque et il invita sans plus de façon le spectateur à s'asseoir à la table.

Celui-ci accepta, et l'on ne songea plus qu'à boire et à chanter. Thomas but plusieurs tasses d'un excellent vin. Jérôme qui buvait aussi recommença de lui parler, comme s'il n'y avait pas eu de désaccord entre eux. Il lui dit que cette réunion était très importante, parce qu'elle permettait de comprendre comment le personnel pouvait être soumis à un contrôle. Les domestiques, disait-il, si gourmands et si vicieux, étaient toujours très sobres en public. Manger, dormir constituaient pour eux des actes dépravés qu'ils n'osaient pas accomplir devant les locataires. C'est pourquoi, du reste, on les voyait si rarement. Mais parfois, après des crises dont il n'était pas aisé de connaître le sens, la discipline perdait sa force, et ils se mêlaient aux autres habitants de la maison pour prendre part à leurs divertissements. C'était notamment le cas lorsqu'ils pénétraient dans cette salle. L'atmosphère en était-elle particulièrement déprimante? Avait-elle une action sur le système nerveux des domestiques, ou ceux-ci n'y venaient-ils que lorsqu'ils se sentaient déjà prêts à succomber? Ce qu'on pouvait affirmer, c'est qu'ils se livraient alors sans retenue à tous les petits

plaisirs dont ils faisaient auparavant profession de se priver. Si on les avait écoutés, on eût ressuscité des coutumes depuis longtemps interdites, et le corps, négligeant les précautions qu'on lui faisait prendre depuis des temps immémoriaux, aurait d'un seul coup perdu les avantages de ce régime de santé. Bien que, par humanité et par bienséance, on ne cédât pas à tous leurs caprices, les excès auxquels ils s'abandonnaient étaient assez grands pour qu'ils en ressentissent un double effet physique et moral. Plus délicats que les locataires, par suite de leur manque d'entraînement, ils éprouvaient, dès que l'ivresse était dissipée, un surcroît de vigueur corporelle, une reviviscence de leurs appétits, un développement de tous leurs sens qui les rendaient généralement impropres pour longtemps à l'exercice de leurs fonctions. Les signes distinctifs qui les rattachaient encore à leur caste s'effaçaient, et ils retombaient dans l'existence agréable mais monotone des locataires. Ajoutez à cela la honte qui, du moins durant les premières heures, tourmentait leur âme et la faisait se débattre en vain contre les tentations auxquelles elle avait déjà cédé. Ils en subissaient si durement les suites que la vue des autres habitants leur était insupportable et que, s'ils s'y étaient sentis exposés, ils auraient probablement péri. C'est pourquoi on les enfermait dans une cellule à part où ils demeuraient pendant une quarantaine de jours et où ils se croyaient à l'abri du monde. Ce qui était une illusion, car les locataires prenaient un tel plaisir à les voir dans cet état, plaisir d'ailleurs très pur où ne se glissait aucunement le sentiment de leur revanche, qu'ils ne pouvaient se passer de ce spectacle et que pendant l'emprisonnement ils se rendaient à tour de rôle devant la porte où un guichet habilement placé leur offrait les délices dont ils étaient si curieux.

— Tout ne vous est-il pas clair? demanda obligeamment le jeune homme.

Tout était assurément trop clair; Thomas regarda avec dégoût sa tasse où il y avait encore un peu de vin et il se leva, entraînant Dom avec lui.

La salle était à demi plongée dans l'obscurité. Mais, fait curieux, il y avait maintenant sur l'estrade plusieurs personnes qui avaient à la main une cruche d'où s'échappaient quelques rayons. A la faveur de cette douce lumière, Thomas atteignit la table où se tenaient les deux employés; de nombreux invités

buvaient avec eux et ils le dévisagèrent avec cette curiosité insatiable dont ils avaient déjà donné tant de preuves.

— Partons, dit Thomas aux deux hommes.

— Voici notre locataire, répondit le plus âgé des deux, mais ni l'un ni l'autre ne se levèrent pour le suivre.

— Je m'en vais donc, dit Thomas.

Il dut bousculer les spectateurs qui se pressaient autour de lui et lui barraient le chemin: l'un d'eux lui avait saisi le bras et voulait l'accompagner. « Triste société », pensa-t-il. Les têtes qu'il apercevait semblaient rongées par la maladie, et la finesse des traits apparaissait comme un signe de débilité. Les deux employés, se voyant soudain abandonnés à leur table, préférèrent se joindre à la petite troupe groupée autour de Thomas et c'est une suite triomphale qui se dirigea vers la porte au milieu des rires, des cris et même des chants.

Une circonstance changea cette gaieté en désordre. Les gardiens de l'estrade élevèrent leur cruche et la lumière baigna toute la salle. Les torches qui étaient enfermées dans les pots de grès jetèrent une si vive clarté que chacun se cacha la figure pour n'en pas subir les atteintes, et quelques-uns, déjà à demi ivres, tombèrent à terre en croyant qu'on les frappait, ce qui les fit crier de toutes leurs forces sans qu'il y eût pour cela une cause sérieuse. Thomas ne s'arrêta qu'un instant. Il avait hâte de quitter la salle. Quelle pénible réunion! Dans son désir de rester libre, il se demanda s'il n'abandonnerait pas les deux employés. Mais ceux-ci, le voyant indécis et prenant son hésitation pour de la tristesse, se pendirent à son bras comme pour faire équilibre à Dom; et ils marchèrent tous les quatre à grands pas vers la porte.

Un gardien les attendait. C'était l'homme qui l'avait appelé sur le balcon. Il avait brisé la cruche dont les morceaux étaient éparpillés sur le sol et la flamme brûlait tranquillement.

— Vous devez vous séparer, dit-il de sa voix autoritaire.

— Est-ce indispensable? demanda Thomas.

— Je dois reconduire ces deux-là, dit le gardien sans répondre directement.

— Je vous tiendrai donc compagnie, dit Thomas, et ils partirent tous ensemble.

Ils furent très vite arrivés. Le gardien connaissait le chemin à merveille. C'étaient toujours les mêmes corridors, les mêmes

vestibules, seulement plus larges et plus clairs; on eût dit que la maison cherchait la liberté et l'insouciance par ces voies qui ne menaient nulle part et qui pourtant faisaient partie d'un plan rigoureux. Ils s'arrêtèrent devant un grand et vaste escalier dont les marches montaient lentement et qui s'élargissait en s'élevant, de sorte que tout en haut elles semblaient se confondre avec l'immense palier du premier étage.

— Vous ne pouvez aller plus loin, dit le gardien avec fermeté, quoique sur un ton plus conciliant. Votre sauf-conduit de locataire cesse à cet endroit d'être valable.

— Quel sauf-conduit? demanda Thomas. Je n'ai pas entre mes mains de papier de ce genre.

— Je serais surpris que vous ayez en effet une telle pièce, dit le gardien. Elle est mentionnée sur la fiche qui a été établie à votre nom et cette fiche ne peut pas quitter les archives.

— Je n'en ai pas eu connaissance, dit Thomas. Mais de toute manière l'autorisation ne saurait me concerner. Car ce n'est pas comme locataire que je désire me rendre au premier étage, c'est en qualité de témoin que je suis tenu de vous accompagner.

Le gardien réfléchit et dit :

— Vous reconnaissez votre qualité de témoin.

— Puis-je faire autrement? demanda Thomas.

Le gardien éluda la question et, éteignant la torche :

— Suivez-moi donc, dit-il.

Au haut de l'escalier, trois portes s'ouvraient : au centre, à droite et à gauche. Thomas choisit la plus modeste, mais, appelé par le gardien, il pénétra avec lui par la grande porte du milieu. C'était l'infirmérie. La salle était immense; comme il y avait peu de malades, on croyait au premier abord qu'elle était vide et les lits, alignés les uns auprès des autres, recouverts d'un drap blanc, ne semblaient pas faits pour le sommeil. Le gardien poussa Thomas et ses compagnons dans un réduit, constitué de deux cloisons légères et fermé par un rideau, qui devait servir de salle d'attente.

— Vous avez, lui dit-il, la responsabilité de ces hommes. Aussi longtemps qu'ils n'auront pas reçu d'autre domicile, vous ne pourrez quitter la pièce.

Thomas jugea inutile de répondre; son intention n'était pas d'obéir aux ordres, mais de suivre son propre chemin. Il fut

donc très contrarié, lorsque les employés, s'étant jetés à ses pieds, implorèrent son pardon et le supplièrent de ne pas les abandonner.

— Si tu nous abandonnes, lui dirent-ils, nous ne retrouverons jamais la liberté. On nous enfermera dans l'infirmerie ou, ce qui sera pire, dans une chambre de grand malade. Nous ne reviendrons pas à la vie.

— Qu'allez-vous imaginer? dit Thomas en cherchant à échapper à leur étreinte. Aucun malheur de ce genre ne vous menace et si réellement vous étiez exposés à une telle infortune, je n'aurais aucun moyen pour vous en défendre. Je n'ai pas d'appui dans la maison.

— Pas d'appui? s'écrièrent-ils. Nous voyons bien que tu ne veux pas nous aider; les autres t'ont sans doute fait la leçon et tu nous méprises. Et pourtant nous espérons que tu n'aurais pas si vite renoncé à ta liberté de jugement.

Puis, changeant soudain de préoccupations, ils l'interrogèrent ardemment sur son pays, les souvenirs qu'il en avait gardés, les aventures de la route. Thomas fut très étonné de ces questions. C'était la première fois qu'on lui parlait du lieu d'où il venait et il le voyait déjà perdu si loin dans le passé qu'il ne se sentait pas la force d'y ramener son esprit. Il repoussa lentement les deux hommes qui s'accrochaient encore à lui et garda le silence. Ils restèrent ainsi immobiles jusqu'à ce que le vieil employé, se relevant, lui eût dit :

— Tu es pourtant notre témoin. Si tu es libre par rapport à nous, tu n'es pas libre par rapport à la faute qu'on nous reproche. Tu ne peux nous abandonner. Sinon, il te faudrait nous accorder ta caution et tu aurais à chaque instant à t'occuper de nos affaires.

Thomas n'était pas décidé à s'engager dans des explications nouvelles, il ne se voyait que trop enchaîné par les difficultés qu'on lui avait révélées et qui affaiblissaient sa résolution sans lui faire mieux distinguer le but; néanmoins, il ne pouvait se débarrasser aussi rapidement de ses obligations de témoin.

— Je ne vous crois pas, dit-il. Si je vous laisse, je n'aurai plus jamais à m'occuper de vous et vous n'entendrez plus parler de moi. C'est au contraire en demeurant à vos côtés que je serais sans cesse rappelé à vos méchantes petites affaires. Je n'en ai pas le désir.

— Ne nous quitte pas, s'écrièrent-ils à nouveau tous deux ensemble en le conjurant de n'être pas impitoyable. Le plus jeune semblait sur le point de perdre connaissance. L'aîné pressait son gardien et lui entourait les jambes qu'il paraissait supplier de rester là.

— Allez-vous-en, dit Thomas avec dégoût.

Quels êtres abjects! Comment pourrait-il se défaire d'eux?

— Qu'attendez-vous de moi? cria-t-il pour en finir.

Aussitôt le vieux se redressa et dit :

— Tu peux beaucoup, car c'est ton témoignage qui fixera le régime auquel nous serons condamnés. Tu ignores ce qui nous menace. La vie à l'hôpital est un enfer. Pendant des jours nous resterons dans une pièce obscure où nos yeux devront lire sans cesse quelques lignes extraites d'un livre et finement transcrites. Après quelques heures, les yeux se gonflent et pleurent, la vue se brouille. Après un jour, la nuit se fait, le regard saisit quelques lettres de flamme qui le brûlent. Cette nuit, heure par heure, devient plus profonde et quoique les yeux soient toujours ouverts, l'obscurité qui les voile est si grande qu'ils ne sont pas seulement éteints mais qu'ils prennent conscience de leur aveuglement et qu'ils se croient frappés de malédiction. Les tourments durent en général une semaine; lorsque ce délai est écoulé, le malade qui n'a pas cessé d'avoir les yeux fixés sur le texte qu'il ne voit plus, aperçoit au dedans de lui-même, avec une parfaite netteté, les mots qu'il lit et qu'il comprend, et il retrouve la vue. Il en sera de même pour chacun des sens. L'épreuve la plus douloureuse est la purification de l'ouïe. La chambre dans laquelle on nous tient prisonniers est fermée à tous les bruits. On jouit d'abord de ce silence et de cette paix. Le monde est rejeté du lieu où l'on habite et le repos est doux. On ne sait même pas que l'on y est seul. Le premier moment pénible vient d'une parole que le malade fait entendre à haute voix et qui est, paraît-il, toujours la même; c'est un nom, je ne sais lequel, un nom qu'il prononce d'abord avec indifférence, puis avec curiosité et enfin avec un amour plein d'angoisse; or l'ouïe, déjà desséchée par le silence, ne l'entend que comme un mot privé de sensibilité et de chaleur. Étrange, cruelle découverte. Le malade commence une conversation avec lui-même où il met toute sa tendresse et qui lui est répétée avec une indifférence croissante.

Il parle passionnément et ce qu'il entend est plus froid, plus étranger à sa vie que n'importe quelle parole d'un autre homme. Plus il s'exprime avec chaleur, plus ce qu'il dit le glace. S'il fait appel à ce qui lui est le plus cher au monde, il le perçoit comme séparé de lui à jamais. Comment s'explique cette malheureuse anomalie? En y songeant, et naturellement il ne pense qu'en parlant, il s'aperçoit que les paroles qu'il entend sont comme les paroles d'un mort; il s'entend comme s'il était déjà privé de conscience; il est son propre écho dans un monde où il n'est plus; il subit ce supplice de recevoir en dehors de l'existence les mots qui ont été l'âme et le discours de toute sa vie. Le délire s'empare de cette impression. L'oreille devient immense et prend la place du corps. Chacun se croit changé en cette ouïe où meurent les chants les plus beaux, les paroles les plus aimées, la vie même par un terrible et éternel suicide. On ouvre alors votre chambre, on prononce votre nom. On l'entend comme il mérite d'être entendu. Vient ensuite la purification des mains.

— C'est assez, dit Thomas. Le récit que vous faites est probablement destiné à m'attendrir; dans ce cas, vous avez manqué votre but, car il n'a réussi qu'à augmenter mon dégoût. Mais s'il est conforme à la vérité, c'est bien pis encore, puisque seuls d'énormes crimes ont pu vous attirer une aussi terrible punition.

— Ce n'est pas vrai, dit le vieil employé en saisissant Thomas à bras-le-corps. On ne nous punit pas et nous n'avons pas commis de crime. Toi-même, es-tu coupable? Non; c'est pourtant à un régime semblable que tu seras soumis, si tu ne consens pas à nous aider.

— Absurdes menaces, dit Thomas. Pourquoi serais-je exposé aux mêmes peines que vous, alors que, passé, conduite, situation, tout diffère entre nous?

— C'est à cause de l'infirmerie, dit l'employé timidement.

— L'infirmerie? demanda Thomas.

— Oui, dit l'employé, tu l'ignores donc? Presque tout le premier étage est transformé en une vaste infirmerie où l'on soigne de grands malades. Ces malades, à cause de leur faiblesse et de la nature de leur mal, redoutent particulièrement la contagion au point que, lorsqu'on ne prend pas de précautions pour les approcher, ils contractent toutes sortes de maladies nouvelles. On est donc obligé de tenir d'abord à l'écart

les personnes qui doivent entrer dans les salles et dans les chambres. C'est ce qu'on appelle le stage de désinfection.

Thomas réfléchit; l'observation de l'employé le surprenait désagréablement.

— Je n'entrerai pas dans les chambres des malades, finit-il par répondre.

— Comment pourrais-tu faire autrement? dit l'employé. N'es-tu pas venu ici comme témoin?

— Sans doute, dit Thomas.

— Alors, dit l'employé, tu seras bien forcé d'entrer dans les chambres, au moins dans la nôtre, puisque c'est toi qui seras chargé de nous surveiller.

— Mais vous n'êtes pas malades, dit Thomas.

— Nous le deviendrons, dit l'employé en gémissant. Déjà je me sens mal à l'aise dans cette pièce. Toi, je commence à ne pas te reconnaître. Tu es presque un tout autre homme, plus grand, plus fort, ne faisant qu'un avec ton compagnon. Tes yeux me regardent comme ils ne m'ont encore jamais regardé et tu as l'air si implacable. Ah! s'écria-t-il soudain, je me suis étrangement trompé. Tu n'es pas celui que je croyais; tu es le bourreau.

Il se retira dans un coin de la chambre en fixant sur lui des regards effrayés. « Que vais-je faire de ces deux hommes ivres? » se demanda Thomas. Pouvait-il les laisser? Lui permettrait-on de quitter la pièce, et s'il s'en allait, ne devrait-il pas traverser la grande salle des malades? Il s'adressa au jeune employé qui était étendu à terre presque inanimé.

— Mettez fin à ces enfantillages, lui dit-il. Cessez de me tromper par vos mensonges. Vous qui paraissez moins entraîné dans le vice, ne pouvez-vous me parler loyalement au lieu de chercher à me rendre complice de vos fautes?

Le jeune homme, on eût dit à cet instant un adolescent, leva vers lui des yeux suppliants, mais il ne put prononcer une parole. Le vieux cria de son coin :

— Prends garde, Simon. Défie-toi de ce qu'il pourrait te dire. Il est venu avec nous pour nous torturer et il a hâte de commencer sa tâche.

Puis il se jeta sur le jeune homme en lui demandant de répéter les paroles de Thomas. Le jeune homme essaya en vain de

remuer les lèvres, il ne put que saisir le cou de son compagnon en l'étreignant faiblement.

— Vois, dit le vieil employé en se tournant vers Thomas. Voilà le beau résultat de tes efforts. Il ne peut déjà plus parler. N'auras-tu pas pitié de lui? Et encore il est jeune, il est faible; moi qui suis âgé et vigoureux, je suis bien plus à plaindre. Que deviendrais-je si tu remplis scrupuleusement ton office?

— Je ne suis pas le bourreau, dit Thomas. Je ne suis pas chargé officiellement de vous fustiger; mais si vous persistez dans votre conduite honteuse, je n'aurai besoin d'aucun ordre pour vous infliger une punition exemplaire. Pourquoi, ajouta-t-il, croyez-vous que je sois le bourreau?

— Nous le voyons à tes yeux, dit le vieil employé en se relevant peureusement. Ta manière de regarder est celle d'un être qui a été investi d'un mandat. Tu ne nous regardes pas, tu regardes ce que tu dois faire à propos de nous. Tu ne fixes pas notre faute, tu as les yeux fixés sur ton action. Tous les exécuteurs sont ainsi. Quelques-uns sont sourds et muets. Qu'auraient-ils besoin de parler et d'entendre, puisque la vérité est dans leur main qui assomme et dans leur fouet qui déchire? Mais toi, tu es le bourreau-né, celui qui dit : « Il n'est pas encore trop tard », alors que son couteau a déjà tranché la gorge du coupable.

— Nous le voyons aussi à tes mains, dit le jeune employé que les paroles de son compagnon avaient tiré de sa torpeur comme si elles avaient été l'explication de son mal. Je n'ai pas eu besoin que tu me touches pour savoir qu'elles frappent fort et qu'elles manient durement le bâton. En me frappant, aie seulement égard à ma faute.

— Cela suffit, dit Thomas. Je ne sais pas comment vous avez pu deviner que ma baguette vous ferait grand mal, mais vous allez sûrement l'apprendre maintenant.

Il prit un morceau de bois qui se trouvait sur la table et en porta quelques coups au jeune employé; celui-ci, avant même d'avoir reçu les coups, s'évanouit.

— Voyez ce bâton, dit Thomas au vieil employé qui déjà poussait des cris. Je n'ai voulu que vous montrer avec quoi je vous corrigerai si vous continuez à mentir. Maintenant répondez à mes questions. Où est allé le gardien?

— Nous n'avons qu'un gardien, c'est toi, dit l'employé.

— Attention au bâton! dit Thomas. Il y a encore un autre gardien, celui qui nous a conduits jusqu'ici et qui doit à présent marcher en long et en large quelque part devant une porte.

Le vieux secoua la tête :

— C'est un de tes innombrables subordonnés, dit-il. Il est naturel que tu ne les connaisses pas tous. Moi-même, j'ai été ton serviteur et tu m'as ignoré jusqu'aujourd'hui. Par malheur, tu te souviens d'eux quand il faut châtier.

— Ne l'oubliez donc pas, dit Thomas. Qu'a été faire le gardien?

— Il est parti exécuter tes ordres, dit le vieux.

— Et quels étaient mes ordres? demanda Thomas.

— Préparer la chambre où tu veux nous punir.

— Je puis aussi vous punir sur-le-champ, dit Thomas. Par conséquent, ce n'est pas ce que je lui ai commandé. Pensez à une meilleure réponse.

— Tu es dur, dit le vieillard. Tu l'as envoyé à la recherche du message.

— Encore ce message, dit Thomas. Pourquoi m'en parlez-vous à votre tour? Vous savez donc qu'on devait me remettre un message? Peut-être l'avez-vous vu? Peut-être est-ce vous qui avez oublié de me le communiquer? Voilà sans doute pourquoi vous allez être puni.

— Tu te trompes, dit le vieillard d'un ton plaintif. Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Je t'ai conduit dans la salle aussi loin que je le devais, et je t'ai même envoyé dans la nuit un émissaire pour te prier de ne pas trop t'attarder. Ai-je commis une faute?

Thomas regarda son bâton, puis regarda l'employé et dit :

— N'était-ce pas une faute que de me taire ce message?

Le vieux recula d'un pas.

— Mais, dit-il, personne que toi ne m'en a parlé. Personne ne m'a jamais chargé de la moindre commission pour toi. Qui pourrait connaître les affaires qui te concernent? C'est à toi-même que tu dois poser les questions.

Thomas ne répondit pas. Il avait espéré autre chose. C'était donc à cela que se bornait l'aide qu'il devait recevoir; un vieil employé, aujourd'hui chassé de sa place, avait réfléchi sur une de ses paroles pendant les heures obscures de la nuit où il cherchait à se disculper, et il lui avait dépêché un messenger

qui n'avait même pas réussi dans sa mission. L'échec du messager s'expliquait par l'insignifiance du message; on l'avait appelé d'une voix trop faible qui n'annonçait rien, dont les promesses étaient vides. Thomas dévisagea avec colère le vieil homme, comme si celui-ci avait enlevé toute valeur à la communication par le seul fait de l'avoir mêlée à ses basses pensées de domestique.

— Maintenant, dit-il, les choses deviennent sérieuses. Je ne supporterai plus vos faux-fuyants. Pour quel crime vous poursuit-on, vous deux?

— Tu n'as pas le droit de nous interroger, dit l'employé. Si tu es vraiment le bourreau, c'est toi qui nous apprendras notre faute en nous châtiant, et nous saurons alors ce que tu nous reproches. Autrement, à quoi servirait le châtiment? Néanmoins, comme d'une certaine manière tu t'es montré bon pour nous puisque tu ne nous as pas frappés lorsque j'ai parlé du message, je puis te dire quelques petites choses. Nous ne sommes pas coupables comme tu le crois; du moins nous n'en avons aucune idée. Qui a jamais rempli ses devoirs avec plus de scrupule? Du matin au soir nous étions au travail, et lorsque la nuit était venue, nous repassions dans notre tête tout ce que nous avions fait, dans la crainte d'avoir négligé un ordre. C'est peut-être ce zèle qui nous a perdus. A force de lui consacrer notre attention, nous avons fini par prendre goût au service; alors qu'au début nous agissions machinalement, en ne nous occupant même pas de ce que nous faisions, les yeux seulement fixés sur le commandement, nous nous sommes peu à peu laissés attirer par la beauté et l'éclat de nos gestes, par la valeur des objets qui passaient entre nos mains, par la dignité de ceux qui travaillaient avec nous. Quand nous étions à la cuisine, nous ne pouvions nous lasser de regarder les ustensiles. Avant d'y verser de l'eau, nous les caressions, nous passions lentement les doigts sur les bords comme pour y chercher une brèche qui nous eût permis de les pénétrer et nous ne pouvions nous arracher à cette contemplation. De même, quand le liquide avait coulé dans les tasses, le regarder, y tremper nos lèvres, nous en désaltérer étaient devenus d'autres obligations qui nous donnaient des plaisirs infinis. Aurions-nous dû résister? Peut-être; mais où était le mal, puisque c'est pour mettre plus de perfection dans l'accomplissement de notre

tâche que nous succombions à ces délices et nous n'y trouvions de la joie que parce que nous étions de bons serviteurs? Et où était notre faute, alors que beaucoup d'autres, sans avoir notre conscience dans le travail, s'abandonnaient à de bien plus grands excès? Sans doute, ce zèle nous a fait négliger quelques-unes des fonctions dont nous étions chargés. Après avoir entouré de tant de soins les objets qui étaient confiés à notre entretien, nous ne pouvions nous résigner à les perdre de vue, à les laisser se détériorer entre des mains étrangères. C'était aussi notre devoir d'en empêcher la destruction. Quelquefois nous les cachions, parfois nous en retirions brutalement l'usage à des locataires grossiers. Nous ne versions qu'à regret dans les tasses réservées aux consommateurs le breuvage qu'ils étaient incapables d'apprécier. Nous suivions avec méfiance ces hommes qui se promenaient au milieu de tant de splendeurs sans en goûter l'éclat. Cela nous forçait à vivre beaucoup parmi eux. Ayant passé de longues heures dans ces salles où l'air est comme parfumé et où tout ce qu'on touche brille, nous avions peine à remonter vers les régions obscures où le souffle nous manquait. Nous étions appelés en bas. Servir n'avait de sens que là où il y avait des hommes à servir. Nous voulions voir comment notre travail transformait le monde, et ce désir nous mêlait à lui dans une suave promiscuité. D'abord, nous dûmes renoncer aux tâches nobles et accepter les occupations de la valetaille qui nous permettaient d'être en rapport avec les locataires. Ces occupations sont très fatigantes, mais comme elles demandent beaucoup de forces, ceux qui s'y adonnent sont bien nourris et deviennent généralement gras et lourds. Cela aussi nous arriva. Nous ne pouvions plus le soir monter l'escalier qu'en soufflant et en peinant; parfois nous ne réussissions à gagner les étages supérieurs que lorsque la nuit avait pris fin et il fallait déjà redescendre. A quoi bon revenir là-haut? N'étions-nous pas domestiques des salles? Dormir, voilà en vérité ce qui nous tentait, mais à ce moment nous ne pouvions nous en rendre compte. Nous ne pensions qu'à veiller sur notre devoir en songeant à la tâche du lendemain. Par malheur les nuits en bas sont si chaudes qu'il n'est guère possible d'y demeurer désœuvré. Nous travaillâmes donc sans repos. Bien que nos membres nous fissent mal, tant la fatigue les accablait, nous marchions toute la nuit. On entendait nos pas pesants.

Nous ressemblions à des gardiens et, en effet, nous montions la garde autour de notre sommeil. Hélas! que peut-on faire contre la nuit? Dormir, c'était notre rêve et nous ne pûmes nous y soustraire.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, dit Thomas. Gourmands, voleurs, paresseux, en vous regardant, on savait tout cela. Entre quelles mains avais-je donc confié mon message?

— Mais tu ne sais rien encore, reprit l'employé. Nous n'avions commis aucune faute et on ne pouvait rien nous reprocher. N'étions-nous pas des domestiques? Même le fait de dormir ne constituait pas un grief sérieux, nous n'avions qu'à prendre des précautions pour qu'on ne nous découvrit pas. Notre malheur est venu d'autre chose. Quand nous fûmes résolus à céder au sommeil, nous éprouvâmes une grande joie; enfin nous allions connaître ce doux repos que nous ignorions. Quelle illusion! C'est à notre tourment que nous venions de nous donner. La première nuit, nous la passâmes dans le réduit qui est contigu à la salle de jeu. Était-ce l'émotion, était-ce le désir ou l'excès de fatigue? Nous nous retournâmes en vain sur le grossier lit d'étoffe que nous nous étions fabriqué. Nos yeux fermés recevaient du dedans une sorte de lumière qui les éveillait comme le plein jour. Nos membres saisissaient les ténèbres et s'agitaient dans une fièvre qui augmentait leur fatigue mais ne préparait pas leur repos. Nous entendions des paroles, nos paroles. Terrible nuit. Le petit jour nous rendit notre espoir. Nous ne pouvions croire que notre supplice n'aurait pas de fin. Hélas! la deuxième nuit fut semblable à la première, et la troisième ajouta sa cruauté au souvenir des deux autres. Nous eûmes beau chercher des lieux propices, nous n'étions que tourmentés davantage par le sentiment du repos qui nous fuyait à l'endroit où il nous séduisait le plus. Nous expulsâmes des locataires pour nous emparer de leur lit; injustice inutile, la pensée du sommeil qu'ils y avaient eux-mêmes si souvent trouvé chassait le nôtre et nous rendait au matin brisés et malheureux. Il arriva alors que le jour, loin d'alléger nos souffrances, ne fit que les accroître en excitant notre désir. A peine avions-nous quitté la nuit que la fatigue nous appesantissait et que le besoin de dormir nous fermait les yeux. Sans pudeur nous nous laissions tomber dans un coin, et c'était à nouveau pour nous heurter à cette blanche et haute muraille qui était

élevée entre le sommeil et nous. Quels infortunés nous étions ! Nous cherchions en vain le repos dont le jour nous rapprochait sans cesse et d'où la nuit nous chassait. Et pourtant ce n'étaient que de petits malheurs. La vraie détresse date du moment où Simon voulut parler de nos insomnies à la servante. Ce désir montre à quel point son esprit s'égarait. Car non seulement il souffrait du manque de sommeil, mais il souffrait du silence qu'il devait garder sur ses veilles. Elles le condamnaient à une solitude dont, jeune comme il est, il ne rêvait que de s'évader. A toutes forces il fallait qu'il trouvât quelqu'un sur qui se décharger de son fardeau. Il lui semblait que ce serait presque dormir s'il pouvait confier à un autre la pensée de son sommeil. Évidemment j'étais là et il avait la ressource de s'en entretenir avec moi. Mais à cette époque il m'avait pris en haine, et le seul fait de me voir, de m'entendre le jetait dans un trouble anxieux qui augmentait ses malaises. Il disait qu'avec moi il se sentait plus seul que si la maison n'avait été qu'un grand vide. C'était compréhensible. Mon visage reflétait toutes les peines qui l'accablaient. Je pouvais à peine ouvrir les yeux et le regard qu'il y surprenait était si trouble, si obscurci, qu'il croyait que je dormais debout et que je lui cachais les consolations qui m'étaient accordées. Qu'eût-il dit s'il s'était vu ? Tout son être n'était que sommeil. Parlait-il, c'était le début d'un rêve ; écoutait-il, c'était à travers une épaisse cloison qui lui faisait prendre ce qu'il disait pour ce qu'il entendait. Il était aussi étranger à lui-même qu'aux autres, comme s'il se fût retiré de son propre corps pour n'avoir pas de contact avec l'être endormi que celui-ci était devenu. A chaque instant, il disait donc : rien ne me retiendra, tout à l'heure je lui parlerai. A qui pensait-il ? Je croyais qu'il n'avait en vue qu'un locataire ou, en mettant les choses au pire, un employé quelconque. Mais il n'en était déjà plus là. Dès ce moment, il rôdait autour de la servante et celle-ci avec son naturel vicieux ne faisait que l'attirer.

— La servante ? dit Thomas.

— Oui, la servante, dit l'employé. Ne la connais-tu pas ?

— Barbe ? dit Thomas.

— Barbe, si tu veux, dit l'employé. C'est un de ses noms. Barbe, loin de le repousser, comme c'eût été son devoir, lui faisait de petits signes amicaux et lui parlait, lorsqu'elle venait

assez près pour qu'il entendît ses paroles. En toutes autres circonstances, il se fût moqué de pareilles manières. Mais l'état dans lequel il se trouvait le faisait juger bien différemment, et ces ridicules coquetteries paraissaient lui causer un plaisir incroyable. Ou plutôt elles le berçaient d'espoirs fous. Il revenait de ces rencontres, rencontres à distance pourtant, bouleversé et angoissé. Il ne savait que penser de son rêve. Ces rendez-vous lointains ne se répétant que rarement, il vivait dans l'intervalle parmi des pensées extraordinaires que sa fièvre nourrissait, pensées dont il ne distinguait pas le caractère insolite. L'une d'elles était que s'il pouvait seulement toucher sa robe, il trouverait immédiatement le sommeil. Avec de telles imaginations, il était bien perdu. Cependant un temps assez long se passa avant que les choses ne devinssent plus sérieuses. Barbe ne l'approchait toujours pas et, quand elle lui criait de l'attendre, il avait beau rester des heures et parfois des jours à l'endroit où il l'avait aperçue, il l'attendait en vain. Il décida donc, comme cette attente lui faisait perdre la raison, de la rechercher lui-même et il commença à errer dans les corridors, dans les chambres, partout où il pouvait espérer l'apercevoir. Naturellement elle était introuvable. L'était-elle réellement? Je crois plutôt que dans son égarement il passait souvent auprès d'elle sans la reconnaître et que, ne se souciant point de lui, elle-même le voyait à peine et le laissait aller. Pourtant, un jour, il la trouva. J'étais avec lui. Il courut vers elle comme s'il eût été prêt à la sacrifier. Mais il s'arrêta à quelques pas et, sans reprendre haleine, dans le même souffle que sa course avait déjà altéré, il lui dit tout ce qu'un esprit désordonné comme le sien pouvait exprimer de son désordre, de sa folie, du vide qui l'étouffait. Que comprit-elle? Pendant qu'elle l'écoutait, elle agitait les mains dans ma direction et m'adressait des saluts qui me faisaient le plus grand plaisir. Dès ce moment, à ce qu'il me semble, c'est sur moi qu'elle avait jeté son dévolu, sur moi, plus âgé, plus raisonnable, plus difficile à perdre, hélas! non, plus facile à corrompre. Simon ne s'en aperçut pas et d'ailleurs il se fut accommodé de tout. Quand il eut terminé son petit discours, elle lui sourit, l'appela son mignon et lui promit de venir le voir. En le quittant, elle me fit signe à nouveau. Chose étrange, quelques instants plus tard, alors que mon pauvre compagnon n'était pas encore sorti

du trouble où l'avaient jeté ces quelques paroles et qu'il semblait tourner sur lui-même, enveloppé d'une nuée, elle revint et l'emmena. Je ne le revis que plusieurs heures après. Il paraissait plus égaré et plus malheureux, et pourtant sur mes questions il m'affirma qu'il avait dormi. Comment cela pouvait-il être? Il avait le visage d'un homme qui a erré toute une nuit dans un bois sans pouvoir en sortir; il cherchait encore, mais maintenant il ne savait plus ce qu'il cherchait; il reprit son service et son activité était plus alarmante que sa torpeur, car il semblait avoir oublié qui il était et le zèle qu'il montrait était la preuve de la complète absence de son esprit. Il eut d'autres rendez-vous avec la servante. Tantôt il en revenait, la figure transformée, rayonnante, d'une jeunesse superbe; tantôt il était ravagé et presque mourant et c'est pourtant son apparence de jeunesse qui m'effrayait; on eût dit qu'il portait le reflet de sa condamnation et qu'il n'était déjà plus de ce monde. Un jour, il me dit que Barbe désirait me voir. J'allai la rejoindre dans une des chambres du premier sous-sol où elle vient souvent. A peine avais-je poussé la porte qu'elle se jeta à mon cou, m'embrassa et me fit asseoir sur le lit. Puis elle me dit que depuis longtemps elle attendait ma venue, que j'avais été bien lent à comprendre, que cependant elle s'était aperçue que j'avais un petit faible pour elle, mais que sans doute j'étais gêné par ses conversations avec Simon. Que lui ai-je répondu? Je percevais à peine ses paroles; je regardais la chambre où nous étions et je ne la reconnaissais pas; il me semblait que j'étais déjà venu une fois ici, mais dans des circonstances si différentes, le cœur aussi léger qu'il était lourd maintenant, avec des sens qui atteignaient ce que je ne pouvais plus atteindre. Elle rit pourtant à ma réponse et déclara que lorsqu'elle me voyait de tout près, elle me trouvait très jeune, que mon âge était une question de distance, que si l'on pensait seulement à moi, on ne pouvait même pas se figurer mon visage tant il semblait obscurci par les années, mais que dorénavant elle accourrait les yeux fermés, ne les ouvrant que pour discerner le grain très fin de ma peau et la longueur de mes cils. Tout cela avait-il un sens? Hélas! qu'est-ce qui avait encore un sens pour moi? Cet entretien me semble aujourd'hui s'être déroulé dans une existence que je n'ai pas connue, alors qu'un jour à peine m'en sépare. A la fin, elle me demanda de lui

laisser un souvenir. « Je n'ai rien à moi », lui dis-je. Elle ne voulut pas le croire et retourna mes poches. « Voilà ce que je veux », dit-elle. C'était mon insigne d'employé, un petit carnet dont les pages avaient été enlevées pour garnir mon dossier. J'essayai de le lui reprendre, mais elle le posa sur ses genoux et le contempla en silence, d'un air sérieux. Je le regardai à mon tour et je ne fis plus un geste pour lui en ôter la propriété; il n'était déjà plus à moi. Je me dis en moi-même : c'est une chose faite. J'avais l'impression que je perdais tout, mais que j'étais aussi débarrassé de tout, et pour la première fois je pensai avec douceur à cet entretien qui jusqu'alors ne m'avait apporté que malaises, angoisse et égarement. Elle se leva, me donna sur la main quelques petites tapes affectueuses et me poussa gentiment hors de la chambre. Tu devines ce qui s'est passé ensuite. Elle a sans doute dit quelque chose contre moi et j'ai été livré aux locataires.

Thomas hocha la tête, comme pour l'approuver.

— Où est Barbe? demanda-t-il.

Le vieil employé le regarda tristement.

— Veux-tu donc l'interroger? lui dit-il. On ne la questionne pas aisément. Parfois elle refuse de répondre et quand elle répond, on n'est pas toujours sûr que ce qu'elle dit ait un rapport avec ce qu'on lui a demandé. Ainsi, si tu lui posais des questions sur nous, que ne te raconterait-elle pas? Connaît-elle seulement nos noms? Se souvient-elle d'incidents aussi insignifiants? N'a-t-elle pas compris d'une manière tout autre ce qui s'est passé? On ne peut s'en faire une idée.

— A-t-elle vraiment des occupations si absorbantes, demanda Thomas, qu'elle oublie les événements de la veille? Elle a de l'influence ici, n'est-ce pas?

— Pourquoi cherches-tu à me tenter? dit le vieillard en geignant. Naturellement elle joue un rôle important. Dire le contraire serait mentir. Mais qui n'est pas important dans la maison? Moi aussi, j'ai eu une place et j'ai été influent; peut-être, ajouta-t-il après un instant de réflexion, suis-je encore influent.

— Alors, dit Thomas, je suis très influent puisque je puis vous châtier, si je le veux.

— Non, dit le vieux, toi tu ne peux pas grand-chose; tu n'es que le bourreau. C'est pourquoi je te crains.

— Allons, allons, dit Thomas, je ne suis pas si redoutable. Je ne vous demande que de me dire où est Barbe; après, je vous aiderai.

— Mauvaise question, répondit le vieux. J'ai peur que cela ne tourne pas bien pour nous. Où est la servante? dit-il en s'adressant à Simon. Puis, répondant lui-même, il continua comme s'il s'interrogeait à voix basse. De quelle Barbe veut-il parler? Est-ce la même? N'y en a-t-il pas plusieurs? Sait-on jamais à qui l'on a affaire? Pendant qu'elle me parlait, n'avais-je pas l'impression qu'il y avait eu une erreur de nom et que celle-ci n'avait ni la taille ni les traits de celle qui m'avait appelé? Et que dit-on d'elle? Qu'elle ne quitte jamais le premier étage, que si elle s'éloignait un instant de l'infirmerie, tous les malades seraient perdus, qu'elle ne pourrait même pas détourner les yeux sans qu'ils soient condamnés à de terribles transformations. Quelqu'un donc ou plusieurs la remplaceraient dans le travail du sous-sol. Ou bien elle aurait une suppléante à l'hôpital. Ou encore, comme d'autres l'affirment, elle aurait depuis longtemps contracté une grave maladie et elle serait dispensée de tous ces travaux.

Thomas l'interrompit.

— Sottises que tout cela. J'ai vu une servante qui avait le nom de Barbe, qui n'était pas malade mais qui nettoyait les chambres, qui n'était pas à l'hôpital mais qui travaillait au sous-sol. C'est elle que je veux revoir et vous ne réussirez pas à m'en dissuader par votre manière de présenter les choses.

L'oreille tendue, les lèvres serrées, le vieillard l'écouta anxieusement, il était maintenant assis par terre et il chercha en vain à se relever.

— C'est pourtant cette Barbe, dit-il, qui m'a parlé de toi. Elle aussi cherchait à te voir. Elle me demanda si je t'avais rencontré, quel air tu avais, si la maison te plaisait. Je répondis oui, au hasard, j'ignorais qui tu étais.

— Elle m'avait cependant déjà vu, dit Thomas d'un air songeur.

— Peut-être, dit le vieillard, mais elle désirait probablement te voir aussi par les yeux d'un autre.

Thomas ne répondit pas, il se tourna un moment vers la porte comme pour rejeter tout ce qu'il avait appris, puis il cria aux deux employés :

— Vous êtes libres. Courez tous les deux chez Barbe et dites-lui que je veux lui parler tout de suite.

— Mais, répondirent-ils ensemble, nous n'avons pas le droit de sortir.

— Alors, dit Thomas, comme j'ai le droit de vous châtier, le châtiment commence.

Il saisit le morceau de bois et les frappa sévèrement quoique sans méchanceté. Pendant la correction, le gardien poussa la porte et entra. Thomas ne s'interrompit pas de frapper mais dit :

— Ils refusaient d'obéir.

Puis, comme il se sentait fatigué, il rejeta son bâton et attendit. Le gardien avait apporté trois grandes blouses blanches qui ressemblaient aux blouses des malades, quoiqu'elles fussent plus brillantes et plus soyeuses.

— Habillez-vous, dit-il.

Les deux employés que la correction avait matés obéirent tout de suite; ils ne donnaient plus les signes de sottise terreur qui étaient si désagréables et qui semblaient attirer irrésistiblement les coups; le plus jeune, bien que son visage fût rayé de traînées rouges, avait retrouvé sa vigueur. Thomas pensa qu'ils étaient aussi hypocrites que lâches. La troisième blouse restait exposée sur la table où la lumière de la lampe lui donnait de beaux reflets dorés. Thomas vit qu'elle était à peu près à sa taille et il s'en revêtit, tout en se disant, pour combattre le petit frisson qu'il éprouvait au contact du tissu, qu'il la retirerait à son premier moment de liberté. Seul, Dom conserva ses vêtements.

Avant de sortir, le gardien éteignit la lampe et dit :

— Maintenant, gardez le silence; les malades ne supportent pas le bruit.

On allait donc traverser les salles de l'hôpital. A peine le seuil franchi, Thomas qui marchait le premier s'arrêta. L'obscurité était complète, elle était plus grande, croyait-il, que l'obscurité de la nuit dans laquelle il s'était avancé en sortant de la salle de jeu. Quelle paix! Il avait déjà éprouvé cette impression auprès du vieillard du sous-sol, mais alors que là-bas on restait étranger à la tranquillité qui recouvrait les choses, ici on faisait partie du calme, et bien que ce fût un calme sans espoir, on n'avait qu'un désir, ne pas aller plus loin et s'attar-

der indéfiniment. Thomas ne demeura immobile que quelques secondes; le gardien le rappela à l'ordre en disant d'une voix à peine assourdie :

— Marchez, s'il vous plaît.

Comme il lui était interdit de s'arrêter, il s'écarta un peu de la ligne droite et s'engagea dans les petites allées latérales qui conduisaient probablement au chevet des lits. Il marchait lentement, les mains tendues en avant, les yeux grands ouverts. Finalement, il se heurta à une petite table et cria de surprise. La main ferme de Dom le retint. Voulait-il l'empêcher d'avancer, le poussait-il? Était-il perdu, lui aussi, dans les ténèbres? Il heurta à son tour un objet et ce deuxième choc ne fit qu'augmenter le caractère insolite du premier.

— Trop de bruit, trop de bruit, cria le gardien.

Thomas voulut revenir vers le milieu de la pièce. On alluma brutalement la lumière. La grande salle apparut dans son immensité. Les lits étaient rangés côte à côte et au pied de chacun un coffre en bois formait comme la première marche d'un escalier. Les lits étaient vides. Plusieurs semblaient avoir été recouverts à la hâte, mais la plupart n'avaient pas dû accueillir de malades depuis longtemps. Thomas regarda surtout les coffres. C'étaient de grandes boîtes, peintes de couleurs vives, qui blessaient les yeux lorsqu'on les fixait avec trop d'attention, et où l'on enfermait les remèdes. Cette contemplation l'absorba jusqu'à ce qu'il se fût aperçu de la présence du gardien qui déliait les chaînes de Dom.

— Va m'attendre dehors, dit le gardien au jeune homme qui, libre de ses entraves, se dirigea vers le vestibule.

Thomas s'éloigna à son tour. Il atteignit lentement le milieu de la salle et, ayant vu qu'aux deux extrémités les portes étaient ouvertes, il tourna le dos à ses compagnons et en quelques pas il eut traversé la pièce.

Il entra dans un nouveau vestibule et la première personne qu'il vit fut Barbe. La servante lui sourit amicalement. Elle était assise devant une petite table sur laquelle elle avait déposé de grandes pièces de toile. L'étoffe paraissait rugueuse et l'aiguille s'y glissait avec peine.

— Voilà, dit Thomas, un gros travail pour vous.

Barbe fit oui de la tête sérieusement.

— Quand vous reposez-vous donc? ajouta-t-il. Je ne puis

vous voir un instant sans que vous soyez en pleine besogne. Vous ne ressemblez guère aux autres employés.

— Tout le monde travaille beaucoup ici, dit-elle. Il y a tant à faire dans une telle maison.

— Je crois cependant, dit Thomas en s'asseyant auprès d'elle, que vous travaillez plus que les autres. Que faites-vous là maintenant?

— Toujours le travail des malades, répondit-elle en soupirant. On n'en a jamais fini.

Thomas sans rien dire examina son petit minois : elle avait l'air fatigué; ses traits, remarquablement fins, n'exprimaient aucune satisfaction; tout ce qui lui donnait de l'assurance et même une certaine prétention avait disparu.

— Pardonnez-moi, dit-il; si je m'immisce dans vos affaires, vous me remettrez à ma place. Mais je ne puis m'empêcher de voir votre joli visage fatigué. Auriez-vous des ennuis?

La servante passa la main sur sa figure, ferma un moment les yeux comme pour mieux lire dans ses pensées et retrouva son sourire.

— C'est toujours ainsi, dit-elle, quand il y a de nouveaux malades. Des ennuis? Non, pourquoi en aurais-je? Mais le travail est accablant, on ne sait où donner de la tête.

Elle était pourtant assise là bien tranquillement et ses doigts tiraient avec négligence le fil noir qui ourlait la toile.

— Beaucoup de nouveaux malades? demanda Thomas.

— Est-ce que je le sais? dit-elle. C'est le secret du personnel. Allez donc savoir ce qui se passe. On se contente de nous commander — et sur quel ton — de mettre tout en état, comme si la maison entière allait être transformée en hôpital. Parfois il arrive une douzaine de malades, parfois un, parfois personne. Pendant ce temps, nous travaillons jour et nuit.

— Mauvaise méthode, dit Thomas. Mais, ajouta-t-il, puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer ici et que nous parlons en toute confiance, dites-moi donc, n'était-il pas question d'un message pour moi tout à l'heure?

— Un message? dit la jeune fille d'un ton interrogateur. En êtes-vous sûr?

— Tout à fait sûr, reprit Thomas. Je ne l'ai certainement pas rêvé. Nous étions au premier sous-sol et vous m'aviez demandé de quitter ma chambre. Vous étiez alors en grand

travail de nettoyage. Je me rappelle à peu près vos paroles : « J'ai, avez-vous dit, un message pour vous », et vous avez ajouté : « Allez attendre que j'aie terminé. »

— Je me souviens très bien de notre rencontre, dit la jeune fille. Ce fut même pour moi une rencontre très agréable. Comme vous aviez de l'allant, comme vous paraissiez fort et décidé ! Mais vous ai-je réellement parlé d'une commission ?

— Pas exactement d'une commission, dit Thomas, d'un message. Voyons, si vous avez encore souvenir des circonstances de notre entrevue, cela ira tout seul ; j'avais un peu peur que vous n'ayez tout oublié. Rappelez-vous, je vous ai suivie dans les chambres et nous sommes restés quelques instants auprès d'un homme déjà vieux qui, d'après vous, simulait la maladie. Je me suis attardé ; à ce moment-là, je ne savais pas encore combien vous étiez active et je vous ai perdue.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, ainsi que le pensa Thomas ; c'est lui qui avait quitté volontairement la jeune fille pour trouver seul son chemin, mais elle n'avait pas à le savoir.

— N'aviez-vous pas un compagnon ? demanda-t-elle.

— Oui, en effet, dit Thomas, ennuyé qu'elle éparpillât ses pensées. Nous venons de nous séparer.

— Voilà qui est désagréable pour vous, dit-elle. Maintenant vous serez seul pour décider et agir. N'était-il pas très grand et vigoureux ?

Elle regarda attentivement Thomas ; il eut l'impression qu'elle l'avait d'abord confondu dans son souvenir avec lui :

— Ce message, reprit-elle, était peut-être destiné à votre compagnon.

— C'est impossible, dit Thomas avec vivacité. Réfléchissez, je n'aurais pu commettre une méprise pareille. Lorsque nous étions tous trois réunis, malgré nos bonnes relations, vous ne nous traitiez pas tout à fait de la même manière, mon camarade et moi ; il ne me serait pas venu à l'esprit de prendre pour moi des paroles qui lui auraient été adressées. Vous auriez certainement employé une tout autre tournure. Comment vous y seriez-vous prise pour lui parler ?

— Je vous comprends, dit la jeune fille. Je lui aurais dit : le règlement ne me permet pas de vous communiquer officiellement un message dont j'ai été saisie ; je ne puis que vous le transmettre à titre officieux ; attendez donc que j'aie terminé

mon travail, afin que je puisse m'en entretenir avec vous en dehors de mes heures d'activité réglementaires.

— Vous plaisantez, dit Thomas, bien que la jeune fille parlât très sérieusement. Quel langage! A la rigueur, c'est au locataire que j'étais que vous auriez pu réserver des expressions aussi solennelles, si nous n'avions dès le commencement écarté entre nous ce genre de rapports. Mais avec mon compagnon! Vous en auriez ri vous-même. Si vous voulez bien y penser, vous vous rappellerez que c'était tout le contraire. J'ai grande envie de répéter les paroles dont vous vous serviez. M'y autorisez-vous?

— Allez donc, dit Barbe qui pour mieux suivre la conversation avait arrêté le travail.

— Je crains de vous choquer, dit Thomas. Néanmoins, puisque vous m'en donnez la permission, je vais essayer, car cela ne sera peut-être pas inutile à notre entretien. Seulement aidez-moi. Est-ce que je me trompe ou ne l'appeliez-vous pas mon mignon?

— Pourquoi pas? dit Barbe.

— N'avez-vous pas dit aussi ce chouchou, ce petit chéri? Naturellement, il ne s'agissait dans votre pensée que de termes cordiaux, destinés à le mettre à l'aise, sans autre intention. Cependant un étranger comme moi qui n'avait eu affaire jusque-là qu'à des employés assez réservés, n'a pu manquer d'en être surpris. Comme les choses ici ne se passent pas tout à fait comme ailleurs, j'étais tenté de chercher le sens d'une telle manière de parler.

— Mais, dit Barbe, il n'y avait pas là de quoi vous surprendre. C'est un langage naturel entre employés.

— Entre employés? demanda Thomas. Il aurait voulu en rester là, mais il ne put se retenir d'ajouter : Dom — vous le rappelez-vous? Ce surnom était de votre invention — Dom n'était pas employé.

Ce n'était pas une question, c'était même, à en juger par le ton catégorique dont il se servait, une affirmation qui écartait toute réponse; cela n'empêcha pas la jeune fille de déclarer :

— Qu'aurait-il donc été?

— Je ne veux pas approfondir ce sujet pour l'instant, dit Thomas. Ce que je vous ai rappelé suffit à rendre invraisemblable toute confusion de langage entre lui et moi. Au surplus,

si vous avez eu tout à l'heure la pensée que le message pouvait lui être adressé, — ce qui maintenant vous paraît assurément impossible — c'est que vous ne l'avez pas oublié et qu'il suffira d'un petit effort pour que vous vous en souveniez parfaitement. Voyons, laissez-moi vous poser des questions. Ce message venait-il de vous ou étiez-vous chargée de le transmettre?

— Comment vous répondre? dit la jeune fille. En principe, je ne pouvais servir que d'intermédiaire; qu'aurais-je eu à dire, moi qui ne vous connaissais pas? Et même si je vous avais mieux connu, soit par des on-dit, soit par des rapports, je n'aurais pu prendre sur moi de vous entretenir de quelque chose d'important sans faire appel à d'autres forces que les miennes.

— Je tire donc de votre remarque deux conclusions, dit Thomas. D'abord le sujet du message était important. Puis il est probable qu'une autre personne vous l'avait confié.

— Je n'ai rien dit de semblable, répondit la jeune fille. Comment pouvez-vous interpréter ainsi mes paroles? Il est pourtant clair que si la commission avait eu vraiment de l'importance et si quelqu'un m'en avait remis le dépôt, je n'aurais pu l'oublier; toutes les circonstances de l'incident me seraient présentes à l'esprit; j'en retrouverais jusqu'au plus petit détail. Vous êtes excusable, ajouta-t-elle; vous ignorez que je suis renommée pour ma mémoire. Ce qu'on m'a dit une fois, je suis capable de le répéter dix ans plus tard sans omettre un mot.

— Voilà une qualité qui s'ajoute à beaucoup d'autres, dit Thomas; elle va faciliter notre petit travail de recherche. Admettons donc que ce que vous aviez à me confier n'eût pas nécessairement un grand intérêt, du moins à vos yeux, aux miens il en va tout autrement, et qu'il se soit agi de quelques réflexions personnelles que vous vouliez m'adresser, n'êtes-vous pas surprise, vous qui êtes si spontanée, si peu imbue de vos privilèges, de vous être servi, pour me les annoncer, du terme un peu emphatique de message? A votre avis, cette expression convenait-elle à des remarques qui devaient rester étrangères au service? N'y a-t-il pas là matière à observation?

Barbe se remit à coudre, avant de répondre, comme si son travail devait la soutenir pendant l'entretien. Il semblait qu'elle attachât à la conversation une grande importance; ce

qui d'abord enchantait Thomas, puis finit par l'inquiéter. Elle dit, après avoir passé l'aiguille dans l'étoffe :

— De toute manière, mes paroles ne pouvaient concerner le service, sinon je vous en aurais fait part pendant que je travaillais.

— Elles auraient donc moins de valeur que je ne le croyais? demanda Thomas.

— Au contraire, reprit la jeune fille en souriant tristement, elles n'en avaient malheureusement que plus de valeur. Nous ne sommes tout de même pas des automates; même pendant les heures d'activité, nous pouvons nous permettre des remarques qui n'intéressent pas notre occupation; nous sommes généralement très libres dans nos propos. Mais c'est naturellement tout autre chose lorsque durant le travail il nous vient une pensée, un souvenir à part que nous ne pourrions exprimer sans inconvénance; alors, nous les remettons à un autre moment, parce que, si nous en parlions tout de suite, nous risquerions de ne pouvoir reprendre notre travail; nous continuons à travailler et, en travaillant, nous en perdons le souvenir, ce qui est un bien pour tous. Vous comprenez maintenant, ajouta-t-elle avec un sourire plus gai, pourquoi toute cette affaire est sortie de ma mémoire.

— Je le comprends, dit Thomas. Mais je n'en suis que plus désireux de la voir à nouveau surgir de l'oubli. Vous vous êtes, mademoiselle Barbe, servi d'un mot dont le sens m'a échappé. Vous avez parlé de pensée, de souvenir à part. Pourriez-vous m'expliquer ce que vous entendez par là?

— Non, dit Barbe, je ne le puis pas.

Thomas prit la réponse à la légère.

— C'est un refus, dit-il, qui devrait mettre fin à ma curiosité, mais elle est à présent trop excitée pour que je puisse m'en tenir là et, au risque de vous paraître indiscret, je vais encore vous poser une question. Est-ce à votre vie privée que vous songez, lorsque vous parlez de choses à part, ou au contraire craignez-vous de mettre en cause votre service d'une manière qui ne soit pas conforme aux usages?

La jeune fille ne répondit pas; elle travaillait activement et Thomas ne pouvait savoir si elle était trop absorbée pour lui parler ou si elle se serait refusée en toutes circonstances à ajouter un mot.

— Je n'insisterai pas, reprit-il. Néanmoins, mais je vous prie de ne pas prendre mal ma remarque, je suis un peu attristé par la manière dont vous m'éconduisez; je sens que j'ai subitement perdu votre confiance et que je ne la regagnerai pas. J'en suis d'autant plus affecté qu'elle représentait pour moi quelque chose de très précieux et même un bien unique, car depuis que je suis dans la maison, je n'ai eu affaire qu'à des gens mal intentionnés, retors et pour tout dire d'une extraordinaire fourberie. Pour la première fois, je me trouvais avec vous comme avec quelqu'un à qui je pouvais tout dire et tout demander. Maintenant, je le vois, c'est fini et il ne me reste qu'à m'excuser de ma maladresse qui m'a fait perdre mes derniers espoirs. Dois-je aussi partir?

— Restez, dit Barbe d'un ton sévère, comme si, en perdant la confiance de la jeune fille, Thomas eût également perdu le droit de s'en aller. Il resta sans rien ajouter. Il éprouvait à nouveau de la fatigue et il commençait à ressentir les suites de son équipée à travers la salle de l'infirmerie.

— J'aurais aussi des questions à vous poser, dit Barbe. Pourquoi l'affaire du message vous tient-elle tant à cœur?

— Étrange question, remarqua Thomas. Comment en pourrait-il être autrement? Le message me venait de vous, et vous-même vous venez de régions auxquelles l'on n'accède pas facilement et qui m'attirent d'une manière irrésistible. Votre pensée était le seul chemin qui pût me permettre d'y parvenir. M'en voici écarté. Devrais-je après cela me déclarer satisfait? Si j'ai lutté maladroitement, si j'ai insisté, au risque de vous déplaire, pour connaître le message, c'est que sa révélation était pour moi d'une grande importance et que je ne sais pas de malheur plus cruel que celui d'en être privé.

— Vous exagérez toujours tout, dit la jeune fille. Ce message n'avait peut-être pas autant d'importance, il n'en avait peut-être que pour moi. Qu'était-ce, à juger selon votre point de vue? Une recommandation, un conseil ou encore une communication qui, ainsi que pouvait me le faire croire une impression du moment, se rapportait à votre personne; tout cela n'était probablement pas négligeable, mais ce n'est pas une raison pour que vous vous affligiez de n'en avoir pas eu connaissance. Penser le contraire serait plus conforme à la vérité. Vous êtes déjà assez ancien dans la maison pour savoir qu'on n'a

pas intérêt à y être au courant de trop de choses. Vous ne vous le répéterez jamais assez.

— Je suis très touché, dit Thomas, de vos efforts pour atténuer ma déception. Mais quel homme serais-je si vous m'aviez convaincu? Un conseil de vous, mademoiselle Barbe, imaginez-vous que je prenne facilement mon parti d'en être frustré? Et peut-être était-ce encore mieux qu'un conseil. N'avez-vous pas parlé d'une communication?

Barbe éloigna son ouvrage et le regarda en soupirant mais sans paraître fâchée.

— Vous vous conduisez comme un enfant, dit-elle; vous donnez trop de sens à certains mots et d'autres, vous les négligez, on ne sait pourquoi. C'est déjà ce qui m'avait frappée, lorsque je vous ai vu pour la première fois, et c'est ce qui a dû me faire ajourner mes remarques. Quelle signification n'alliez-vous pas leur prêter! que d'histoires autour de quelques mots! En revanche, on a beau, dans d'autres cas, mettre les points sur les i, vous vous refusez à être attentif.

— Qu'ai-je donc laissé de côté? demanda Thomas.

— Mon rendez-vous, dit la jeune fille.

— Votre rendez-vous? dit Thomas. Voilà qui est surprenant. Avait-il été question de rendez-vous?

— Je vous y prends, dit-elle. C'est bien inutilement que je vous ai prié de m'attendre pour que nous puissions nous retrouver. Vous n'avez fait aucun cas de mon offre.

— J'en ai fait le plus grand cas, dit Thomas. Non seulement je vous ai attendue, mais je vous ai suivie; je me suis attaché à vos pas, je n'ai pas voulu perdre un mot de vos explications, et si finalement, malgré mon assiduité, je n'ai pu vous empêcher de disparaître, j'aurais eu moins de chance encore de vous garder en restant passivement à vous attendre.

La jeune fille secoua la tête avec accablement.

— Dans ces conditions, dit-elle, vous ne pouviez que vous égarer. C'était fatal. Ce que je vous avais demandé, et cette demande avait son prix mais vous n'avez pas voulu vous en apercevoir, c'était de m'attendre sans vous agiter vainement, sans chercher par vous-même ce que vous ne pouviez atteindre. Était-ce si difficile? Vous n'aviez qu'à rester dans votre coin. Mais cela a probablement dépassé vos forces. Impatient comme vous l'êtes, vous avez préféré me suivre dans les chambres au

risque de vous laisser absorber par ce que vous voyiez, et vous m'avez laissé partir en poursuivant votre chemin à votre guise.

— Ce n'était pas un si mauvais chemin, dit Thomas, puisqu'il m'a conduit à nouveau auprès de vous.

— Non, dit la jeune fille, tout est maintenant différent. En bas, je pouvais encore vous aider, j'étais moins tenue par mon service, je n'avais pas à rendre compte de ce que je faisais; et vous-même, vous étiez un autre homme, on était attiré par votre air de santé, par ce trop-plein de forces que vous ne saviez comment dépenser et qui vous faisait négliger le péril. Si ignorant que vous fussiez, on se disait que vous resteriez en dehors des misérables agitations où tout le monde se perd ici. Au lieu de cela, vous avez choisi une autre voie, une voie orgueilleuse où moi-même je ne puis vous suivre.

— Vous m'adressez de lourds reproches, dit Thomas, et ils sont certainement justifiés. Mais comme je n'en sens que trop la gravité, sans toutefois bien en saisir le sens, et que je me méfie maintenant de mes mauvaises interprétations, je vous serais reconnaissant de me dire toute votre pensée. C'est entendu, j'ai eu tort de ne pas vous attendre; il m'aurait peut-être fallu patienter longtemps; combien de temps ne me serais-je pas résigné à vivre sans autre espoir que celui de votre retour! Mais je continue à croire que le mal n'était pas irréparable, il me semble même en partie réparé. Quel serait ce chemin ambitieux qui m'aurait éloigné de vous et conduit à ma perte? Je ne vois qu'un chemin, celui qui m'a permis de vous retrouver.

— Me retrouver, dit la jeune fille, croyez-vous m'avoir retrouvée? Ce ne serait qu'une illusion. Vous avez certainement beaucoup appris depuis notre première rencontre, vous avez fréquenté beaucoup de gens, vous avez marché à tort et à travers. Que puis-je encore vous dire? Vous en savez trop pour m'entendre; mes avertissements ne pourraient vous retenir sur la pente où vous glissez.

La jeune fille voulut reprendre son travail, mais Thomas poussa l'étoffe de côté — le tissu lui parut rêche et d'un contact désagréable — et il posa la main sur son bras.

— Mademoiselle Barbe, lui dit-il, je sais que si vous avez décidé de garder le silence, je vous supplierai en vain de parler; mes prières n'ont donc rien d'impertinent; elles ne sont pas

destinées à vous faire changer d'avis, mais à vous faire remarquer que vous avez dit tout ce qu'il fallait pour m'enlever mes dernières forces, sans rien dire qui pût m'en rendre. Dans ces conditions, il eût mieux valu me laisser dans l'erreur d'où, qui sait? avec ce qui me restait de courage, je serais peut-être parvenu à sortir. Vous rendez-vous compte de l'état où vous me jetez? Où irais-je maintenant? Que ferais-je? A vous entendre, je n'aurais plus qu'à disparaître.

— Plût au ciel, dit la jeune fille, que vous fussiez vraiment à bout de forces et que mes paroles pussent vous décourager, en vous détournant de tout ce que vous avez en tête. Je n'aurais rien de mieux à vous souhaiter. Mais vous n'avez encore que trop de courage. Ce n'est pas le désespoir que je redoute pour vous, — lorsqu'il viendra, s'il vient jamais, il sera bien tard — c'est une espérance effrénée et illimitée. A quoi vous serviraient mes conseils? Êtes-vous disposé à les suivre? Êtes-vous même résolu à les écouter? N'avez-vous pas déjà assez de cet entretien qui retarde vos projets?

— Cette fois, vous allez trop loin, dit Thomas. Je suis obligé de vous mettre en garde contre la mauvaise opinion que vous vous êtes faite de moi et dont j'ignore la raison. Pensez, je vous en prie, à ma situation. Pourquoi voudrais-je abandonner le seul appui sur lequel j'aie pu compter, même si maintenant en dépit de mes supplications je sens que lui aussi va me faire défaut? A qui aurais-je recours? Me connaissez-vous d'autre protection? Quelqu'un veillerait-il sur moi par hasard?

— Voilà encore que vous allez vous égarer, dit la jeune fille. Il vaut mieux que vous gardiez le silence.

Thomas obéit à l'ordre et il ne répondit rien, il était d'ailleurs fatigué de parler, chaque parole lui coûtait des forces, comme si avant de la prononcer il avait eu à surmonter l'impression qu'elle serait inutile. Il demeura donc paisiblement, après avoir retiré sa main qui était toujours posée sur le bras de la jeune fille et il ne leva même pas les yeux pour voir si elle avait repris son travail. Il lui semblait qu'elle était beaucoup trop loin de lui et que chercher à la regarder n'avait pas plus de sens que chercher à se faire entendre d'elle. La jeune fille, après quelques instants, le tira par sa blouse afin d'éveiller son attention; elle le fixait de ses yeux gris inexpressifs; puis elle détourna la tête et lui dit :

— Où croyez-vous vous trouver en ce moment?

Thomas eut envie de répondre : à l'infirmierie, mais il dit qu'il ne le savait pas.

— Moi aussi, dit-elle, j'ai parfois le sentiment de l'ignorer. Quand je vous vois assis tranquillement, n'ayant aucune idée de l'endroit où vous êtes, je me demande si ce n'est pas moi qui suis dans l'erreur et si nous ne sommes pas réunis dans une tranquille maison de campagne, au milieu des champs, à l'étranger, dans un de ces pays lointains dont le souvenir s'est évanoui. Voilà, ajouta-t-elle, les dangereuses rêveries auxquelles m'entraîne votre ignorance. Comment y résisteriez-vous vous-même?

— Nous ne sommes donc pas à l'étage des malades? demanda Thomas.

— Je vous en prie, dit-elle, ne me parlez pas d'eux. Laissez-moi pendant quelques instants me reposer sur d'autres pensées. Ce qui m'effraie, lorsque je vous aperçois, c'est que je vous vois convaincu d'avoir fait du chemin et d'être déjà arrivé quelque part. Même si vous n'avez pas la sottise de croire que vous touchez au but, vous pensez que du moins le but s'est rapproché. Que de chemin parcouru, murmurez-vous en vous-même, depuis que je l'ai rencontrée au sous-sol! Erreur, tragique erreur. Comment pouvez-vous imaginer que vous ayez vraiment quitté votre chambre, comment concevoir que la décision d'en haut ait pu être abolie par le seul fait que vous vous y êtes soustrait, comment attacher plus d'importance aux apparences qu'à la volonté imprescriptible de ceux dont vous dépendez? Ne pressentez-vous pas votre aberration? Sur quoi repose votre espérance? Le témoignage de vos pauvres sens fatigués, l'assurance de votre mémoire pervertie et trouble? C'est à cela que vous êtes réduit. Ne dites rien : je vois sur vos lèvres ce que vous voulez répondre et il n'y a pas de quoi en être fier. Que pensez-vous donc? Que, malgré votre désir de me croire, vous ne pouvez rejeter comme une triste illusion le chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici. Naturellement; qui vous dit le contraire? Ne m'attribuez pas des idées ridicules. Mais vos promenades, vos enquêtes, vos démarches, si réelles qu'elles soient, — elles sont incontestables, personne malheureusement pour vous ne les niera — toutes vos petites allées et venues personnelles sont sans importance. Vous pour-

riez pendant des années monter et descendre sans arrêt et visiter des milliers de fois la maison de fond en comble, sans que la vérité en soit affectée le moins du monde. Qui cela gênerait-il? Le pire qui puisse arriver, c'est que, je ne sais par quelle folie du destin, vous réussissiez à atteindre ces régions inaccessibles dont vous parliez avec une incroyable légèreté. Que se passerait-il? Je ne puis le savoir. Mais il y a quelque chose dont on ne peut douter : quiconque vous verrait là-bas vous apercevrait en réalité là où vous devriez être, là où vous êtes vraiment, dans votre chambre du sous-sol, avec les vêtements, la mine, les pensées qui sont attachés à ce séjour et qui vous suivront partout où vous irez. Voilà la vérité. Vous aurez beau lutter, avoir recours à des ruses déraisonnables, n'en faire qu'à votre tête, vous n'échapperez pas à la classification qui dépend de cette vérité. Tout ce que vous parviendrez à faire, le seul résultat de votre agitation, ce sera de dissiper vainement vos forces, de vous affaiblir dans une rêverie morose, jusqu'au moment où vous n'aurez même plus assez de vigueur pour vous maintenir à la dernière place. C'est à une telle fin que vous vous exposez.

La jeune fille avait-elle fini? Thomas se le demanda. Il entendait encore la pièce vibrer de ce flux de paroles et il lui était malaisé de reconnaître ce qui dans les mots qui frappaient son oreille appartenait au passé ou était toujours présent. Afin d'interrompre ce va-et-vient de mots qui le fatiguait, il fit effort pour parler :

— Je ne distingue pas toujours très clairement, dit-il, si vos remarques sont destinées à m'apprendre le sort qui m'attend ou à m'aider à m'en détourner. Il ajouta à voix basse : puis-je vous demander de parler moins vite? Il ne m'est pas toujours facile de vous suivre.

La jeune fille évita de répondre; du moins, Thomas ne l'entendit pas. Elle avait pris sur ses genoux le drap qu'elle coussait avec activité, il semblait que soudain la tâche longtemps négligée ne pût souffrir de retard.

— Que vous disais-je donc? dit-elle subitement. Peut-être ai-je été trop vive. Les choses ne se passent pas toujours comme je vous l'ai exposé. Il y a presque autant de cas différents qu'il y a d'êtres dans cette maison. Nous qui voyons les choses d'un peu loin, nous ne nous attachons pas beaucoup

aux détails et tout nous apparaît perdu dans une même uniformité. Mais, pour ceux qui assistent de plus près aux tentatives et à plus forte raison pour ceux qui veulent les faire réussir, c'est tout différent; ils sont convaincus qu'un abîme sépare les uns et les autres et cette conviction se reflète dans leur manière souvent totalement opposée d'interpréter les événements. Cette vue fragmentaire et désordonnée des choses vient de la fièvre avec laquelle ils veulent tout saisir, alors que leurs regards portent à peine à quelques pas. Qui pourrait jamais embrasser toute la maison du dedans et la contempler du haut en bas d'un seul coup d'œil? Ni vous ni personne probablement.

Thomas la vit avec malaise continuer son travail de couture sur un rythme de plus en plus rapide, son aiguille transperçait sans peine l'étoffe, le fil noir dessinait sur le tissu des lignes qui constituaient de belles figures géométriques. Ce spectacle tantôt effrayait Thomas tantôt le rassurait. A rester là sans rien faire, il lui semblait que, cédant à une influence pernicieuse, il épuisait tout son courage et qu'il ne pourrait plus jamais se relever ni partir; mais il goûtait aussi une certaine douceur et il se reprenait à espérer.

— J'ai été témoin dans une affaire qui touche les employés, dit-il tout à coup.

— Affaire banale, dit la jeune fille sans interrompre son travail.

— Ne dois-je pas la suivre? demanda Thomas.

— Assurément, dit-elle. Mais vous la suivrez de toute manière.

— Comment cela? demanda-t-il encore.

— On a dû beaucoup vous parler du personnel, dit-elle d'un ton presque rude comme si elle-même n'avait rien à en dire. C'est pourtant un sujet sur lequel il n'y a pas intérêt à s'étendre. Vue d'en bas, l'existence des employés semble extraordinaire et suscite des passions violentes. D'ici, elle se remarque à peine. Plus haut, il n'en est certainement jamais question. Ne vous créez donc pas des soucis qui s'effaceraient si vous apparteniez à une condition différente. L'affaire dont vous parlez se servira de vous aussi longtemps que vous resterez dans le rayon de son influence; elle s'évanouira dès que vous vous serez éloigné.

— Ne connaissez-vous pas ces employés? dit Thomas.

— Toujours des questions, répondit la jeune fille d'un air mécontent. Ne gaspillez donc pas vos forces d'une manière aussi sotte. Comment ne les connaîtrais-je pas? Je les connais tous. Il est vrai que je ne me souviens d'eux individuellement que lorsque je les rencontre dans les étages inférieurs. Autrement on ne peut guère penser au personnel qu'en bloc; ils sont si pareils qu'il n'est pas possible de les distinguer de mémoire. Et pourquoi les distinguerait-on? Sont-ils plusieurs centaines, sont-ils un seul? S'ils remplissent leur devoir, ils sont comme s'ils n'existaient pas; s'ils retombent dans le sort commun, ils seront toujours trop nombreux. Renoncez à ces problèmes superflus, ce n'est pas en y réfléchissant que vous changerez le cours des choses.

— Vous faites cependant partie du personnel? demanda Thomas.

— Admettons-le, dit la jeune fille. On peut toujours dire qu'on appartient au personnel, comme on peut toujours prétendre qu'on est locataire. Est-ce que le plafond tombera sur votre tête si vous affirmez que vous êtes portier dans la maison? Il ne se passera rien et, fort d'une telle épreuve, vous pourrez tranquillement exhiber votre titre devant la clientèle ordinaire.

— Je vous comprends, dit Thomas avec empressement. Mais en parlant de vous, je pensais à tout autre chose. On ne songe pas, lorsqu'on vous voit, à votre activité, aux services que vous rendez ou à votre situation qui doit être considérable; c'est des réflexions bien différentes que l'on se fait. On a l'image de quelque chose de tout nouveau dont on ne se rend pas compte tout de suite et que, même lorsqu'on s'en est aperçu, on n'est jamais sûr d'avoir saisi. Peut-être portez-vous le reflet du monde d'où vous venez; peut-être ce reflet ne brille-t-il pas toujours et nos yeux ne peuvent-ils le percevoir que de temps en temps. On ne peut donc vous regarder sans désespoir; mais on ne peut aussi demeurer auprès de vous sans être réconforté.

— Vous vous perdez dans des illusions, dit la jeune fille. Je ne porte sur mon visage que le reflet de la fatigue et les traces d'une existence alourdie par les responsabilités. Le monde dont vous parlez, on n'en garde pas de souvenir; on ne saurait conserver la moindre parcelle de quelque chose auquel on ne peut goûter que lorsqu'on y reste étranger.

— Je m'égare probablement dans les chimères, dit Thomas, mais comment leur résisterais-je? Je vous regarde travailler et je n'ai devant moi que la perspective de ma perte prochaine. Vous n'avez rien épargné pour m'ôter tout espoir; je suis environné de malheurs; malgré cela, je ne fais aucun effort pour m'éloigner. Il y a donc quelque chose qui me retient auprès de vous et que serait-ce, si ce n'est pas l'espérance d'une vie plus belle que vous donnez sans le vouloir?

— Non, dit la jeune fille faiblement. Ce sont là des rêveries. Je ne suis qu'une humble servante et vous ne me voyez pas telle que je dois être. C'est votre propre désir de vivre que vous apercevez sur mon visage; vous cherchiez en vain ici une vraie lumière. Regardez autour de vous : l'obscurité ne s'épaissit-elle pas? Ma lampe suffit à peine à m'éclairer et, moi qui ai de très bons yeux, je ne distingue déjà plus vos traits. Comment pourriez-vous encore tourner vos regards vers moi?

Thomas n'avait pas le sentiment que l'éclairage eût diminué et il voyait toujours la jeune fille à la même place, ses deux mains enfouies dans l'étoffe blanche où elles travaillaient sans qu'on les remarquât, sa figure fatiguée mais brillante.

— Est-ce aussi un rêve, dit-il, que vous venez de régions où tout le monde ne va pas et qu'on s'efforce malgré soi d'imaginer? Puisque je ne puis espérer m'y rendre jamais, dois-je renoncer également à penser à elles? Voilà qui tout de même me paraîtrait exagéré.

La jeune fille secoua la tête d'un air souffrant.

— Vos paroles, dit-elle, sont si enfantines que j'ai peine à les entendre. Restez tranquillement auprès de moi et chassez de votre esprit toutes ces images qui le tourmentent. Je ne puis rien vous dire de mieux.

— Je me suis peut-être en effet conduit jusqu'ici comme un enfant, dit Thomas; mais maintenant c'est tout différent. Je commence à voir clairement ce que j'ai à faire. Je regagnerai le temps perdu.

— Votre route s'arrête ici, dit la jeune fille.

— La route que j'ai eu le tort de suivre, oui, dit Thomas; mais je vais choisir un nouveau chemin.

— Il n'y a pas d'autre voie, dit la jeune fille. Toutes les issues sont fermées. Où sauriez-vous aller?

— En haut, dit Thomas.

— Encore, dit la jeune fille. Vous voulez donc m'obliger à vous révéler ce qui est interdit? Taisez-vous, vos paroles finiraient par me rendre malade.

— Non, dit Thomas, j'ai encore diverses choses à dire. C'est moi qui à présent vais vous donner des explications. Mademoiselle Barbe, reprit-il d'une voix plus forte, vos reproches étaient sans doute fondés et, comme vous me l'avez fait observer, je me suis agité en vain. Mais ces reproches qui seraient accablants pour un autre ne m'atteignent pas tout à fait. Je puis en effet vous le confier, je ne suis entré dans la maison qu'en passant et je ne désire pas être locataire. Lorsque j'étais dans la rue, il m'a semblé que quelqu'un me faisait signe et j'ai eu envie de chercher qui m'avait appelé. Ensuite, les choses ne se sont pas passées comme je le croyais; j'ai rencontré beaucoup de difficultés et finalement je n'ai pas abouti. Mais si j'ai commis des fautes par manque de réflexion et par ignorance, je n'ai pas perdu mon projet de vue. C'est à ce but que je songe toujours. Je suis persuadé, voyez, je suis franc avec vous, que si je retrouvais la personne qui m'a invité à entrer, les obstacles s'aplaniraient et les erreurs seraient réparées. Où est donc cette personne? C'est sur vous que je compte pour m'aider à la découvrir.

La jeune fille regarda Thomas en frissonnant et murmura :

— Folie; que dois-je entendre? Ne pourrais-je m'en aller?

— Je sais, je sais, dit Thomas. Ma manière de parler vous offusque, mais il vaut mieux dire les choses simplement. Je vais donc encore vous scandaliser en déclarant qu'à mon avis si je pouvais communiquer avec les étages supérieurs, je serais bien près d'entrer en rapport avec mon inconnue. D'après ce que j'ai cru voir, elle habite au second ou au troisième, dans un des appartements qui donnent sur la rue. Avec un tel point de repère, les recherches ne devraient pas être difficiles. Bien entendu, le mieux aurait été que je monte là-haut et que je la voie moi-même. Mais vous m'avez prouvé que c'était impossible; je vais par conséquent y renoncer. Était-il d'ailleurs nécessaire que j'aille jusqu'à sa porte? Vraisemblablement non. Ce qui est indispensable, c'est que je communique avec elle et qu'elle sache où j'en suis de mon séjour à la maison. Contre un tel projet on peut faire des objections et je les vois déjà

venir sur vos lèvres; mais, bien que la chose soit délicate, il ne semble pas qu'elle se heurte à des obstacles insurmontables et je crois qu'avec un peu de résolution et de finesse on peut la mener à bonne fin. Du reste, je n'ai pas le choix. Difficile ou non, il faut que j'y applique toutes mes forces.

Thomas s'aperçut que la jeune fille avait écarté la table et la chaise et qu'elle se trouvait maintenant plus éloignée de quelques pas; il essaya à son tour de se rapprocher; la chaise lui parut trop pesante et il y renonça.

— Que dites-vous de mon projet? demanda-t-il.

Allait-on lui répondre? Devrait-il faire les frais de la conversation jusqu'au bout? La fatigue ne l'empêcherait-elle pas de continuer? Un mot, même un mot de refus lui eût apporté de l'encouragement.

— Vous ne voulez pas me donner votre opinion? Soit. Il me reste à examiner moi-même les divers moyens dont je dispose, à peser les difficultés et à prendre une décision. Vous ne pouvez nier qu'entre les diverses parties de la maison des rapports existent. Autant vaudrait nier votre existence. Aussi longtemps que ma vue pourra se reposer sur vous, je serai sûr que quelqu'un au moins a été en haut et qu'il y a un moyen d'en revenir. C'est déjà un point essentiel. Je ne dépasse donc pas les limites des choses raisonnables en pensant que, si j'avais un message à remettre, je pourrais trouver un intermédiaire pour l'en charger. Cependant, je ne suis pas assez naïf pour croire qu'à partir de l'instant où j'aurais rencontré une personne de confiance, formulé mon message et vu disparaître le messager, je pourrais espérer un succès. Bien loin de là. Que se passe-t-il en haut? Je n'en sais rien. On m'a naturellement rapporté beaucoup de choses et il se peut que quelques-unes soient vraies; rien n'est cependant tout à fait digne de créance. Ce que j'ai appris de plus sérieux et de plus captivant, je le tiens de vous, mademoiselle Barbe, et c'est votre présence qui continue à me donner les plus précieux renseignements. Si j'en crois ce que vous m'avez dit, il y a entre l'étage où nous nous trouvons et les autres qui sont au-dessus un tel éloignement que lorsqu'on en revient, on se souvient à peine d'y avoir été et qu'on ne se rappelle plus ce qu'on y a vu. Il est par conséquent inutile de faire un effort pour imaginer ce qui s'y passe. Peut-être les sens n'y rendent-ils aucun service; peut-être la pensée

même y reste-t-elle inoccupée et ne saisit-elle rien. Peut-être, comme il n'y a aucun moyen d'observer ce qu'on y fait et ce qui arrive, ne constate-t-on rien de particulier et peut-on s'y trouver sans savoir qu'on y est. Toutes ces hypothèses sur lesquelles je me garde de vous demander votre avis, rendent probable cette conclusion, c'est que, malgré sa bonne volonté, le messenger, lorsqu'il sera parvenu en haut, aura oublié son message et sera incapable de le transmettre; ou encore, en admettant qu'il en ait conservé scrupuleusement les termes, il lui sera impossible de savoir quelle en est la signification, car ce qui avait un sens ici doit nécessairement avoir là-bas un sens tout différent ou n'avoir aucun sens; il s'égarera donc et, à son retour, il me rendra ma requête, refus catégorique qui m'ôtera mon dernier espoir. Cette difficulté est assurément très grave et elle devrait me faire avouer mon échec. N'y a-t-il donc aucune possibilité d'établir un contact entre ceux d'en haut et nous? Je crois qu'il y en a une. Car c'est une pensée d'ici, laquelle n'a certainement plus la moindre valeur dans un autre lieu, que la communication aurait besoin d'être exprimée pour être comprise. Idée grossière et fausse. J'attacherais une importance quelconque aux mots que mon esprit pourrait dicter, alors que ces mots sont destinés à être entendus là où nul esprit n'a accès? Je serais plus désireux de transmettre des paroles dont l'intérêt tient aux circonstances de ma vie que d'atteindre, sous une forme dont je n'ai aucune idée, par l'oubli même de ces paroles, le lieu où il importe que je parvienne? Bonheur, chance inouïe que le messenger perde le souvenir du message; rien ne pouvait arriver de meilleur; s'il rejette ma pensée, c'est qu'il lui reste vraiment fidèle, qu'il l'a justement comprise et emportée dans son cœur. Mais alors, comment communiquera-t-il cette pensée qu'il aura totalement éliminée parce qu'elle vient de trop bas, de quelle manière fera-t-il entendre dans le silence la voix que seul le mutisme peut traduire? Ai-je besoin de le savoir? Il sera là et il n'aura qu'à se montrer. Ce qu'il sera devenu lui-même, je me refuse à l'imaginer, car je présume qu'il me semblerait aussi différent de ce que je suis que le message transmis doit l'être du message reçu. Tout ce qui l'éloigne le rapproche, tout ce qui me fait craindre qu'il ne soit perdu me confirme dans l'espoir qu'il réussira.

Thomas s'interrompt comme s'il valait mieux terminer silencieusement ce qu'il avait encore à dire, puis il ajouta : « Suis-je encore dans l'erreur? » non pas pour recevoir une réponse, il n'en attendait plus, mais pour défier la jeune fille qui lui apparaissait comme le dernier obstacle à son projet. Quel silence l'entourait maintenant! Il était vrai qu'elle lui semblait éloignée de milliers de lieues, bien que parfois — était-ce une illusion de sa vue fatiguée? — le visage sur lequel il avait toujours les yeux fixés lui parût plus grand qu'au commencement de l'entretien. Les lèvres qu'il regardait ardemment remuaient comme si elles avaient eu personnellement quelque chose à dire auquel le reste de la personne ne voulait pas s'associer. Que disait-elle donc? Il tendit l'oreille; c'était une erreur, elle lui parlait comme à l'ordinaire :

— J'essaie, disait-elle, de comprendre vos paroles; mais j'ai beau faire, elles n'ont pour moi aucun sens. D'après les quelques bribes que j'ai saisies, je crois deviner que vous attendez de l'aide et que, selon vous, cette aide devrait vous être apportée par quelqu'un qui habite là-haut. Drôle de pensée. Vous ignorez sans doute qu'il n'y a personne dans les étages supérieurs.

— Personne? demanda Thomas.

— Non, personne, répéta la jeune fille. Ce n'est pourtant pas surprenant. Vous en savez assez pour pressentir que les conditions matérielles y sont défectueuses et que pour cette raison on ne peut y rencontrer que le vide et le désert. Mettez-vous cela dans la tête : là-haut, il n'y a rien ni personne.

— Rien, dit encore Thomas. Vraiment rien? Il réfléchit quelques instants, puis il dit comme au sortir d'un rêve : naturellement, à quoi pensais-je donc? Il ne peut en aller autrement. Je comprends à merveille votre réponse, mademoiselle Barbe. Pour moi qui suis tout enfoncé dans l'existence d'ici et, après tout, même pour vous qui, momentanément du moins, résidez dans ces lieux inférieurs, on ne peut exprimer les choses d'une façon différente. C'est donc tout à fait juste, il n'y a rien et il n'y a personne.

Barbe secoua la tête.

— Voilà encore que vous perdez pied et que je ne vous entends plus. Je vous ai pourtant parlé clairement, si pénible que cela m'ait été. Rien, comprenez-vous ce mot-là? Rien, il

n'y a pas plusieurs sens à chercher. Admettons que vous ayez la force de parvenir là-haut, eh bien, vous pourriez vous y promener pendant des heures, des mois, toute votre vie, sans y rien trouver.

— Mais, voyons, mademoiselle Barbe, vous me croyez encore plus enfant que je ne suis. C'est évident, je ne trouverais rien. Tel que je suis, grossièrement habillé, sans le moindre apprentissage? Je serais le premier attrapé si je voyais quelque chose. Que de transformations ne faut-il pas! Que de changements dans ses habitudes! Autant dire qu'il faut soi-même être réduit à rien.

— Mais pas du tout, dit Barbe en colère. Vous compliquez inutilement les choses. J'ignore sous quelle forme vous parviendriez là-haut; évidemment vous seriez dans un bel état; mais vous n'y verriez rien de plus et rien de moins que ce qu'il y a à voir, un appartement vide, désert, plus clair peut-être que les autres, couvert de poussière et inhabité.

— J'aime votre manière de présenter les faits, dit Thomas calmement. Vous avez raison de les mettre à ma portée et de vous défier de mon imagination mal dégrossie. On ne saurait mieux faire comprendre à un homme comme moi le sentiment qui le saisirait dans ces régions où il croirait avoir accès, alors qu'il continuerait à en être pour toujours écarté; dans un sens, il n'assisterait à rien de surprenant; quoi de plus ordinaire que les chambres désolées, vétustes, sans meubles qui s'offriraient à sa vue, au lieu du somptueux palais que son imagination lui faisait voir? Il s'y promènerait en vain pendant des années, j'apprécie beaucoup votre image; tout serait pour lui toujours aussi triste, aussi inhabitable jusqu'au jour où il lui faudrait mourir dans la déception et dans l'ignorance, sans avoir rien découvert de ce qu'il espérait. Que pourrait-il m'arriver d'autre à moi, homme du sous-sol, qui, comme vous avez eu la gentillesse de m'en avertir, restera toute sa vie fixé à l'humble chambre que l'administration lui a une fois pour toutes assignée comme domicile? J'ai très bien retenu votre leçon et je n'aurai garde de retomber dans mes anciennes erreurs.

— Vous êtes encore plus obstiné que je ne le pensais, dit Barbe. A-t-on jamais vu quelqu'un d'aussi aveugle? Que devrais-je donc vous dire pour que vous cessiez de déformer la vérité? Vous me parlez toujours de vous, comme si tout ce que je vous

disais au sujet des appartements du haut ne se rapportait qu'à vous. Mais il n'est pas question de ce que vous verriez ou de ce que vous feriez, il n'en sera jamais question. C'est de moi qu'il s'agit, de moi, des autres, de tous ceux, quels qu'ils soient, qui sont entrés dans les secrets de la maison. Eh bien, tout ce que nous avons appris se résume par le mot rien; nous n'avons rien vu parce qu'il n'y a rien, et il n'y a rien parce qu'entre les quatre murs de chaque chambre on n'a laissé ni meubles, ni poêle, ni ustensiles d'aucune sorte, de même qu'on a enlevé les portes, décroché les tableaux et emporté les tapis. Donc, pas d'enfantillages; votre messenger aurait beau accepter votre message, l'apprendre par cœur et le porter là-haut au péril de sa vie, il ne trouverait personne à qui le remettre.

— C'est entendu, dit Thomas, voilà qui est catégorique et votre langage est on ne peut plus clair. Je ferais tout de même encore quelques observations. D'abord, si défiant que je sois devenu sur la valeur de mes souvenirs, j'ai peine à croire que je me sois trompé lorsque j'ai aperçu vers les étages supérieurs une personne à la fenêtre. Je l'ai vue très distinctement et, bien que je ne puisse maintenant la décrire, je suis trop fatigué, il me semble que je la reconnaîtrais facilement si elle se montrait à nouveau. Illusion, confusion de la fièvre? Je veux bien l'admettre, mais j'ai le droit de penser qu'on a un peu trop tendance ici à tout expliquer par des illusions. D'ailleurs, les illusions ne sont peut-être pas toutes de mon côté. J'ai été frappé, mademoiselle Barbe, pendant vos explications si claires, par certaines contradictions — elles tiennent certainement à mon esprit obtus mais elles n'en sont pas moins surprenantes — entre ce que vous m'avez déclaré tout à l'heure et ce que vous m'avez ensuite prié de croire. Expliquez-moi donc comment vous avez pu décrire, ma foi, avec quelques détails pleins d'intérêt, l'état dans lequel se trouvent ces fameux appartements, alors que, si ma mémoire ne me trompe pas, vous avez également affirmé qu'on ne pouvait conserver aucun souvenir des séjours qu'on y avait faits. Cela me tracasse. N'y aurait-il pas, de votre part, une confusion qui vous ferait exprimer votre absence de souvenir par ce mot rien que vous répétez avec tant d'énergie, mot que vous auriez ensuite, comme il est d'un usage difficile, rendu plus significatif en le complétant

par l'image d'un appartement démeublé et poussiéreux? Je me garderai de prétendre qu'il n'y a rien d'autre à dire sur ce sujet; tout est sans doute différent de ce qu'on peut en penser avec les faibles moyens qu'on a ici. J'avais cependant l'impression, vraisemblablement erronée, que, tout en renonçant à conserver de votre passage en haut un souvenir proprement dit, vous en aviez emporté un sentiment extraordinaire, inexprimable, quelque chose de tout à fait unique qui ne pouvait être goûté qu'en dehors de notre vie quotidienne. Si mon impression était justifiée, ne devrais-je pas en conclure que ces appartements si vides sont tout de même très attirants au point de laisser sur une sensibilité comme la vôtre des traces que n'importe qui peut ensuite admirer?

— Où voyez-vous des contradictions? répondit Barbe. Elle avait presque terminé son travail et se tenait raide sur sa chaise sans regarder ni à droite ni à gauche, comme si elle avait dû rassembler toutes ses forces sur les derniers points de couture. Elle parlait d'un ton radouci, avec la voix si agréable qu'elle avait au début. Il n'y a de contradictions qu'entre vos espérances et ce monde qui n'en admet pas. Voulez-vous connaître la vérité?

— Oui, dit Thomas.

— En principe, reprit-elle, je devrais garder le silence, car il est sévèrement défendu de parler de ces questions; on redoute trop que les paroles, si bien choisies qu'elles soient, ne puissent exprimer convenablement des faits aussi délicats; je commets donc une faute en m'en entretenant avec vous; si cependant je passe outre à cette interdiction, c'est que je ne puis supporter les espoirs où je vous vois vous perdre et que d'ailleurs vous n'aurez pas l'occasion de faire un mauvais usage de la vérité. La plupart de ceux qui entrent dans la maison, dit-elle, sont d'abord entraînés par les désirs que vous éprouvez vous-même. Quelques-uns les ressentent si vivement qu'ils ne peuvent avancer. Ils sont cloués sur place. Ils se consomment à l'endroit où on les a déposés et ils offrent un triste spectacle, car, habitués encore à la vie du dehors, leurs sens obscurcis par le brouillard qu'ils ne réussissent pas à percer, ils brûlent comme de méchantes bougies qui étouffent leur propre flamme et ils dégagent une fumée noire et une odeur infecte. Ceux-là sont perdus dès les premiers pas. On les enferme pour qu'ils ne

troublent pas l'atmosphère de la maison qui est déjà si impure. D'autres, au contraire, vivent longtemps dans l'immeuble sans sortir de l'oisiveté dont ils jouissent et sans être attirés par l'inquiétude du changement. Ce sont de bons locataires. Ils acceptent leur sort. Ils se soumettent aux règles, ces fameuses règles sur lesquelles on discute si volontiers dans les grandes salles et qui n'existent le plus souvent que dans l'esprit de ceux qui les agitent. Ce n'est que peu à peu, par suite de leur fréquentation, à force de vivre au milieu des perpétuelles intrigues où tout ce monde se débat avec entrain, que la fièvre les saisit et qu'ils commencent à être poussés vers le haut. Naturellement, il ne s'agit pour la plupart que d'une migration intérieure. Où en serions-nous si cette foule songeait réellement à se déplacer? Mais ils se laissent aller à leurs rêves et ces rêves leur font entrevoir de mystérieuses et grandes espérances dont la contemplation les occupe et qu'ils placent dans les lieux qu'ils ne connaissent pas et qu'ils n'ont même pas la force d'espérer jamais connaître. Le sort qui les attend est alors infiniment varié et, comme je vous le disais, il est presque impossible de comparer la destinée de l'un à celle de l'autre. Pour certains, le désir se fait si pressant qu'ils ne peuvent y résister qu'en se livrant à une activité fébrile et désordonnée; il faut qu'ils s'occupent des choses de la maison; il faut que, même de loin, même d'infiniment loin, ils aient l'impression d'appartenir à l'existence mystérieuse dont ils ont placé le centre en haut et dont ils croient recevoir l'impulsion et distinguer certaines règles. C'est, si vous le voulez, le gros du personnel. Tandis qu'ils travaillent, ils oublient parfois le désir qui les brûle et leur service, si chaotique, si peu harmonieux, reflète les alternances de vie et de mort par où ils passent, tantôt dans la conscience, tantôt dans l'inconscience de leur passion. Il arrive qu'à la longue ce désir qui n'a pu triompher de leur activité se nourrisse des aliments qu'il y trouve et prenne des formes de plus en plus grossières, jusqu'à effacer cette espérance d'en haut vers laquelle il les dirigeait. Ils sont alors momentanément guéris de leurs tourments et ils tombent dans des occupations serviles et basses d'où parfois ils ne se relèvent jamais. Mais d'autres, à la vérité très rares, échappent à ce besoin d'activité malheureuse qui conduit leurs compagnons à fuir ce qui les avait d'abord attirés. Ils ressentent,

avec une grande ferveur, les conditions si étranges où ils se trouvent et, avant de céder à l'attrait qui s'exerce sur eux, ils sont comme indéfiniment retenus par la vanité de leurs efforts et ils s'attachent presque pour toujours aux lieux peu élevés dont ils ont d'abord eu connaissance. A l'endroit où ils sont, il leur semble qu'ils ne pourront jamais épuiser complètement ce qu'ils doivent en goûter et, malgré l'amertume qu'ils recueillent, en dépit des souffrances inexplicables que leur donne une vie toute simple, ils attendent patiemment, persuadés qu'ils sont condamnés à demeurer dans une obscure et plaintive détresse. Cette attente peut durer fort longtemps. Il n'est pas sûr que pour quelques-uns elle prenne jamais fin. On les voit se transformer, revêtir la couleur de la chambre qu'ils ne quittent pas, devenir chaque jour plus secs et plus ternes, au point qu'on les confond avec les objets et qu'ils sont comme la maison même. De ceux-là rien à dire; personne ne sait ce qu'ils deviendront plus tard. Mais parmi le petit groupe de ceux qui se sont défiés de leur désir, il en est qui, un jour, reçoivent l'ordre de changer de place; parfois ils vont plus haut, parfois plus bas; il n'importe; ce qui compte pour eux et renouvelle leurs forces, c'est qu'ils ont la preuve d'avoir trouvé dans la patience et la passivité le principe d'une action bienheureuse. On s'est souvenu d'eux; on les a retirés de la fosse où ils se mouraient. Il est vrai que, dès qu'ils sont entrés dans un endroit nouveau ou dans une autre fonction, ils recommencent à croire qu'ils n'en sortiront pas. Ils sont toujours accablés par la hauteur des murs de leur prison, et leurs forces ont beau grandir, même s'ils détiennent les clés qui leur ouvriront toutes les portes, ils sont incapables de faire quelques pas pour atteindre l'objet de leurs vœux. On dirait que la passion qui les ravage et qui s'accroît à mesure qu'ils montent, n'est dirigée que contre une passion plus profonde dont ils sentiront les feux lorsqu'elle se sera éteinte. Plus le désir qui les attire en haut est vif à cause des obstacles qui diminuent, plus ils trouvent en eux de moyens pour le combattre et s'en détacher. C'est ainsi que seuls ils approchent de ces régions qui sont aux autres inaccessibles. Je ne pourrais vous parler des dernières étapes par lesquelles ils passent avant d'apercevoir cette grande ouverture sans porte qui est le terme où ils aspirent. Les tourments et les délices qu'ils y éprouvent sont d'une nature telle

qu'ils ne sauraient les conserver dans leur mémoire. Ils ne sont plus rien, mais ils sont encore tout. Ils sont touchés par un amour très vif qui n'a cependant aucune des couleurs de l'amour et qui les atteint par l'abandon où il les laisse. Ils sont poussés par une espérance glorieuse qui est composée de toutes les espérances auxquelles ils ont précédemment renoncé. Ils sont enfin si annihilés par l'effort qu'ils doivent faire pour ne pas céder à la tentation d'aller là où ils désirent de toute leur âme parvenir qu'ils s'y consomment souvent et qu'ils succombent auprès de leur passion. Certains ne dépassent jamais les premières marches; d'autres vont jusqu'au seuil et y restent étendus; mais, pourtant, la plupart entrent et sortent, après avoir constaté que tout était bien ainsi qu'ils l'avaient eux-mêmes deviné en accomplissant les derniers pas dans l'indifférence et la mort du dernier désir; l'appartement est tranquille et vide et il n'y a plus rien à désirer parce qu'il n'y a rien. Au retour, la vie recommence; les sentiments qu'on a gardés d'un tel voyage sont si fins et si complexes que le souvenir s'en affranchit ou que la mémoire n'en retient que la profonde et vive ardeur qui les a animés jusqu'à la fin. Une espérance plus forte se forme avec les parcelles d'images qui brûlent encore dans une nouvelle passion. On aspire à un retour vers ces lieux ineffables que nulle déception n'a ternis et dont on se tient tout près dans une patience elle aussi renouvelée. Ce sont les mêmes chemins, les mêmes stations où l'on retrouve les traces des larmes qu'on a versées, et c'est la même radieuse souffrance, le même tragique bonheur d'avancer si lentement vers un but qu'on souhaite d'autant plus atteindre qu'on sait qu'en l'atteignant on n'aura plus rien à souhaiter.

La jeune fille semblait avoir terminé son travail; elle avait déposé sur la table l'aiguille et le fil et elle restait les mains croisées sur le drap que cependant elle ne repliait pas. Elle leva la tête et Thomas rencontra son regard, un regard pur et candide d'où avait disparu toute lumière. Il voulut lui répondre; mais bien qu'il vît ce qu'il y avait à dire, il recula devant l'effort qu'il fallait faire pour chercher les mots dont il avait besoin. Pourtant il regretta son silence quand il s'aperçut que la jeune fille voulait encore lui parler. Elle avait beau l'interpeller avec douceur, il était oppressé et fatigué par toutes ces paroles.

— Qu'auriez-vous donc vu à la fenêtre? disait-elle. Les volets sont fermés et on ne peut se pencher au dehors. S'il se glisse parfois un rayon entre les persiennes, il est si faible qu'on ne le remarque pas et ce n'est que plus tard, en redescendant, ou encore, longtemps après, qu'on l'aperçoit, comme s'il ne pouvait vous éclairer que lorsqu'on est revenu dans ces chambres obscures. Non, vous avez été victime d'une illusion; vous avez cru qu'on vous appelait mais personne n'était là et l'appel venait de vous. Maintenant, ajouta-t-elle en se levant, il se fait tard; vous vous êtes beaucoup fatigué, il vaut mieux que vous songiez au repos. Quel désordre ici, dit-elle en voyant par terre des morceaux d'étoffe et des brins de fil; je vais ranger mon ouvrage.

Thomas ne la quitta pas des yeux. Elle était petite et agile; il ne s'était pas trompé quand en bas il avait été frappé par son visage enfantin, plein de gentillesse et de charme. Elle marchait légèrement à travers la pièce. En quelques instants tout fut remis en ordre. Elle s'arrêta un peu auprès de Thomas, lui toucha l'épaule et dit :

— Je vais ouvrir la porte. Vous y jetterez un rapide coup d'œil; on aime avoir de l'espace devant soi, lorsqu'on a été un moment confiné dans la chambre.

Elle se dirigea vers la porte en face de laquelle Thomas était assis et elle ajouta en se retournant :

— Je désobéis encore aux ordres; regardez donc vite.

A travers l'ouverture, Thomas aperçut une longue voûte appuyée sur des colonnes basses et trapues qui se rejoignaient en arceaux. Il voyait assez distinctement les premières colonnes qui étaient éclairées de chaque côté par une lumière scintillante, comme le feu d'une lointaine étoile, mais aux deux tiers de la nef il n'apercevait plus rien.

— Fermez la porte, dit-il en constatant qu'il ne pouvait percer les ombres. En voilà assez pour aujourd'hui.

La jeune fille referma la porte et Thomas cessa de faire attention à elle. Il réfléchit à ce qu'elle lui avait dit, mais il ne parvint pas à surmonter la fatigue. Il se leva alors pour partir, en remettant à plus tard la conclusion qu'il lui faudrait tirer de cet entretien. Il resta un moment immobile; la pièce lui parut étonnamment basse et exigüe; il lui semblait, maintenant qu'il était debout, qu'il la contemplait de très haut et

qu'ayant percé le plafond avec la tête, il ne distinguait plus ce qui se passait à ses pieds. Ses yeux se troublèrent lorsqu'il voulut regarder en haut et il tomba pesamment sur le sol.

Après cette chute, Thomas entra dans une longue maladie et il perdit le souvenir des événements. Ce n'est qu'au cours de sa convalescence qu'il examina la chambre où il était enfermé et le lit sur lequel il reposait. La chambre était grande et claire; plusieurs tableaux ornaient les murs et sur la table il y avait une carafe d'eau et un verre à demi rempli. Thomas se leva et but avec plaisir l'eau fraîche; il avait encore les lèvres brûlantes, les yeux lui faisaient mal; il avait certainement été très malade. Il sortit néanmoins et, surpris par le calme et le silence qui régnaient dans cette partie de la maison, il hésita à aller plus loin. En face de sa chambre il vit une porte entrebâillée; quelqu'un devait se trouver dans cette pièce, car il entendait de temps à autre un bruit de pas. Il traversa le grand couloir et entra, mais ayant aperçu une femme à demi cachée derrière un fauteuil, il s'excusa précipitamment. Cependant il resta sur le seuil. La chambre lui parut immense. Elle était divisée en trois parties, séparées les unes des autres par deux marches qui couraient sur toute la largeur de la pièce; au fond, il y avait un lit étroit dont l'extérieur misérable jurait avec le reste de l'ameublement et qu'on avait voilé avec un rideau. Après avoir observé ces détails, Thomas pensa qu'il s'était attardé trop longtemps pour s'éloigner sans quelques nouvelles paroles de politesse et il demanda s'il n'y avait pas près de là un domestique qu'il pourrait appeler, car, ayant été malade, il se passait encore difficilement du service. La jeune femme se tourna lentement et son regard, un regard joli et triste, se fixa sur la porte entrouverte. Allait-elle lui répondre? Tandis qu'il prêtait l'oreille avec une légère appréhension, ne sachant si, après le silence de sa longue maladie, il supporterait le son d'une voix étrangère, la jeune femme, comme si elle avait deviné cette crainte, se détourna, s'éloigna de quelques pas et s'assit près des premières marches sur un tabouret. Thomas ne sut d'abord comment interpréter une telle attitude. Finalement il fit lui aussi quelques pas et s'aperçut alors que la pièce était encore plus vaste qu'il ne l'avait cru. Le plafond en était très élevé, il prenait appui sur des colonnes encastrées dans les murs et s'élançait sous la forme d'une voûte dont on

apercevait les premiers mouvements mais dont on ne voyait pas le sommet. Après avoir regardé en haut, il eut peine, lorsqu'il abaissa les yeux, à retrouver les limites de la salle, il était comme perdu dans un espace infini, il cherchait en vain autour de lui quels objets lui avaient servi de points de repère. Pour échapper à cette impression de vide, il s'assit sur une belle chaise recouverte de velours et sentit combien sa grave maladie lui avait enlevé de forces; il était épuisé, et le repos, loin de dissiper sa fatigue, alourdissait ses membres et les rendait plus douloureux. Après quelques instants, il tomba dans une brève somnolence qui augmenta son impression d'égarément, car il rêva de la vaste salle où il avait pénétré et où il errait seul, menacé à tout moment d'être chassé. A son réveil, il se sentit plus fort et sortit.

Il retrouva d'abord sa chambre avec plaisir, l'atmosphère en était douce. Mais, ayant appelé à haute voix, il revint à l'entrée du couloir pour distinguer plus vite quelle personne on lui enverrait. Le couloir, bien que haut et large, était sombre; seuls l'éclairaient quelques rayons de lumière qui s'échappaient, de chaque côté, de grands vasistas. Il attendit longtemps, le dos appuyé contre le mur, la tête penchée en avant, comme s'il s'était endormi durant une faction. Puis la porte d'en face s'ouvrit et la jeune femme dit, tout en demeurant dans sa chambre :

— Pourquoi ne répondez-vous pas? Je vous ai appelé plusieurs fois.

Ces paroles étaient-elles vraiment destinées à Thomas? Elles ressemblaient à celles qu'on adresse à un serviteur et le ton en était sévère et méprisant. Il ne bougea pas et dit en évitant de répondre :

— J'attends moi-même un domestique.

La jeune femme ne s'arrêta pas à cette réflexion et rentra dans la pièce sans fermer la porte. Thomas de son côté regagna sa chambre. Mais, à peine sur le seuil, il remarqua qu'elle était loin d'être aussi confortable qu'elle lui était apparue pendant les heures de fièvre. Il n'y avait pas de chaise, la table était ridiculement petite, le lit, trop spacieux, était recouvert de draps blancs et noirs dont les yeux se détournaient. C'était une chambre de malade. Il renonça donc à y chercher le repos et, l'esprit préoccupé, alla chez sa voisine. Elle se tenait à

l'entrée de la pièce, debout, les bras tranquillement étendus le long du corps. C'était une femme encore jeune, mais cette jeunesse ne facilitait pas les relations; si près qu'elle fût, elle restait distante.

— Vous voici enfin, dit-elle à Thomas. Votre service laisse beaucoup à désirer.

Surprenantes paroles.

Elle ajouta, après lui avoir laissé le loisir d'accepter et de comprendre sa réprimande :

— Il vous reste maintenant à faire oublier votre défaillance. Ne perdez pas de temps et mettez-vous à l'ouvrage.

D'un geste autoritaire, quoique sans rudesse, elle le congédia, puis elle se retira dans un coin de la chambre, un peu en arrière du petit tabouret sur lequel elle s'était assise à la fin de leur première entrevue.

Thomas sortit rapidement et alla chercher dans le couloir les ustensiles dont il avait besoin. Il dut faire un assez long parcours. Comme il l'avait imaginé, ce corridor était monumental. Presque entièrement plongé dans l'obscurité, on s'apercevait, en avançant, qu'il ne ressemblait en rien à un couloir ordinaire, il avait plutôt l'apparence d'une galerie de mines dont le plafond eût été invisible et que des niches, d'énormes tuyaux, des excavations profondes, succédant à des piliers de bois ou à des poutres en fer, auraient transformée en de silencieuses catacombes. Thomas trouva dans un réduit un balai, un seau et un torchon et il se mit au travail. Le sol était dallé, mais une épaisse couche de terre le recouvrait, couche qu'on ne pouvait espérer enlever qu'en la raclant avec une pelle ou une pioche; comme ces instruments lui manquaient, il se contenta de balayer la surface à grands coups en rejetant à droite et à gauche les détritiques les plus grossiers; il soulevait beaucoup de poussière; une sorte de terreau rouge qui dégageait une odeur âcre, obscurcissait l'atmosphère et retombait lentement en se collant aux objets. Bien qu'il apportât beaucoup de soin à son travail, il en vint rapidement à bout, et il arriva à l'endroit où des planches remplaçaient le dallage et la terre; un peu plus loin, c'était la chambre. Il pouvait donc considérer sa tâche comme terminée. Néanmoins, ne voulant pas faire savoir officiellement qu'il avait fini, il continua de balayer devant le seuil des deux chambres, sans prendre

garde aux traces rouges qu'il laissait sur le parquet. Ce qu'il craignait et ce qui était pourtant le résultat de ses efforts, se produisit bientôt. La jeune femme, attirée par le bruit, — Thomas heurtait violemment la cloison avec son balai — sortit et lui jeta un regard de muette réprobation; il devait offrir un triste spectacle : la poussière qu'il avait soulevée s'était agglutinée à ses vêtements et recouvrait probablement sa figure et ses cheveux; par terre le seau heureusement vide était renversé et le chiffon qui était fait des deux pans d'une jaquette traînait dans la boue grasse. Il s'attendit donc à une sévère réprimande. Mais la jeune femme dédaigna de porter un jugement sur un travail qui se jugeait si bien lui-même et, après être rentrée dans la chambre, elle lui dit, à travers la porte, comme s'il n'était plus digne qu'on lui parlât en face :

— Pendant votre absence, vous avez été l'objet d'une communication qui concerne l'affaire dans laquelle vous êtes témoin. On vous faisait savoir que vous auriez momentanément à remplir les fonctions des deux employés.

Quelle voix peu avenante! En l'écoutant, on sentait dans les mots qu'elle prononçait une signification inexorable qui n'était peut-être pas nécessairement contenue dans les mots eux-mêmes; mais en même temps on était heureux que la sentence eût été édictée par elle, dans toute sa vérité et dans toute sa force, telle qu'une fois exprimée il semblait qu'il n'y eût plus rien à en redouter. Thomas réfléchit longuement à ces paroles. Puis, reprenant son travail, il essaya de réparer le désordre qu'il avait causé. Ses efforts n'ayant pas abouti à de grands résultats, — le terreau s'était incrusté dans les lames du parquet et plus on frottait, plus les planches devenaient noires — il alla ranger le balai et le seau et revint dans sa chambre secouer la poussière qui couvrait ses vêtements. En retournant dans le corridor, il remarqua que la porte d'en face était fermée. Voilà qui était nouveau. La porte était hermétiquement close. Il y appliqua l'oreille sans percevoir le moindre bruit. Il se pencha vers le sol pour découvrir un rayon de lumière, mais un gros bourrelet obstruait toute issue. Comme à beaucoup de portes de la maison, il n'y avait ni loquet ni serrure et l'on n'ouvrait que du dedans. Il resta le front appuyé contre le chambranle. Les heures s'écoulaient, mais il ne pouvait se résigner à frapper; rien ne l'attirait dans la pièce, rien ne

l'attirait au dehors; il éprouvait un sentiment de vide et de détresse qui l'accablait plus douloureusement que n'importe quelle maladie et qui lui faisait désirer de cacher son malheur et d'oublier jusqu'à son nom. Comme tout était rébarbatif ici! Quelle couleur avaient les choses, que le silence était lourd! Il aurait voulu le repousser et cependant ne rien trouver d'autre que lui. Après un long temps ses genoux fléchirent et il tomba sur le sol.

On l'entendit probablement de l'intérieur, car la jeune femme — ce ne pouvait être qu'elle, mais il ne reconnut pas sa voix — demanda qui était là. Comment répondre?

— Ouvrez-moi, dit-il sans rien préciser.

Avant qu'il n'eût eu le temps de se relever, la porte s'ouvrit.

— C'est encore vous, dit la jeune femme de sa voix si peu engageante, et elle le considéra attentivement comme pour bien se convaincre qu'il n'avait pas changé.

Thomas pensa qu'une fois de plus il ne se montrait pas à son avantage; il était à demi étendu sur le sol, la porte en s'ouvrant lui ayant fait perdre son appui, et il était tombé si maladroitement qu'il ne réussissait pas à relever la tête pour voir la personne qui était devant lui. Il se débattit et, dans son désarroi, demanda de l'aide, oubliant à qui il faisait appel. La jeune femme lui tendit la main et il parvint à se mettre à genoux.

— Pourrais-je passer quelques instants ici? lui demanda-t-il d'un ton hardi.

— Votre service vous attache au vestibule, répondit-elle évasivement. Plus tard peut-être aurez-vous aussi à vous occuper des chambres.

Thomas fit un mouvement pour se redresser, mais il demeura si meurtri de sa chute qu'il eut encore besoin d'aide et qu'une fois debout il dut s'appuyer contre la porte. Il resta donc là incertain et malheureux sans quitter la pièce et ses hésitations ne réussirent qu'à impatienter la jeune femme qui, après s'être éloignée de quelques pas, revint et lui demanda s'il avait des observations à présenter.

— Non, répondit-il.

— Dans ce cas, reprit-elle, je vous invite à regagner votre service.

Thomas ne leva pas les yeux, il venait de voir que le parquet

était marqué des traces de terre qu'il y avait laissées en tombant et en s'agenouillant.

— Je dois, dit-il, m'occuper encore quelques instants de cette pièce. Ces traces du dehors demandent à être effacées. Je reviens sur-le-champ.

Il alla chercher ses ustensiles et commença à frotter avec le torchon les lames de parquet. Mais les marques ne se laissaient pas enlever facilement. Comme il attribuait à son absence de vigueur les mauvais effets du travail, il retira sa longue jaquette et se donna tout entier à son ouvrage. Le parquet se mit à reluire, on voyait encore les taches mais elles apparaissaient plutôt comme des touches brillantes que comme des vestiges désagréables. Enchanté de ces résultats, il en vint à frotter toute la pièce à laquelle il chercha à donner le même aspect éclatant. C'était un travail ! La chambre n'était bien tenue qu'en apparence ; si on regardait les meubles de près, on s'apercevait qu'ils gagneraient à être essuyés et frottés. Il poursuivit donc son essai en s'attaquant d'abord à un pupitre. Ce n'était qu'un meuble de salon ; il était composé de pièces de bois fragiles et finement taillées, et les doigts étaient trop gros pour atteindre les grains de poussière qui garnissaient les rainures ; il dut arracher au balai un morceau de jonc qu'il passa dans les creux des parties sculptées ; mais le travail était encore plus délicat qu'il ne l'avait cru : à mesure qu'il dégageait les minces entailles, il en découvrait de plus fines qu'il avait d'abord négligées et quand son œil ne distinguait plus rien, l'aiguille de bois à son tour trouvait d'invisibles broderies qu'elle mettait au jour lentement. L'aiguille fut bientôt hors d'usage. Comme il ne pouvait changer de place pour chercher un autre morceau de jonc, il pria sa voisine de lui prêter une épingle. La jeune femme qui semblait être tout près de lui, probablement penchée sur le pupitre pour surveiller la marche des opérations, lui glissa dans la main une fine pointe qu'il eut de la peine à saisir tant elle était petite et que seul son éclat l'empêchait de perdre de vue. Il continua avec ce nouvel outil à creuser les lignes ; leur enchevêtrement lui apparaissait toujours plus grand ; il s'éloignait de plus en plus du point de départ, et les cercles qu'il traçait étaient comme les différents chemins d'un labyrinthe qui n'avait pas d'issue. Parfois, il pensait s'être trompé et il se disait que tout était à recommencer, puis la pointe qui ressem-

blait à un éclat de diamant le conduisait dans une autre voie dont les circonvolutions passaient à côté des obstacles, laissant une trace brillante qui était comme un point de repère. Il lui fut impossible de mesurer le temps que demanda l'ouvrage. Tantôt il croyait avoir passé des heures et des jours à creuser seulement un étroit sillon; tantôt il lui semblait qu'il n'en était qu'au premier instant et il avait encore tout le courage dont on dispose quand on commence sa tâche. Il ne sut donc pas depuis quand il travaillait, lorsque la jeune fille lui fit une observation. Était-ce un compliment, était-ce une réprimande? Absorbé comme il l'était, il ne pouvait en juger. Brusquement il comprit qu'elle lui avait dit : « Le travail est terminé. » Eh bien, il en avait donc fini; voilà qui était tout de même satisfaisant. Il se recula un peu et tout le dessin qu'il avait tracé en accord avec le modèle lui apparut dans une douce lumière, chaque ligne ayant reçu de la pointe de diamant quelques parcelles brillantes qui la faisaient étinceler. Ce dessin, à proprement parler, n'avait pas grand sens; c'était un écheveau qui n'avait pas encore été débrouillé et dont les fils entraînaient le regard dans d'interminables détours à la recherche de l'image qu'ils avaient servi à construire. Peut-être était-ce un plan, peut-être un simple travail de broderie; il n'importait.

Bien que ce fût également une tâche minutieuse, il nettoya les autres meubles sans difficulté, utilisant son expérience pour éviter les erreurs et retrouvant avec satisfaction les motifs ornementaux — c'étaient toujours les mêmes — dont le caractère énigmatique enlevait à ses efforts toute monotonie. Il eut bientôt transformé une grande partie de la pièce, il regarda autour de lui : tout était en ordre et il pouvait maintenant fixer sans malaise l'espace où tout à l'heure il avait failli se trouver mal. Dans un coin, il aperçut un guichet qui le frappa par son air de délabrement. Les planches entre lesquelles glissait le châssis de bois étaient en très mauvais état; en diverses parties, elles étaient rompues; l'humidité avait fait éclater les glissières et, pour empêcher le volet de tomber, on l'avait cloué grossièrement sur des traverses en diagonale. Thomas essaya de relever le panneau, mais naturellement, comme tout était cloué et verrouillé, il ne put y parvenir et il secoua en vain l'appareil. Il se pencha alors dans l'espoir de surprendre quelque bruit du dehors. Il tira même le rideau derrière lui

et à partir de cet instant négligea la chambre, la jeune femme et tout le reste. Il attendit assez longtemps. Il ne percevait rien, mais ce silence semblait être le prélude d'un grand effort destiné à briser toutes les barrières et à atteindre quelqu'un qui était hors de portée. Une voix en effet finit par se faire entendre, elle était encore très faible quoiqu'elle parût toute proche, il fallait une sorte de foi pour la recevoir, pour la suivre sans la confondre avec le son de sa propre voix dont elle était comme l'écho. Elle évoqua pour Thomas les cris qu'il avait entendus en entrant dans la maison. Il l'écoutait le cœur battant, comme si elle avait reproduit une plainte qu'il aurait lui-même proférée dans un passé très reculé. Après être resté l'oreille tendue vers l'appareil, il s'aperçut que la voix venait de la chambre. Il souleva vivement le rideau et vit la jeune femme, debout, sur les marches qui conduisaient à la deuxième partie de la pièce.

— Je vous demande pardon, dit-il, je ne savais pas que vous m'aviez appelé.

— Je ne vous avais pas appelé, répondit la jeune femme. Mais puisque j'ai l'occasion de vous adresser une remarque, je vous ferai observer que l'appareil auquel vous vous intéressez n'est plus en service. Il est par conséquent inutile que vous essayiez de le remettre en état.

— Il n'est pas en service? dit Thomas d'un air surpris, bien qu'il eût déjà fait lui-même la constatation. Je croyais cependant que vous l'aviez utilisé pour entendre la communication qui me concernait.

La jeune femme haussa les épaules.

— En tout cas, dit-elle, maintenant il est hors d'usage. Cessez donc de vous en occuper. Si vous avez vraiment le désir de vous rendre utile, il y a ici d'autres travaux qui vous réclament.

— Quels travaux? demanda Thomas toujours étonné.

La jeune femme éluda la question en désignant la chambre; c'était celle qu'il venait de nettoyer si consciencieusement. Qu'avait-il donc oublié? Il examina à nouveau le parquet, les meubles, les draperies, les colonnes; son examen ne lui révéla aucune négligence. Évidemment, il y avait les voûtes qui ne devaient pas être très propres, mais il pouvait à peine les regarder, tant elles étaient hautes et indifférentes, et il ne disposait d'aucun moyen pour les atteindre.

— Voulez-vous parler du plafond? demanda-t-il.

Il regretta tout de suite ses paroles, car il aperçut au même instant, perdue dans les rideaux qui pendaient le long des murs, une échelle de corde qui était probablement destinée à faciliter le nettoyage des parties supérieures. L'échelle était loin d'être neuve, certains échelons avaient été attaqués par l'humidité et la moisissure, mais à côté de l'échelle il y avait une solide corde à nœuds qui pouvait servir de point d'appui. D'une main tenant le balai et le torchon, de l'autre saisissant la corde, il monta lentement, les regards dirigés vers la draperie dont les plis avaient des reflets d'argent. Parvenu peut-être à mi-chemin, il leva les yeux et remarqua que l'échelle n'atteignait pas le sommet de l'édifice, mais était fixée par deux crampons à un chapiteau au-dessus duquel s'élançait une nouvelle colonne. Voilà qui réglait la question. Néanmoins il tint à honneur d'aller le plus haut possible. Il reprit l'ascension et, ayant atteint la corniche, il redressa à nouveau la tête pour voir où il en était. Les voûtes, cette fois, paraissaient toutes proches. Une dizaine de mètres, un peu plus peut-être, le séparait des premiers arceaux. Quant au sommet des arcs, il ne savait jusqu'où il s'élevait, car la pierre en était si blanche et elle brillait d'un tel éclat qu'on ne pouvait que se sentir très loin de tous ces rayons. Il était bien question de nettoyage. Thomas éprouva un vertige en pensant à son projet.

Pour retrouver l'équilibre, il s'accrocha à la colonne et s'assit sur l'entablement. Il y avait quelque chose de glacial dans la lumière qui tombait de là-haut. Elle ne repoussait pas les regards, au contraire elle les attirait, mais ensuite elle ne leur donnait rien et ceux-ci, après s'être réjouis de la splendeur à laquelle ils étaient admis, se sentaient dédaignés et ne rapportaient de leur élan que dégoût et amertume. Où donc étaient les voûtes? On se demandait si réellement la pierre existait derrière cette poudre étincelante qui se brisait en gouttes innombrables et se reformait constamment sans chasser le regard. C'était à croire que les arceaux, en arrivant au sommet, s'étaient rompus et que ce que l'on prenait pour la clé de l'édifice n'était qu'une grande ouverture par laquelle pénétrait la lumière du jour. Thomas eût aimé parler à cette lumière. Était-il possible qu'elle l'éclairât en vain? Ne pouvait-il pas lui dire qu'un homme ne se perd pas ainsi, sans un signe, sans un mot d'éclaircissement, sans rien comprendre aux efforts

infinis qu'il a faits pour arriver jusque-là? Il regarda encore en haut. Absurdes, sottes pensées. Qui pouvait l'entendre? Qui savait quelque chose de son histoire? Sans se demander s'il avait bien terminé sa tâche, il redescendit l'échelle et dès qu'il eut mis le pied à terre, il fut apostrophé par la jeune femme :

— Vous voici donc revenu, dit-elle. Je ne vous ai pas perdu de vue et j'ai été très satisfaite de votre zèle. La manière dont vous avez mené à bien vos travaux ne mérite que des éloges.

Thomas, encore tout essoufflé, lui répondit avec calme :

— Vos éloges sont sans doute ironiques et dissimulent probablement un grand blâme. Mais si mon travail n'a pas répondu à vos désirs, je ne suis qu'en partie responsable, car je n'ai pas reçu toutes les instructions qui auraient pu m'éclairer. Qu'aurais-je dû faire?

Il la fixa attentivement et vit que, toujours immobile sur les marches, elle hésitait à redescendre dans la première pièce et semblait plutôt prête à s'éloigner. N'allait-elle pas s'en aller pour tout de bon? Convenait-il de chercher à la retenir? Peut-être devait-il essayer de lui parler ou de s'avancer vers elle. Pour tenter de lui donner satisfaction, il recommença son travail. Il dissimula l'échelle dans les plis des rideaux et fit le tour de la chambre en essuyant les traces de ses pas qui ternissaient l'éclat du parquet. Arrivé auprès de la porte qui, demeurée entrouverte, laissait passer un peu de l'air du couloir, il eut envie de se pencher au dehors, mais à cet instant il entendit bouger la jeune femme et s'aperçut que, sans tenir compte de son nouvel effort, elle se préparait à le quitter. Avec colère, il jeta dans le couloir tous les ustensiles et dit d'une voix de stentor :

— Restez, je vous prie.

Ses paroles retentirent comme un tonnerre à travers la salle. Il fut aussi effrayé que s'il avait été lui-même l'objet d'un ordre formidable. Il n'osa pas se retourner, referma doucement la porte et se mit à marcher de long en large, ne songeant ni à regarder ce qui se passait autour de lui ni à se faire une idée de ce qui allait lui arriver. Toutefois, après quelques instants, surpris que personne ne fût encore venu le chercher, il se pencha sur la serrure et se rappela qu'on ne pouvait ouvrir du dehors. C'était un oubli! Il s'empessa de faire jouer le

pêne et de tourner la clé, mais avait-il dérangé quelque chose dans le mécanisme ou était-il devenu si maladroit qu'il ne savait plus mener à bien les opérations les plus simples? Il ne réussit pas à dégager la poignée et se blessa les doigts pour rien. Il examina plus minutieusement la porte sans découvrir la cause de ce dérangement. Il resta alors silencieux, comprenant qu'elle était fermée des deux côtés et ne venant que lentement à la conscience du malheur que représentait pour lui cette situation. Tête basse, il alla s'asseoir sur le fauteuil et, fermant les yeux, il rêva doucement. Il voyait la salle telle qu'elle était, mais, au lieu d'y jouir tranquillement de son repos, il découvrait que le plancher était en pente et faisait glisser les objets vers les marches et la deuxième partie de la pièce. Lui-même subissait les effets de cette inclinaison. Il lui semblait — curieux vertige! — qu'il était entraîné dans un lent mouvement qui l'obligeait à se tourner vers d'immenses espaces vides.

La jeune femme le tira de son rêve en lui demandant d'apporter le petit tabouret. Il se leva précipitamment et, malgré ses courbatures, monta sans difficulté les quelques marches. Sa voisine était à demi cachée derrière un pupitre plus grand et plus important que celui de la première salle, le visage penché sur un cahier qu'elle feuilletait, les pieds recouverts par de beaux tapis blancs. Elle lui dit, en se redressant lentement, tandis qu'il tombait sur le tabouret :

— Vous êtes ici en fraude.

Elle s'approcha et il la regarda avec un extrême plaisir. « Quel air sérieux, songeait-il. Au moins, avec elle, on n'a pas à perdre son temps à prier et à implorer. C'est une chance, elle est inflexible. » Elle arriva tout près de lui et il dut lever la tête pour la voir. Elle était réellement très jeune; mais son air sévère n'en était que plus accusé. « Enfin, pensa-t-il, voici une bonne âme qui ne me laissera pas dans mon désespoir. Tout maintenant va être vite réglé. » Mais elle ne semblait pas si pressée. De temps en temps son regard tombait sur lui, puis elle l'oubliait. Il se leva donc en employant ses dernières forces, il était tout contre la jeune femme, sa figure lui parut immense et il ne reconnut aucun des traits qu'il avait cru remarquer; elle se pencha brusquement et se jeta sur son visage qu'elle toucha légèrement de sa bouche, comme un jeune animal

qui veut épuiser en quelques coups de langue l'eau de la source; puis elle l'étreignit avec rage, d'une main pressant sa figure, de l'autre le tenant avec force par la nuque; bien que ses mains fussent plutôt petites, elles étaient très vigoureuses et elles tenaient sa tête dans un véritable étau. « Évidemment, pensait Thomas, il n'y a dans tout cela rien de bien agréable, mais il vaut mieux en finir, même au prix de quelques désagréments. » Cette pensée lui donna du courage et lorsque la jeune fille se mit à lui mordre la bouche furieusement, comme pour épuiser cette source de fausses paroles, il l'attira lui-même contre lui afin de lui montrer qu'il était tout à fait d'accord avec ce qui arrivait. Ce furent des instants qui lui parurent durer sans fin. Il luttait désespérément non pas pour sa vie, mais pour mettre un terme à cette vie. Il cherchait, en pressant de toutes ses forces la poitrine de la jeune fille, une dernière explication, un dernier éclaircissement qu'on ne pouvait plus lui refuser et qu'il ne pouvait trouver que là. Parfois, ils s'arrêtaient et se regardaient en grimaçant. Puis ils roulaient à nouveau sur le sol, se heurtant tantôt au tabouret tantôt au pupitre, s'attirant et se rejetant avec des gémissements qui n'étaient que des paroles incompréhensibles, perdus tous deux, égarés parmi d'infâmes châtimens qu'ils essayaient d'atteindre, sans un espoir de lumière, dans des ténèbres de plus en plus épaisses, n'ayant plus ni mains ni corps pour se toucher, entraînés par une transformation déchirante dans un monde de malheur et de désespoir. Finalement, Thomas entendit le bruit du lourd pupitre qui tombait après un choc plus violent que les autres et il pensa avec frayeur que, étant donné leur combat aveugle, cela ne pouvait que finir ainsi : du moment qu'ils s'étaient fourvoyés à ce point, ils auraient pu tout aussi bien rouler au bas des marches. Aussi éprouva-t-il un sentiment de satisfaction lorsqu'en rouvrant les yeux il vit qu'il n'y avait pas dans la pièce d'autres traces de désordre; le tabouret avait été seulement bousculé et les tapis, les précieux tapis, avaient échappé au saccage furieux.

Il essaya tout de suite de se relever pour effacer ces vestiges de lutte, — n'était-il pas encore domestique? — mais la jeune fille lui ayant posé la main sur le bras, il se sentit prisonnier et s'abandonna à un étrange sentiment de sommeil et de paix. Ce repos ne pouvait durer qu'un instant, ses yeux se fermaient,

ses membres se détendaient, il se disait qu'il était revenu de très loin et qu'il n'avait plus rien à chercher; il posait aussi sa main sur le bras de la jeune fille et, dans l'inquiétude de cette paix, il essayait de savoir ce qu'il avait bien pu faire pendant un si long voyage, à l'insu de tous, puis il pensait qu'après tout, cela n'avait pas d'importance puisque le voyage était terminé. En regardant le bras qu'il touchait légèrement, il se répétait : « Pourquoi ne serait-elle pas une femme comme les autres, auprès de qui je pourrais oublier mes soucis, me reposer à mon aise et redevenir l'homme que j'étais? Qu'a-t-elle donc qui la distinguerait? Ne puis-je serrer son poignet entre mes doigts? N'est-elle pas à moi? Ne m'endormirai-je pas, tout à l'heure, à ses côtés? Qui maintenant pourrait me l'enlever? » Toutes ces pensées étaient très reposantes. Il n'avait pas depuis bien longtemps ressenti un pareil calme. « De même, se disait-il en revoyant la pièce, qu'aurais-je à reprocher à un si bel édifice? C'est une magnifique construction et je n'aurais jamais rêvé trouver un domicile aussi grandiose. Au point de vue tranquillité, c'est parfait aussi. Personne ne me conteste le droit de m'y installer, personne ne m'invite à en sortir; au contraire, on m'accueille et on me fait bonne figure; s'il y a eu par-ci par-là au début quelques observations, elles n'ont pas eu d'effet pratique et tout cela a été vite oublié. Pourquoi donc serais-je inquiet? » En fermant à demi les yeux, il examina ses doigts qu'elle lui tendait, ils étaient fins et roses mais un peu gras, comme s'ils n'avaient jamais touché d'ustensile; c'était une très jolie main et il la pressa avec plaisir.

Cette admiration ne parut pas déplaire à la jeune fille.

— Je ne voudrais pas vous déranger, lui dit-elle, mais je dois vous poser une question. Avez-vous regardé les bras de Barbe avec les mêmes yeux? Ne les avez-vous pas jugés agréables? Quelle était votre impression?

Étrange question.

— Barbe, dit Thomas d'un air absent.

— Oui, dit la jeune fille, Barbe, la servante. Vous la connaissez certainement, elle était votre amie.

Thomas ne voulut rien répondre; il avait l'impression que s'il se tournait vers ce souvenir, il allait subitement perdre pied et voir disparaître tout ce qui lui permettait encore de vivre.

— Il est pourtant très utile que vous vous souveniez d'elle,

reprit la jeune fille. Le moment est venu de comparer le présent et le passé et c'est un choix important à faire. Mais peut-être, ajouta-t-elle, préférez-vous vous abstenir de juger.

Thomas essaya de se rappeler quels étaient les traits de la servante. Ce n'était pas facile. Elle s'était montrée sous des aspects très différents et il y avait eu en plus le récit des deux employés qui avaient fait d'elle une description mémorable. Comment classer tous ces souvenirs?

— La décision n'a pas l'air aisée, reprit la jeune fille. Vous avez assurément raison de ne pas vous engager à la légère. Prenez votre temps. L'essentiel est de bien juger.

Thomas voulut demander si c'était vraiment nécessaire; son choix pouvait-il changer quelque chose à la situation? Lui donnerait-il les moyens de revenir au point d'où il était parti? Non, bien entendu. Mais comme il ne pouvait faire entendre ses explications et qu'il n'avait pas la liberté de dire non à quoi que ce fût, il répondit à voix basse :

— Mon choix est ici.

— Parfait, dit la jeune fille. Je vous crois naturellement sur parole et s'il n'y avait que moi, je me garderais de vous demander vos raisons. Mais il faut malheureusement que les choses se fassent selon les règles. Quelques mots donc pour justifier votre choix et il n'en sera plus question.

Thomas fut très embarrassé. Non seulement il n'avait plus de la servante qu'une image vague, mais il ne savait comment exprimer l'impression sur laquelle reposait sa préférence. Il ne pouvait en parler sérieusement. La jeune fille était belle, mais il ne la préférait pas pour sa beauté; était-ce son sérieux qui le séduisait, cet air qui donnait à ses moindres gestes une valeur inouïe? Non, il en était plutôt effrayé. Peut-être alors se trouvait-il bien auprès d'elle simplement parce qu'elle était là, parce qu'elle bénéficiait de la solennité du cadre, de sa fatigue, de son délaissement? Sottise que tout cela.

La jeune fille, probablement mécontente du silence qui se prolongeait, s'écarta un peu et replia les bras. Thomas, ne sentant plus le contact de son corps, se dit : « Voilà qui n'arrange pas les choses. Maintenant, je n'aurai plus aucun point de comparaison. » Il fut donc obligé de déclarer :

— Ne vous éloignez pas. Je vais vous donner toutes les explications.

Il remarqua avec plaisir qu'elle acceptait sa demande. Pendant quelques instants, ce fut à nouveau le calme et presque l'intimité retrouvés; il était si absorbé qu'il croyait vraiment retenir la jeune fille par sa contemplation et qu'il perdait de vue tout autre souci. Aussi fut-il bouleversé lorsqu'il l'entendit déclarer d'une voix très douce, quittant son ton grave, comme si la gravité eût été insuffisante pour faire ressortir le sérieux de ses paroles :

— Je suis loin de croire que vous fassiez preuve de mauvaise volonté, mais tout de même votre silence est surprenant. Tout autre que moi l'interpréterait comme une véritable offense. Comment expliquer que vous hésitiez devant quelques paroles de politesse sans grande portée, sur le choix desquelles vous êtes libre, à condition naturellement de certifier que le passé est mort? Avez-vous un souvenir qui vous gêne? Ma présence vous empêche-t-elle de voir clair dans vos pensées? Dites-moi au moins la cause de votre embarras.

Thomas eut de la peine à surmonter le trouble où le jetaient ces paroles. Que de douceur, que de prévenances! Sur quel ton on lui parlait! Il n'avait jamais rien entendu d'aussi agréable, d'aussi persuasif. C'étaient des mots avec lesquels il aurait voulu se confondre pour en connaître toute la douceur, pour être aussi vrai, aussi parfait qu'eux. Il se tourna vers la jeune fille afin de lui exprimer sa satisfaction et lui faire comprendre, au moins par un geste, qu'il était d'accord avec elle. Un geste certainement devait suffire; les paroles étaient superflues; un geste ou même une expression du visage, un clignement d'œil éclaircirait tout. Il était impossible qu'elle n'accueillît pas sa prière, qu'elle ne lût pas sur sa figure combien il avait besoin d'elle, qu'il l'avait choisie depuis toujours au sein de sa détresse. Tandis qu'il se traînait à terre pour la rejoindre, elle se leva en disant :

— Les heures passent et nous n'avancons guère. Il faut quand même que nous prenions une décision. J'interprète votre silence comme un désir de me laisser l'initiative et d'éviter toute erreur nouvelle. Confiez-vous donc à moi; je vais vous faciliter les choses.

Elle fit quelques pas d'abord avec un peu d'hésitation, puis avec de plus en plus d'assurance; elle remit elle-même la pièce en ordre, redressa le lourd pupitre, plaça près de lui le tabouret.

Elle s'assit après avoir ramassé le cahier et y colla une étiquette sur laquelle Thomas lut le nom de Lucie, probablement celui de sa propriétaire. Il ne cessait de la regarder, comme si à cet instant ne plus la voir eût entraîné des conséquences d'une gravité incalculable. Elle était assez loin de lui et il ne retrouvait pas la protection que lui avait apportée son contact ou son voisinage; il n'en avait que plus besoin de ne pas la perdre de vue. Après avoir déchiré une page du cahier, elle commença d'écrire d'une écriture minutieuse et pesante. A ce qu'il semblait, ce n'était pas le choix des mots ni la correction des phrases qui retenait son attention, elle s'appliquait surtout aux détails des lettres, dessinant plutôt qu'écrivant et donnant toute leur valeur aux pleins et aux déliés, aux signes de ponctuation, aux accents de toutes sortes. Un tel travail demandait du temps. Bien que Thomas sût qu'elle travaillait pour lui et qu'un avantage décisif serait le fruit de cet effort, il se demandait si jamais l'aide qu'il y trouverait pourrait compenser les inconvénients d'un éloignement aussi prolongé. Déjà ses yeux la regardaient avec moins de fixité, sa contemplation au lieu de l'apaiser devenait machinale et stérile, elle ne le rapprochait plus de ce qu'il voyait mais elle lui faisait prendre conscience de la distance qui les séparait. Enfin la jeune fille leva la plume et, après avoir jeté à Thomas un coup d'œil, comme pour s'assurer qu'il était toujours là, elle dit :

— Voilà nos difficultés réglées.

C'était une bonne parole, mais peut-être prématurée, car elle relut à voix basse la page qu'elle venait d'écrire et, après avoir terminé, elle resta silencieuse, comme si elle eût pesé le pour et le contre, sans savoir exactement de quel côté pencherait la balance. L'impression finale fut-elle satisfaisante? Thomas ne put le deviner. Elle se contenta de lui dire doucement, avec quelque réticence, sur le ton dont on se sert pour préparer un malade à une mauvaise nouvelle :

— Je vais vous lire la déclaration que j'ai rédigée pour vous; si vous l'approuvez, vous la signerez et l'incident sera clos.

En entendant cela, Thomas fut très déçu. Il avait espéré qu'elle lui apporterait elle-même le texte, qu'ils le liraient ensemble, que la séparation non seulement prendrait fin, mais ferait place à une intimité plus grande dont ces lignes seraient la garantie; au lieu de cela, on lui proposait de nouveaux

atermoiements, la prolongation du même état de choses.

Sans prendre garde à la désillusion qu'elle causait, la jeune fille commença la lecture :

— Pour dissiper tous les malentendus qui pourraient résulter de certains incidents de ma vie passée et en condamner par avance les interprétations inexactes et malveillantes, je crois devoir faire la déclaration suivante qui doit être tenue pour seule conforme à la vérité. Je parle naturellement en votre nom, dit la jeune fille en s'interrompant, puis elle reprit : je suis entré dans la maison avec le dessein réfléchi de n'en pas troubler les usages, d'y demeurer aussi longtemps qu'on voudrait bien m'y garder et, si possible, d'y mourir en accord avec les principes et en paix avec les personnes. Dès mes premiers pas, j'ai reconnu que l'ordre et la justice inspiraient tous les règlements de cet important immeuble. Je n'ai constaté ni négligence chez le personnel ni mécontentement parmi les locataires; j'ai été charmé par l'accueil qui m'a été fait et auquel mon peu de mérite ne me donnait aucun droit. Chaque fois que j'ai échangé des paroles avec des étrangers, j'ai admiré la valeur de leurs conseils et je ne puis que me louer de les avoir toujours suivis. Aussi, considérant le profit que j'ai tiré de mon séjour parmi des hommes aussi vertueux, ayant la conviction d'avoir vécu avec modestie, simplicité et droiture, certain au surplus qu'il ne pouvait m'arriver de mal faire en présence de tels exemples et sous la direction de lois augustes, j'ai le devoir, à un moment particulièrement important de ma vie, de remercier les êtres qui m'ont accordé tant de grâces en leur rendant un témoignage solennel.

Quand la lecture fut achevée, Thomas, voyant que la jeune fille ne songeait pas à venir à lui, mais se reposait de son travail, les deux mains sur le pupitre, sans rien dire, essaya en vain de se lever; il avait perdu beaucoup de ses forces depuis quelques instants, quoique tout à l'heure il fût déjà très faible. C'était fâcheux, mais il n'y avait pas à s'en attrister; au lieu d'aller vers la jeune fille, en marchant droit, la tête assez haute pour se tenir à son niveau, il se traînerait par terre et peut-être cette pénible position déciderait-elle Lucie à venir à son devant. Il se mit immédiatement en route et s'aperçut que ses jambes étaient à demi paralysées. Il s'appuyait sur le sol avec les deux bras pour faire glisser le reste du corps, mais il était à tout

instant obligé de lever la tête pour voir s'il avançait dans la bonne direction. Néanmoins, malgré ces peines qu'il n'avait pas prévues et en dépit de la sourde inquiétude que lui causait pour l'avenir la pensée de sa demi-paralysie, il se sentait si plein d'espoir qu'il ne prit pas garde à la fatigue et qu'il arriva assez rapidement près du pupitre. Encore hors d'haleine, il dit en bégayant un peu : « Me voici », non pas seulement pour faire constater son arrivée mais pour s'en convaincre, comme s'il se fût agi d'une chose incroyable, pour goûter toute la joie du succès et mettre un terme aux aventures. La jeune fille tendit la feuille de papier :

— Mettez votre nom au bas, dit-elle, et en caractères aussi lisibles que possible. On ne saurait trop soigner son écriture.

Voilà qui était facile. Le texte occupait toute une page. Au bas, dans un rectangle blanc, on avait laissé un large espace pour la signature, et une flèche qui partait du haut du feuillet à droite et le traversait en diagonale invitait le regard à se porter tout de suite sur cet emplacement. Aussi, lorsqu'on recevait la page entre les mains, ne pouvait-on douter que ce ne fût là la partie la plus importante du texte. Pour montrer à quel point il appréciait sa tâche, Thomas demanda si, avant de livrer une version définitive, il ne pourrait pas faire quelques essais. « Naturellement », dit la jeune fille et elle déchira en hâte plusieurs feuilles du carnet qu'elle lui remit. Devant la page où déjà s'entrecroisaient quelques mots d'une belle venue, il s'exerça à dessiner des lettres, une à une. Les premières furent presque illisibles, car sa main encore engourdie par les récentes fatigues tremblait et traçait des caractères confus, mais les essais s'améliorèrent rapidement et bientôt il se déclara enchanté. Ayant fait approuver ce modèle, il entreprit sur-le-champ la rédaction de son nom; la première lettre, magnifiquement calligraphiée, s'étala sur toute une partie du rectangle. C'est alors que, désirant voir la jeune fille s'associer à son zèle et voulant aussi être certain qu'elle saurait l'apprécier, il lui demanda si elle connaissait son nom.

— Si vous aviez travaillé plus vite, lui dit-elle, je le connaîtrais déjà.

Thomas écouta la réponse sans y voir autre chose qu'une invitation à mieux faire, et la hâte de Lucie lui sembla de bon augure.

— Soit, dit-il; je ne perdrai plus de temps. Cependant, ne voudriez-vous pas m'épeler les lettres les unes après les autres? Cela m'aiderait, car tandis que j'en écris une, je ne pense plus aux autres et l'ensemble m'échappe.

Lucie secoua la tête :

— Je vous ai parlé sérieusement, dit-elle. Votre nom n'est pas arrivé jusqu'ici. Dépêchez-vous donc de signer.

Thomas réfléchit quelques instants, reprit son porte-plume, comme on le lui demandait, puis s'aperçut subitement que sa tâche était devenue impossible et ridicule. Pourquoi signerait-il à présent? Elle ignorait qui il était et ce n'était qu'une triste comédie. Tout autre nom que le sien aurait fait aussi bien l'affaire. Il lui rendit la feuille avec pour signature la première lettre de son nom, lettre monumentale qui avait à elle seule l'importance d'un mot, et comme elle essayait de la prononcer doucement, en lui prêtant la signification que l'accompagnement des autres lettres devait lui donner, elle ne fit qu'accroître les regrets de Thomas qui sentit combien elle aurait pu le consoler rien qu'en le nommant.

— Je ne devrais pas me contenter de cette signature incomplète, dit-elle, mais le temps presse et nous avons encore beaucoup de choses à éclaircir. Votre attestation se rapporte au passé et vous met grosso modo à l'abri des demandes par lesquelles les divers étages de la maison pourraient vous revendiquer. Vous voici un peu plus libre. Néanmoins la principale difficulté subsiste, car vous appartenez toujours au personnel et, à ce titre, votre séjour auprès de moi ne peut être toléré que dans des limites strictement définies. Si vous ne trouvez pas un moyen d'échapper aux règles, je serai dans l'obligation de vous renvoyer.

Cela aussi, Thomas l'attendait; mais comme il était trop faible pour réfléchir à cette perspective redoutable, il déclara avec autant de force qu'il le pût :

— Je ne suis pas domestique.

— Bien, dit Lucie. Je m'en doutais. A vous voir aux prises avec mes meubles, je pensais bien qu'il s'agissait d'une erreur ou d'une facétie des autres employés. Votre situation par conséquent est plus claire, quoiqu'elle n'en soit pas meilleure. Je n'ai en effet plus de raison de vous demander de partir, mais vous-même vous n'avez plus aucun motif de rester. Vous vous

êtes introduit ici d'une manière illicite et bien que l'abus de confiance n'ait pas été directement commis par vous, vous vous y êtes associé, appelant sur votre tête et approuvant à l'avance les conséquences que pouvait avoir un pareil acte. Nous devons donc nous séparer.

— Et si j'étais vraiment un domestique? demanda Thomas.

— L'êtes-vous ou ne l'êtes-vous pas? dit la jeune fille. Comment voulez-vous que je vous réponde, puisque ma réponse dépend étroitement, comme c'est naturel, de votre situation? Si vous étiez domestique, j'ignore ce qui se passerait et quelles décisions me dicterait votre présence, car vous auriez vraisemblablement un tout autre aspect. En principe, cependant, il n'y aurait pas d'impossibilité absolue à vous laisser dans quelque coin obscur de la salle, à condition que rien ne m'avertît de votre séjour, mais tout rapport entre nous serait sévèrement banni. En tout cas, cette hypothèse n'est plus à envisager; on ne revient pas sur une affirmation aussi catégorique que la vôtre.

— Que dois-je faire? demanda Thomas faiblement.

— Malheureusement, dit la jeune fille, je ne vois qu'une solution, vous en aller. Le fait que vous ne vous livriez pas à des occupations serviles supprime dans un sens la plupart des obstacles qui auraient pu s'élever entre nous; il n'y a pas de liaison possible avec un homme qui est déjà lié à une tâche; vous, vous êtes libre; à ce point de vue, ce serait bien. Mais cet avantage, très grand, croyez-le, et qui ne saurait vous donner trop de consolations, vous retire en même temps tous les prétextes qui vous permettraient de demeurer ici, même en fraude. Vous le comprenez vous-même. Comment, avec la liberté que vous vous êtes acquise, pourriez-vous invoquer sérieusement une obligation, un devoir quelconque pour prolonger votre séjour? En vertu de quelle contrainte justifier votre présence qui ne saurait s'expliquer autrement? Pouvez-vous dire, il faut que je reste? Non, évidemment. La situation me paraît sans issue.

Thomas, à demi tourné vers le pupitre, ne pouvait regarder du côté de la porte qui allait peut-être s'ouvrir à nouveau sur lui, mais il y pensa.

— Je ne puis sortir de la pièce, dit-il en montrant du doigt la feuille que la jeune fille pliait et déplaît rêveusement. Après

l'attestation que je viens de signer et qui m'interdit de revenir en arrière, les autres parties de la maison ont cessé d'exister pour moi. On refuserait de m'y recevoir et je n'y trouverais pas de place. Tout s'est pour ainsi dire écroulé après mon passage. Avez-vous pensé à cette difficulté?

— Elle saute aux yeux, dit Lucie, et vous n'en avez probablement pas saisi toute la gravité. Non seulement vous vous êtes rendu indésirable dans le reste de l'immeuble, en prenant congé avec courtoisie mais d'une manière définitive de tous ceux que vous y avez rencontrés; ce passé est disparu et il vaut mieux n'y plus faire allusion. Mais vous vous êtes également presque chassé de cette pièce qui ne saurait être séparée des autres chambres ou des autres étages. Vous n'y avez déjà plus qu'un pied et lorsque je vous regarde un peu distraitemment, je vous vois à demi suspendu dans le vide et vous racrochant avec peine à l'arête d'une corniche. Rassurez-vous, ajouta-t-elle en remarquant combien ses paroles effrayaient Thomas; ce n'est encore qu'une image; vous ne courez pas un réel danger. Voilà cependant où vous en êtes et vous n'avez pas à vous en désoler. Une telle situation est tout à votre honneur.

— Vraiment? dit Thomas timidement.

— Votre attestation est très belle, dit la jeune fille en frappant doucement avec la feuille de papier sur le pupitre. Elle m'attire puissamment vers vous. Aussi, quels qu'en soient les inconvénients, doit-elle rester à vos yeux une source de satisfaction et de plaisir. Je vais même, contrairement aux usages, vous la confier pendant quelques instants. Elle vous reconfortera. Je sens à travers le papier le relief de la lettre que vous avez tracée. Vous l'avez gravée d'une manière magnifique. C'est un vrai contact qu'elle établit entre nous.

La jeune fille posa ce document sur un coin du pupitre en mettant dessus un large encrier de verre et elle oublia de le présenter à Thomas. Celui-ci fut sur le point de lui rappeler sa promesse, mais elle se pencha vers lui et lui toucha l'épaule avec le bout de son porte-plume.

— Voulez-vous, dit-elle, jeter un coup d'œil par derrière? Il me semble que la nuit vient.

Thomas dut se coucher sur le dos; en levant un peu la tête, il regarda la première pièce et remarqua qu'un vif rayon de

lumière, tombant sur les ornements de nacre et d'argent de certains meubles, les faisait resplendir; seules, les tentures restaient sombres.

— Mais non, dit-il en se retournant, la nuit est encore loin. Le jour ne baisse pas.

Lucie l'écouta attentivement, puis elle lui demanda d'un air inquiet :

— Pourriez-vous, le cas échéant, justifier votre présence dans cette salle?

— Sans doute, dit Thomas, rien de plus simple. Bien que je ne sois pas domestique, je suis tout de même attaché à votre personne.

— C'est vrai? dit-elle. Moi aussi, j'ai beaucoup d'attachement pour vous. Votre regard est clair et vous avez de grandes et belles mains. J'aimerais vous voir de plus près. Ne voulez-vous pas vous relever?

Thomas pensa qu'avec son aide ce serait possible.

— Attendez, dit-elle, remarquant qu'il faisait déjà un mouvement; il faut que vous sachiez d'abord à quoi vous vous engagez. Les sentiments sont toujours très simples, mais si l'on s'y abandonne sans réflexion, on tombe vite dans de dangereuses imprudences. Au cas où notre liaison deviendrait sérieuse, vous auriez diverses obligations à remplir, obligations que vous ne pouvez accepter qu'avec joie, car elles sont destinées à prouver la solidité de votre attachement. Désirez-vous que je vous en instruisse?

Thomas fit oui de la tête.

— Parfait, dit-elle. Naturellement je n'ai pas l'intention de vous exposer en détail toutes les conventions sur lesquelles nous devons nous mettre d'accord. Ce serait fastidieux et ma fierté ne le supporterait pas. De votre côté, vous aurez peut-être des propositions à faire. Quelques exemples, c'est donc tout ce que je vous ferai connaître pour l'instant. D'abord, je vous demanderai de parler le moins possible, les paroles sont inutiles entre nous. Ce serait pour vous une cause de fatigue, pour moi une source de malaise. Comme la maison n'est qu'une immense cage sonore, où chacun entend ce que disent tous les autres, j'aurais sans cesse l'impression que nous sommes encore mêlés à la cohue générale et que les secrets que vous me réservez, vous désirez par la même occasion en faire profiter vos

anciennes connaissances. Rien de plus désagréable. Moi-même, je finirais par penser que vous êtes encore en bas et naturellement nos relations n'en seraient pas favorisées. Deuxième point, je vous prierai de ne pas me regarder. Nous nous connaissons encore très mal et, quel que soit votre désir de m'être agréable, vous ne pouvez me voir telle que je suis. Lorsque vos yeux se tournent vers moi, ils s'arrêtent à un ou deux détails qu'ils observent avec un soin jaloux et ils ne saisissent du reste qu'une ressemblance grossière qu'ils complètent avec des réminiscences imparfaites. Aussi suis-je sûre que vous avez actuellement de ma personne une image tout à fait fausse. Vous me croyez grande, vigoureuse et d'un port majestueux, alors que je suis assez petite et douée de peu de résistance; mon visage n'est pas oval ou allongé, comme vous l'imaginez, il est osseux et large. De même, si ma bouche est petite conformément à votre impression, les lèvres sont grosses, charnues et très rouges, ce qui ne semble pas vous avoir frappé. Pour mes mains, je n'en dis rien, vous les avez vues à peu près comme elles sont. Ces erreurs dont vous n'êtes pas responsable ne pourraient qu'entraîner des malentendus si, au lieu d'en supprimer tout de suite la cause, vous vous obstinez à vouloir les corriger. Vous tomberiez d'une faute dans une autre. On a dit quelquefois que tout près de moi se tenait une seconde personne, d'un abord plus facile, sur laquelle je me déchargeais du soin de recevoir mes amis et vers qui les regards se portaient tout naturellement. C'est, j'en suis sûre, une légende, mais elle vous montre à quelles explications conduisent le désir de me voir et le sentiment que cette vue trahit la vérité. Puisque, si vous continuez à m'observer, vous constaterez bien vite que je ne suis pas toujours la même, vous serez tenté, vous aussi, à la longue, de mettre en doute ma présence et vos soupçons augmenteront nos désaccords et me feront inutilement souffrir. Dès maintenant, je les ressens d'une manière pénible. Vos regards m'apportent constamment l'impression que je suis absente pour vous et qu'au lieu de me contempler, vous nouez avec une autre des relations dont je suis exclue. A qui va votre admiration, votre besoin de sympathie, votre amitié? Hélas! à tous ceux que vous avez vus avant moi et dont vos yeux, malgré votre promesse, recherchent inconsciemment les images.

Lucie s'arrêta un instant; Thomas continuait à avoir les yeux fixés sur elle.

— Il m'est pénible, lui dit la jeune fille, de vous faire ces reproches quand je vois combien vous aimez à me regarder. Mais, il le faut, dans l'intérêt même de cette vue que vous voulez conserver à tout prix. Commencez, s'il vous est trop désagréable de baisser la tête, par ne plus fixer que mon ombre qui sera encore visible quelque temps; la nuit ne tardera pas à venir, mais si elle ne vous laisse que peu d'instant, j'allumerai une lampe et même pendant l'obscurité vous saurez que je suis là. Maintenant, je voudrais attirer votre attention sur le troisième article de notre contrat. Êtes-vous prêt à l'entendre? demanda-t-elle, comme si elle eût eu besoin de l'assentiment de Thomas pour toucher cette question de ses lèvres. Bien, dit-elle en constatant qu'il l'écoutait toujours. En quelques mots j'en aurai fini. A partir du moment où commencera notre union, vous aurez l'obligation de ne pas penser à moi. Obligation rigoureuse qui ne pourra souffrir d'adoucissement. Cette interdiction s'applique avant tout aux pensées amicales que vous auriez le désir de m'adresser et qui transparaîtraient sur votre visage, donnant à votre présence un caractère de réalité tout à fait en désaccord avec la situation déjà si précaire dont vous devez vous accommoder. Il est nécessaire que, si les circonstances l'exigent, je puisse affirmer que vous n'êtes pas ici et même que vous m'êtes inconnu. Pour cela votre absence légale doit jusqu'à un certain point coïncider avec votre absence réelle. Quelques précautions sont donc utiles. Si vous continuez à murmurer au dedans de vous mon nom ou si vous vous demandez à chaque instant ce que je fais, vous ne pourrez empêcher vos traits, vos gestes et jusqu'à vos vêtements de trahir l'impression que vous éprouverez et qui montrera à tout observateur prévenu que, si vous pensez à moi, c'est que vous êtes aussi près de moi. Je ne pourrai à mon tour que me ranger à cet avis. Au contraire, qu'arrivera-t-il si vous suivez strictement mes conseils? Je ne vois que des avantages. D'abord, matériellement, votre situation sera bien améliorée. En faisant le vide dans votre esprit, vous supprimerez peu à peu ce qu'il y a encore d'un peu rude et même de grossier dans votre personne. Vos traits s'affineront et prendront une apparence qui leur conviendra mieux. Vos yeux deviendront

plus doux, plus gris. Tout ce qui fait qu'actuellement on n'a pas envie de vous voir ni de vous entendre, parce que, lorsqu'on vous a vu et écouté, on est trop fortement impressionné, ces excroissances, cet éclat dépourvu de délicatesse, ces contours violemment accusés disparaîtront. Votre physique sera parfait. Il sera alors très agréable, notamment pour ceux qui, comme moi, ne vous regarderont pas, de savoir que peut-être leurs sens se sont arrêtés sur vous mais qu'ils ne sont ni blessés ni affectés par votre présence. Autre avantage, je serai vraiment sûre que vous m'appartenez et notre intimité ne sera exposée à aucun trouble. Ne pas songer à moi, ce sera songer à moi sans que rien puisse nous séparer. En me refusant le don de quelques pensées particulières, vous m'offrirez non seulement toutes vos autres pensées, non seulement toute votre pensée et votre attention, mais aussi votre distraction et votre éloignement; vous me tiendrez quitte de ce qui est vous-même et vous m'ouvrirez l'accès à tout ce qui n'est pas vous. Voilà donc ce que je vous demande parce que je veux être tout près de votre personne. Ni le silence ni la nuit ni le repos ne s'opposeront à notre amitié et nous trouverons dans cette chambre un endroit favorable au sommeil.

Thomas fit de nouveaux efforts pour se lever en s'appuyant contre le pied du pupitre. Il était très gêné par ses jambes qu'il ne réussissait pas à plier, mais il pensa que s'il pouvait atteindre la planchette qui servait d'écritoire, il s'y accrocherait et, dût le petit meuble tomber sur lui, il ne le lâcherait plus jusqu'à ce qu'il se fût tout à fait redressé. Le pupitre était lourd et il aurait suffi que la jeune fille le maintînt en équilibre pour que l'opération devint facile, mais au contraire elle s'écarta, afin de ne pas subir le contre-coup des dangereuses oscillations, puis, s'étant levée, elle se contenta d'adresser à Thomas un regard amical. Contrairement à toute prévision, le pupitre ne tomba pas; il était plus solidement scellé au plancher qu'on ne pouvait le croire, peut-être avait-il été vissé par la jeune fille lorsqu'elle l'avait remis à sa place, et les oscillations provenaient sans doute d'une autre cause, par exemple du vent qui soufflait avec violence au dehors et qui, dans cette partie de la maison, provoquait de sérieux ébranlements. Une fois debout, Thomas songea à ce que Lucie venait de lui dire, mais après quelques instants il crut qu'il s'était

assoupi, car il sursauta en entendant la jeune fille déclarer à haute voix :

— Qui est là, qui a frappé?

Pourtant il ne semblait pas que quelqu'un eût frappé à la porte. Le silence paraissait même plus grand que tout à l'heure où parfois, dans le lointain, on pouvait s'imaginer percevoir des bruits de va-et-vient dans la maison. Maintenant c'était une paix véritable.

— Il n'y a personne, dit Thomas après avoir prêté l'oreille. Attendriez-vous une visite?

Il ne posait cette question qu'afin de mettre en valeur le caractère extraordinaire d'une telle hypothèse.

— Mais si, écoutez, dit Lucie, on a frappé.

Thomas écouta à nouveau et pas plus que la première fois il ne put discerner le moindre bruit; il est vrai que, tourné vers le pupitre, il était mieux placé pour entendre ce qui se passait dans la chambre à coucher que pour recueillir les rumeurs du couloir. Ne pouvant contester utilement l'affirmation de la jeune fille, il garda le silence sans chercher à prendre part à son attente et Lucie, abandonnant à son tour son attitude d'expectative, dit sur un ton prometteur, pour faire oublier ces quelques instants de distraction :

— Cette fois, la nuit ne nous fera plus beaucoup attendre. Il y a déjà dans le vestibule un épais brouillard et les vitraux laissent passer les premiers feux qu'allument les gardiens. Je vais étendre les draperies et fermer les portes. Restez ici jusqu'à ce que je sois revenue.

Thomas aurait voulu lui dire : ne vous préoccupez donc pas de la chambre qui ne demande aucun soin, il sera toujours temps d'y veiller tout à l'heure, mais il pensa que de telles recommandations ne seraient pas raisonnables et que, puisqu'il ne pouvait plus remplir ses fonctions de domestique, il devait être reconnaissant à la jeune femme de s'en acquitter à sa place. Quant à la nuit, c'était certainement une erreur. Il y avait au contraire plus de lumière que lorsqu'il était arrivé et la présence du brouillard pouvait s'expliquer par bien d'autres causes, en particulier la mauvaise aération de l'immeuble. D'ailleurs, si vraiment la nuit avait été proche, le vent ne se serait pas élevé par rafales au point d'ébranler le toit et de faire trembler les voûtes; tout aurait été plus tranquille.

Après s'être éloignée de quelques pas, la jeune femme se retourna brusquement et dit :

— Notre entretien a été des plus utiles. Vous avez parfaitement compris ce que je désirais et je me sens en tous points d'accord avec vous. Ne perdez donc pas confiance. Votre fidélité sera récompensée.

Thomas l'entendit qui se remettait à marcher et il écouta le bruit de ses pas jusqu'à ce que les assauts du vent en eussent couvert les derniers échos. Le vacarme qui éclatait de temps en temps dans le silence et faisait songer au travail de démolition de mauvais ouvriers, semblait plus profond, plus désolé, plus étranger à tout effort de compréhension que le calme, déjà si vide, qu'il chassait. « Je suis probablement perdu, se dit Thomas. Je n'ai plus assez de force pour attendre et si je pouvais espérer surmonter encore quelque temps ma faiblesse, tant que je n'étais pas seul, maintenant je n'ai plus de raison de faire de nouveaux efforts. Évidemment il est triste d'arriver tout près du but sans pouvoir le toucher. Je suis sûr que si j'atteignais ces dernières marches, je comprendrais pourquoi j'ai lutté en vain en cherchant quelque chose que je n'ai pas trouvé. C'est une malchance et j'en meurs. » Il tomba assez maladroitement sur le sol et il ne put que protéger sa tête avec la main. Dès qu'il eut repris ses esprits, il écouta à travers les battements de son cœur et surprit dans le lointain un bruit de ferraille qui ressemblait au grincement d'une serrure. Il attribua ce bruit à l'ébranlement des charpentes que secouait le vent. Était-ce la porte qu'on ouvrait ? Il redressa un peu la tête qu'il avait enfouie dans ses bras et s'aperçut que sa chute l'avait entraîné jusqu'à la première marche du petit escalier. Ce ne fut pas une consolation. C'était plutôt une suprême injure que cette invitation à faire les derniers pas, alors qu'il creusait déjà sa fosse dans le sol. A cet instant, la porte s'ouvrit avec fracas et, bien qu'il fût loin, il sentit l'air humide et glacé du dehors. « Je n'avais donc pas la bonne clé, se dit-il. Comment aurais-je pu remplir ma tâche de domestique sans les outils nécessaires ? Je n'ai vraiment rien à me reprocher. » La porte ne s'étant pas refermée, il pensa que la jeune femme n'avait pas quitté la pièce et qu'elle hésitait à franchir le seuil. On pouvait encore se livrer à plusieurs suppositions : peut-être n'avait-elle pas l'intention de s'en aller et voulait-elle seulement

aérer la pièce; ou bien, elle désirait chasser l'intrus qui était venu frapper tout à l'heure et elle donnait ainsi la preuve qu'elle restait fidèle à ses engagements. Il demeura sur cette pensée et ne fut pas surpris en entendant un bruit de voix. Les négociations commençaient, il y en avait encore pour quelques instants. Cette perspective l'ayant encouragé, il tenta d'employer ce délai à gagner quelques centimètres en s'accrochant au rebord des marches. Il étendit d'abord le bras et saisit un morceau d'étoffe qu'il tira à lui de toutes ses forces; il lutta avec ténacité et parvint à rapprocher de sa tête un petit tapis rond, couvert de poils épais, qui répandait une odeur aigre et forte, analogue à l'odeur du poivre. Il l'appuya contre sa joue et éprouva un soulagement à ne plus sentir le contact dur et froid du parquet. « Où en est la discussion? » se dit-il avec un certain détachement en pensant à la jeune fille. Il entendait toujours les voix, une voix d'homme difficile, embarrassée, et la voix de Lucie qui était remarquablement basse. Il y avait sans doute des intérêts importants en jeu et il suivait les allées et venues des répliques qui ressemblaient aux appels désordonnés du vent. La jeune fille lui cria, comme pour le forcer à participer à l'entretien :

— C'est une visite pour vous.

Puis elle revint rapidement, suivie à quelques pas du visiteur qui s'était attardé pour fermer la porte. Thomas attendit qu'elle fût tout près de lui, avant de s'inquiéter de cette extraordinaire nouvelle, mais elle appela d'abord l'homme qui marchait derrière et c'est en le tenant par le bras qu'elle regagna sa place devant le pupitre. Thomas fit un grand effort pour reconnaître ce visiteur qui arrivait à un si mauvais moment, c'était un homme jeune, de forte taille, de belle prestance, un homme qui tenait la tête haute et qui semblait avoir conscience de sa dignité.

— Je suis votre ancien compagnon, dit-il sans laisser à Thomas le temps de tirer lui-même une conclusion de son examen.

— Oui, interrompit la jeune femme, il vient pour constater que les choses se passent selon les règles. Et elle ajouta, allant au-devant d'une objection : c'est l'usage.

Thomas le pria de s'agenouiller auprès de lui pour l'observer plus à loisir et au besoin lui adresser la parole. Il fallut beaucoup

de pourparlers avant d'arriver à ce résultat. Le jeune homme croyait que Thomas lui demandait de s'éloigner et, soucieux de son rôle, il répondait non avec des hochements de tête irréfutables. Quand il eut enfin compris qu'il pouvait concilier cette demande avec les devoirs de sa charge, il racheta son retard par un empressément exagéré et, comme si s'incliner n'eût pas été suffisant, il s'étendit de tout son long sur le sol. Thomas le considéra quelques instants avec surprise.

— Vous me trouvez changé? interrogea le jeune homme d'un air de gêne. Puis, pour éviter que la question ne restât trop longtemps sans réponse, il ajouta : c'est bien naturel. Quand vous m'avez rencontré, je sortais d'une grave maladie et je n'étais encore remis qu'imparfaitement. Maintenant c'est une vieille histoire tout à fait oubliée. D'ailleurs, dit-il d'une voix flatteuse, vous avez certainement autant changé que moi.

En dépit de ces explications, Thomas n'en continua pas moins à le regarder; il le comparait à un homme qui aurait subi tardivement le phénomène de la croissance, qui aurait mué à force de penser au modèle de vigueur et de hardiesse qu'il devait nécessairement devenir un jour. On ne voyait plus ses anciennes cicatrices, sauf autour de la bouche qui, lorsqu'il parlait, se relevait un peu vers les oreilles. Par une mystérieuse association d'idées, Thomas pensa à cette femme que quelques-uns voyaient auprès de Lucie et qui communiquait seule avec eux.

— Si vous cherchez en ce moment s'il y a vraiment des traits de ressemblance entre vous et moi, dit le jeune homme, vous allez commettre une erreur et je dois vous mettre en garde contre l'illusion où vous pouvez vous laisser tomber. C'est un fait bien connu que lorsqu'on a vécu longtemps ensemble, on finit par avoir des manières de faire identiques et des expressions communes. Mais à cela se borne la ressemblance. Je vous conseille de ne pas vous attarder à ces remarques dont le caractère superficiel ne résiste pas à une sérieuse observation.

— Où habitez-vous maintenant? demanda Thomas.

— Je n'ai pas encore quitté l'ancienne chambre du premier sous-sol, dit-il; c'est une affectation provisoire qui sera modifiée dès que l'on aura regrouqué les locataires.

Thomas posa encore une question d'une voix faible et

comme le jeune homme ne réussissait pas à le comprendre, Lucie dut s'agenouiller à son tour pour l'écouter.

— C'est l'usage? répéta Thomas.

— C'est plus qu'un usage, dit Lucie, c'est une obligation. Les conventions que nous avons discutées, dans la mesure où elles ont un caractère très personnel, ont besoin d'être garanties par un tiers qui en surveille l'exécution. Ce contrôle est indispensable, parce qu'avec les sentiments qui nous portent l'un vers l'autre nous ne serions pas à même de nous surveiller mutuellement d'une manière suffisamment rigoureuse et il en résulterait des désordres qu'on doit éviter. L'intervention de ce jeune homme est donc un signe excellent; bientôt, rien ne s'opposera plus à notre intimité.

L'ancien compagnon crut utile de compléter la réponse :

— Mon rôle est très important, dit-il. Je suis chargé de vous servir de porte-parole quand votre faiblesse ne vous permettra plus de vous exprimer et alors que vous aurez des mots particulièrement utiles à faire entendre. Je dois aussi vous faciliter la connaissance des événements que vous ne pourriez plus connaître directement ou sur l'interprétation desquels vous sembleriez enclin à vous tromper. Comme personne dans la maison n'a été plus que moi associé à votre existence, j'étais tout désigné pour tenir ce rôle et j'espère que la manière dont je m'acquitterai de mon devoir vous donnera entière satisfaction. Maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers Lucie, tout me paraît avoir été clairement précisé et vous serez bien aimable de prendre note de mes paroles. Simple formalité, cria-t-il à l'intention de Thomas.

— Encore un mot, dit Thomas en voyant que le jeune homme se préparait à se lever. Je n'ai jamais eu la pensée de me comparer à vous et je trouve que nous ne nous ressemblons en rien. Vous n'êtes pour moi qu'un ancien compagnon.

— Vraiment? dit le jeune homme d'un air incrédule. Alors, tout est pour le mieux. Nous sommes pour commencer entièrement d'accord.

Il se leva en hâte, comme s'il redoutait que Thomas n'eût encore des remarques à faire et, touchant Lucie à l'épaule, il lui montra dans le vestibule quelque chose auquel il désirait la rendre attentive. Ils demeurèrent tous deux en observation; Thomas, gêné par le silence, voulut à son tour regarder ce qui

excitait si fort leur curiosité, mais il ne réussit qu'à inquiéter le jeune homme.

— La nuit vient, dit celui-ci. Nous n'attendons plus que le moment d'allumer les lampes; lorsque les derniers reflets qui font encore briller les parquets et les meubles auront disparu, nous pourrons considérer que la journée est terminée. Un peu de patience, c'est l'affaire de quelques instants.

Thomas pensa que son travail n'était pas tout à fait perdu, puisque les meubles qu'il avait si bien cirés attiraient encore la lumière et prolongeaient la durée du jour; et il se dit, en songeant à toutes les facettes du pupitre : « Ils se trompent s'ils croient en avoir bientôt fini. » Mais les deux observateurs n'eurent probablement pas la constance d'attendre que les ténèbres fussent complètes, car il sembla à Thomas qu'il avait eu à peine le temps de fermer et d'ouvrir les yeux, quand il aperçut sur les marches de l'escalier plusieurs lampes dont la clarté rouge était très différente de celle du crépuscule. Un globe de verre leur servait d'abat-jour et sur chacun d'eux était gravée une brève sentence que le feu faisait resplendir. Trois de ces sentences s'imposèrent à sa mémoire, la première était rédigée en caractères gothiques et portait ces mots : « Les lampes d'amour sont des lampes de flamme »; la seconde, plus dessinée qu'écrite, disait : « J'ai allumé ses ignorances »; quant à la troisième, elle était si longue que les mots qu'on lisait n'en semblaient qu'une faible partie, quoique le texte déchiffré n'eût besoin d'aucun complément; Thomas lut le texte de cette façon : « Le jour chante au jour la louange et la nuit enseigne la science à la nuit. » La lumière qui venait de ces lampes était agréable et Thomas, tout en restant convaincu qu'on les avait allumées prématurément, ne demanda pas qu'on les éloignât, comme à son avis il eût été en droit de le faire. Mais s'étant aperçu que les devises qu'il venait de lire avaient une suite ou une réplique probablement beaucoup plus importante sur la face du globe qui regardait vers la chambre à coucher, il pria le jeune homme de les lui faire connaître. Celui-ci consulta Lucie du regard et dit :

— Il y a assurément dans la partie supérieure de la voûte des vitraux brisés qui laissent passer le jour, car à une pareille heure nous devrions être ici en pleine obscurité, alors que seul le vestibule est atteint par l'ombre. C'est surprenant, mais on

ne peut contester le phénomène. Aussi longtemps que la nuit ne sera pas complète, vous avez le droit de demeurer dans la pièce, vous pouvez à votre choix ou prolonger encore quelques instants votre séjour ici ou ne pas tenir compte de ce retard inattendu et vous retirer dès maintenant dans la chambre. Vous êtes donc libre de décider. Néanmoins, comme il n'est pas toujours facile d'apprécier le moment exact où la nuit tombe, il y a tout intérêt à ne pas attendre la dernière minute, ce qui m'obligerait à agir avec précipitation et à vous priver des soins précautionneux qui vous sont indispensables.

Thomas constata avec plaisir qu'il ne s'était pas trompé en prévoyant la longue durée du jour. Pour bien souligner cet avantage il déclara :

— Je désire aller jusqu'au bout de mes droits.

— C'est entendu, dit le jeune homme. Je ne puis agir contre votre volonté.

Lucie se dirigea vers les lampes sur lesquelles elle inclina sa grande taille mince et Thomas crut qu'elle allait tourner les globes de verre afin qu'il pût voir quelles étaient les autres sentences, mais, soit que les abat-jour fussent trop chauds, soit qu'elle n'eût jamais eu cette intention, elle négligea le désir qu'il avait exprimé et, dépassant la ligne de feu, entra dans la troisième chambre. Le jeune homme ne voulut pas rester en arrière, il expliqua par quelques gestes qu'il n'était pas responsable de la décision et d'une seule enjambée franchit les deux marches. L'absence fut d'ailleurs courte. S'ils s'étaient éloignés pour préparer la chambre, leur travail n'avait pas dû être bien minutieux. Thomas en fit l'observation à son ancien compagnon et il ajouta :

— Pourquoi est-ce justement vous qu'on m'a envoyé?

Le jeune homme médita quelques instants sur cette question, puis il passa les mains sous les bras de Thomas et le redressa d'un mouvement brusque en l'appuyant fortement contre lui. C'est dans cette position incommode qu'ils montèrent tous deux l'escalier; Thomas, serré contre la poitrine de son guide, épaulé contre épaulé, marchait à reculons et ne voyait que le vestibule et la pièce qu'il quittait. « Naturellement, se dit-il, c'est encore le plein jour », et il protesta contre l'abus dont il était victime en résistant de toutes ses forces. A sa grande surprise, il était moins faible qu'il ne le croyait

et il réussit à paralyser son adversaire en se collant à lui; il avait la même taille, ses épaules étaient presque aussi larges et il lui suffisait de s'appuyer solidement au sol pour l'empêcher de se déplacer. Au cours de cette lutte, il examina à loisir son ancien compagnon, il voulait se faire une idée de la ressemblance qui pouvait exister entre eux; si cette ressemblance existait, elle n'était pas frappante; les yeux avaient beau avoir la même couleur et la coupe du visage pouvait bien être identique, il y avait çà et là quelques petites taches sur la peau qui rendaient la confusion impossible. Néanmoins il fut découragé par l'analogie de certains traits et, cessant sa résistance, il se laissa emporter par le jeune homme qui l'étendit tout de suite sur le lit.

— Maintenant, lui dit celui-ci, reposez-vous tranquillement. Je veille à votre place et je vous informerai dès que quelque chose d'important sera survenu.

Il tira les rideaux en ne laissant de côté qu'un étroit intervalle par où les regards passaient dans la chambre. Puis, s'étant assis sur le lit, il prit dans sa poche un morceau de pain qu'il mangea gloutonnement. Thomas, d'abord satisfait d'être étendu sur un vrai lit, se sentit bientôt mal à l'aise. Le lit était étroit et court et quoique les dimensions fussent exactement adaptées à son corps, il lui donnait l'impression d'être destiné à un homme de plus petite taille; avec cela, il y avait au milieu un grand trou façonné probablement par les milliers de corps qui avaient déjà passé là et Thomas avait beaucoup de peine à ne pas s'y laisser glisser. Le jeune homme, sans faire attention à cette position inconfortable, la rendait encore plus incommode en s'asseyant sur toute la largeur du matelas et en repoussant peu à peu son compagnon dans le creux où celui-ci voulait éviter de disparaître. Tout en mangeant, il dit sans doute par politesse :

— Je garderai un bon souvenir des moments que nous avons passés ensemble. Votre compagnie était agréable et j'appréciais votre manière de vivre. Je ne vous ferai qu'un reproche, c'est de n'avoir pas mieux suivi mes conseils. A mon avis, cette habitation ne vous convenait pas; vous étiez fait pour l'existence au grand air et votre organisme ne pouvait que mal supporter une longue réclusion dans des pièces insuffisamment aérées, surchauffées et contaminées par le fréquent séjour

des malades. C'est votre mauvais état physique qui vous a gêné dans vos recherches et qui en définitive est responsable de votre échec.

Thomas se contenta de répondre :

— Mais j'ai réussi.

— Assurément, reprit le jeune homme, vous avez réussi; je ne suis pas là pour le contester; mais vous savez bien qu'on réussit toujours et que ce n'est pas cela qui est important. Je voulais simplement vous faire observer que vous aviez choisi un mauvais chemin et que vous auriez été mieux inspiré en restant dans un climat approprié à votre tempérament. Le succès que vous remportez, si louable qu'il soit, ne laissera pas des traces bien profondes; il ne sera pas inscrit dans les annales, croyez-le.

— Je le sais, dit Thomas à voix basse.

— Ce n'est pourtant pas les qualités qui vous ont manqué, continua le jeune homme. Vous étiez laborieux, persévérant, avisé. Vous avez fait d'énormes efforts qui auraient dû vous mettre à la première place et vous attirer l'estime de tous. Je regrette que toutes ces forces aient été dépensées en vain.

— Que m'a-t-il donc manqué? demanda Thomas.

— De reconnaître votre voie, dit le jeune homme. J'avais été placé auprès de vous pour vous éclairer, chaque fois que vous en auriez le désir. J'étais comme un autre vous-même. Je connaissais tous les itinéraires de la maison et je savais quel était celui que vous deviez suivre. Il suffisait que vous m'interrogiez. Mais vous avez préféré écouter des conseils qui ne pouvaient que vous conduire à votre perte.

Thomas réfléchit pour savoir s'il ne s'était pas tourné vers Dom à plusieurs reprises sans jamais obtenir une réponse sensée; mais ces faits étaient trop anciens et il était trop fatigué; il dit donc :

— Quelle était cette voie?

— Vous lui avez tourné le dos, répondit le jeune homme de son air placide et un peu fat. Votre ambition, c'était de gagner les hauteurs, de passer d'un étage à l'autre, d'avancer centimètre par centimètre, comme si, à force de marcher, vous deviez nécessairement déboucher sur le toit et rejoindre la belle nature. Ambition puérile qui vous a tué tout simplement. Quelles privations n'avez-vous pas dû vous imposer! Quelles

fatigues dans une atmosphère pestilentielle! Et ces récits aussi mensongers que déprimants, ces contacts d'hommes déjà décomposés par le vice! N'importe qui aurait succombé à votre place. Pourtant la vraie voie était toute tracée, elle était en pente douce et ne demandait ni effort ni consultation. De plus, elle vous conduisait vers une région où vous auriez mené une existence qui en aurait valu la peine. Là, vraiment, vous étiez chez vous.

— Et où était-ce donc? demanda Thomas les yeux à demi fermés.

— Du côté des sous-sols, dit le jeune homme d'une voix onctueuse. Je ne puis vous en parler aussi longuement qu'il le faudrait et ce n'est pas par des paroles qu'on peut faire comprendre l'inextricable beauté des caves et des souterrains. Il faudrait que vous en jugiez par vous-même. Vous êtes un homme de la campagne et vous verriez tout de suite comme on se sent vivre dans ces lieux creusés en pleine terre; on y respire une odeur chaude et forte qui fait prendre en dégoût les chambres renfermées. Le plan en est très curieux : malgré le labyrinthe des couloirs qui s'entrecroisent, bifurquent, reviennent en arrière suivant un tracé qui donne le vertige, il n'est pas possible de s'y égarer et on distingue à merveille à chaque instant l'endroit exact où l'on se trouve. D'énormes panneaux, avec un système de flèches et de pointillés, révèlent tous les dix mètres la route à suivre au milieu du dédale où l'on se croit perdu. Si l'on va à droite, on s'enfonce toujours plus loin sous les fondations; si l'on prend à gauche, on se rapproche des sous-sols et de l'entrée. C'est la seule règle qui subsiste, pour le reste on est libre.

— Libre? répéta Thomas.

— Oui, libre, dit le jeune homme. Vous ne sauriez imaginer comme le contraste avec la vie de la maison est surprenant. Ce sont deux genres d'existence si opposés que l'un peut se comparer à la vie, l'autre étant à peine plus désirable que la mort. Là-bas, les locataires cessent de dépendre du règlement dont la puissance, déjà affaiblie dès qu'on approche de la grande porte, est tout à fait suspendue lorsqu'on a franchi le seuil. Cette grande porte, contrairement à son nom, n'est qu'une barrière faite de quelques morceaux de bois et d'un peu de treillage. Mais c'est contre elle que vient se briser la force des

coutumes, et l'imagination des locataires la voit comme une immense porte cochère, flanquée de part et d'autre de tours et de pont-levis et gardée par un homme qu'ils appellent Aminadab. En réalité, l'accès en est très facile, et seule une brusque déclivité de terrain apprend à ceux qui s'y engagent qu'ils sont maintenant sous la terre.

— Vous avez bien dit, sous la terre? demanda Thomas qui essaya de se redresser pour mieux entendre. C'est vraiment curieux.

— Rien de plus exact, dit le jeune homme en regardant d'un air de triomphe autour de lui. N'avez-vous jamais pensé aux avantages qu'il y aurait à vivre sous terre? Ils sont nombreux. D'abord vous cessez d'être soumis aux alternances du jour et de la nuit qui sont une cause de difficultés pratiques et la principale source de nos angoisses. Grâce à une installation dont le coût est peu élevé, vous pouvez à votre choix demeurer constamment dans une agréable lumière ou, ce qui est préférable, dans une douce obscurité qui vous laisse absolument libre de vos actes. Il y a, je m'empresse de vous le dire, beaucoup de préjugés absurdes sur les ténèbres souterraines. Il est tout à fait faux que la nuit de là-bas soit complète ou d'un caractère pénible. Avec un peu d'accoutumance on réussit fort bien à distinguer une sorte de clarté qui rayonne à travers les ombres et qui attire délicieusement les yeux. Certains disent que cette clarté est la vérité intérieure des objets et qu'il est dangereux de la contempler trop longtemps. N'en croyez rien, car il va de soi que, lorsqu'on a décidé de s'établir dans ces régions, ce n'est pas pour y retrouver les affreux meubles, le fouillis d'objets et d'ustensiles qui constitue un des tourments de la vie à la maison. Au contraire, c'est un autre avantage que de n'avoir pas à sa portée ces objets insolites qui sont censés rendre des services et dont on est au fond incapable de savoir ce qu'ils sont, à quoi ils servent, ce qu'ils représentent. La terre, c'est un fait bien connu, est un milieu nourricier, où chaque corps trouve sa subsistance, où la respiration est aussi une sorte d'aliment et qui offre des possibilités de croissance et de durée inouïes. Dès que vous entrez dans ces souterrains, vous êtes stupéfait par l'impression que vous éprouvez et qui est comme la fin d'un mauvais rêve. Jusqu'alors vous aviez toujours espéré échapper aux ennuis et aux res-

pensabilités de l'existence, mais le courage vous manquait et vous ne pouviez renoncer au désir d'aller plus avant. Là-bas, à peine vous êtes-vous enfoncé dans ces profondes cheminées qui traversent des dizaines de mètres de terre que vous croyez vous réveiller. D'abord, vous êtes libre. La chambre d'où vous pensiez ne plus pouvoir sortir a disparu; en quelque endroit que vous soyez, vous êtes chez vous et vous n'avez plus peur de violer les consignes qui vous étaient inconnues. Ensuite, vous distinguez bien vite que la terre aspire à une profonde union avec vous, que, loin d'anéantir vos efforts par l'action d'une loi qui n'est pas à votre mesure, elle cherche lentement, avec un art délicat, à se plier à votre forme, en même temps qu'elle essaie de séduire votre respiration pour la mettre à sa cadence; ce que vous ressentez est si doux et si agréable que vous croyez à un songe; mais vous ne rêvez pas; rien n'est plus réel; vous commencez au contraire à vous lever et à découvrir de nouveaux souterrains que vous n'aviez encore jamais vus et où vous vous arrêtez en vous tenant droit, les bras étendus, contre la cloison de terre. Alors, vous regardez à travers les couches qui forment un énorme amas de poussière et vous remarquez avec surprise que votre vue a changé, car vos regards, phénomène qui paraît singulier et même humilient quand on en parle sur ces hauteurs mais qui là-bas semble beaucoup plus explicable, font penser à de fines plantes cristallisées qui auraient rapidement grandi au sein du terreau sur lequel vos yeux sont ouverts. Ce n'est pas là un prodige, contrairement à ce que croient les gens simples. Mais ce n'est pas non plus une manifestation dépourvue d'importance. Ces arborescences, tout en ne ressemblant en rien — ai-je besoin de le dire? — à de vrais arbustes, sont tout de même un signe de la forme élevée d'union qu'il y a entre vous et le milieu où se façonne votre vie. De même que la nuit fait étinceler les regards pour en tirer des images vraiment nocturnes, de même la terre les fait fructifier sous les seules formes qu'il lui soit permis de répandre et dans lesquelles elle met son amour; certains se servent d'une comparaison pour expliquer ce phénomène, ils disent que cette terre où vous vous trouvez est une nuit solide et que de vos yeux naissent des plantes et des ombelles pour que la nature puisse mieux jouir de l'acte qui la traverse, comme il arrive que des yeux de la femme qu'il

chérit l'homme qui a étudié la loi voit sortir des jugements et des sentences. Mais peu importe. Le fait est là et vous en ressentez une grande satisfaction. Il vous semble qu'un tel changement annonce le retour d'une époque totalement révolue, dont vous n'avez même pas gardé le souvenir, tant elle se perd dans un lointain fabuleux. Votre espoir, c'est que vont vivre et prospérer ces légères formes végétales, encore si ténues que la plupart du temps elles se fanent et se dispersent. Mais vous êtes patient; vous prélevez sur votre souffle vos aliments, votre sommeil, une petite partie des réserves qui vous étaient destinées, sacrifice que vous faites de grand cœur pour nourrir ce germe qui ne tient qu'à un fil mais au fond duquel vous sentez la force de croissance de souvenirs tenaces. Naturellement, pour un être d'ici qui vit dans la hâte et dans la fièvre, l'attente paraîtrait exagérément longue; mais ce n'est pas votre cas; vous faites de temps en temps des découvertes passionnantes et elles suffisent à vous occuper. Ainsi, vous remarquez que la corne de vos ongles s'est fendue par le milieu et que par cette légère déchirure quelque chose qui avait disparu de votre mémoire se réveille et revient à la vie. Évidemment, c'est encore trop petit pour que vous puissiez être sûr de ne pas vous tromper, mais vous n'en concevez pas moins un grand espoir et vous examinez sans fin cette minuscule poussière qui s'éparpillerait aussitôt si vous dirigiez sur elle votre souffle. Pendant ce temps, vos yeux ont subi eux aussi une transformation et, loin d'être gênés par le regard touffu, à triple branche, qui croît lentement à travers la terre, ils deviennent plus grands, plus profonds, et leurs racines s'étendent sur la nuque jusqu'à la naissance des épaules. Vous commencez par être un peu effrayé en constatant ce développement inattendu, puis vous sentez que vos forces se sont décuplées et que bientôt le trou où vous croyiez être installé à jamais ne pourra plus vous contenir. Car, maintenant, vos ongles se sont ouverts; au bout des doigts, vous voyez des fleurs presque imperceptibles et cependant déjà formées qui ressemblent aux boutons de l'héliotrope. D'où sont-elles venues? Comment la graine a-t-elle pu être assez persévérante pour germer sous la corne? Ce n'est qu'un petit mystère, mais vous vous y attachez avec ardeur et vous finissez par croire que pendant tout votre grand voyage vous avez gardé sous votre ongle un grain de pollen; ce n'est

probablement qu'une chimère, vous-même vous faites des objections, car vous savez bien que toute votre vie passée a péri, néanmoins vous ne pouvez vous empêcher de regarder ces petites feuilles qui s'élèvent doucement en se balançant. Leur croissance est beaucoup plus rapide que vous ne vous y attendiez, elle devient même gênante et comme les racines sont très fragiles et n'ont pas pénétré plus loin que l'extrémité des doigts, — comment l'auraient-elles pu? — vous devez veiller chaque instant sur ces pousses délicates. Parfois tout paraît mort, il semble que vous ayez trop préjugé de vos forces et la terre elle-même se durcit comme si d'anciens soupçons se réveillaient. Mais ce ne sont que des instants de découragement, comme il y en a dans toutes les entreprises sérieuses. Un jour, vous vous avisez d'un fait curieux : de temps en temps, les plantes s'agitent avec fièvre, on dirait que l'argile ne suffit plus à les satisfaire et qu'il s'est produit, très loin, dans le lointain des lointains, un événement vers lequel elles voudraient se frayer un chemin. Vous voyez le frémissement des minuscules pétales et à votre tour vous vous demandez si vous n'avez pas perçu à travers le silence des souterrains un message ou du moins l'écho d'un message. Peut-être n'est-ce qu'un bruit sans importance, peut-être la tentative en vaut-elle la peine; vous avez bientôt pris votre décision et, retrouvant votre pelle, vous creusez courageusement une ouverture dans la terre. C'est le début d'une tâche immense. Il faut que vous creusiez pendant longtemps et que vous accumuliez des deux côtés de votre route des montagnes de limon. Heureusement vous êtes devenu très fort; les plantes, loin d'être menacées par l'ébranlement du travail, ne cessent de grandir et ressemblent à de petits arbres auxquels, il est vrai, manquent les couleurs. Elles pénètrent en vrille dans les couches de terrain, avec autorité, sans vous laisser choisir votre direction; vous n'avez qu'à attendre qu'elles aient poussé profondément et comme c'est malgré tout assez long, il vous semble que vos regards mettent des mois et des années à percer cette nuit compacte et à vous éclairer sur le chemin que vous devez suivre. Mais pourquoi vous inquiéteriez-vous? Vous obéissez à l'appel et si les difficultés sont grandes, elles ne sont pas plus insurmontables que celles qu'on rencontre dans une existence ordinaire et elles sont sûrement moins mesquines. Vous

continuez donc à avancer, la terre couvre entièrement votre visage et enveloppe presque tout votre corps; seule l'une de vos mains, restée libre, s'enfonce de tous ses doigts dans la croûte épaisse et gratte furieusement pour ouvrir le passage; bien qu'elle ne soit pas secondée, elle abat plus d'ouvrage que toute une équipe de terrassiers; avec une pareille aide, vous ne tarderez pas à en avoir fini. Un jour, la terre s'éboule et, sous le tertre dont vous êtes environné, vous apercevez un filet de lumière ténu qui baigne l'extrémité de vos regards. C'était sans doute fatal, le jour est proche; quoique l'idée d'aborder une nouvelle vie vous effraie un peu, vous vous tournez avec orgueil vers le passé qui est à présent définitivement enterré et vous constatez qu'une issue existe, vous êtes parvenu à échapper à l'inévitable, seul parmi des centaines de milliers, ayant reconnu que le vrai chemin ne se dirigeait pas vers les hauteurs mais s'enfonçait profondément sous le sol. Maintenant une mince croûte vous sépare de la fin du cauchemar et il ne reste plus qu'un problème : que se passera-t-il là-haut? Évidemment, vous êtes forcé de songer à l'aspect que vous avez revêtu, aux habitudes que vous avez prises, et vous n'ignorez pas qu'on ne voyage pas impunément sous terre pendant des années. Ne feriez-vous pas mieux de demeurer là où vous êtes, attendant joyeusement que l'air et le soleil fassent germer vos souvenirs et vous conduisent vers votre existence nouvelle? C'est la question qui se pose à présent et il faut que vous y répondiez.

Thomas se dressa sur son lit comme s'il avait réellement à répondre à cette question. Il regarda le jeune homme et vit que celui-ci l'interrogeait d'une manière pressante qui ne laissait aucun échappatoire et même aucun délai. L'allure étrange de son ancien compagnon l'avait déjà frappé au cours de l'entretien. Celui-ci, pour rendre ses paroles plus vivantes, s'était levé et avait mimé les diverses scènes qu'il évoquait. Bien entendu, ses gestes étaient assez discrets et comme ils se rapportaient souvent à des événements qu'il était difficile de se représenter, une personne peu attentive n'aurait pas toujours compris avec quelle puissance angoissante les balancements de son corps, sa manière de passer fugitivement la main devant son visage comme pour en effacer les traits, l'expression rusée avec laquelle il approchait ses ongles de ses yeux et beaucoup

d'autres gestes, futiles mais significatifs, épuisaient l'attention de son interlocuteur et l'obligeaient à tout accepter de cette conversation. Thomas n'était pas moins gêné par les efforts que faisait son compagnon pour dissimuler la ressemblance de leurs deux personnes. Le soin que celui-ci mettait à éviter toutes les attitudes habituelles de Thomas finissait par accentuer cette ressemblance et en augmentait le caractère menaçant; son immobilité même était un reproche, elle les humiliait tous les deux.

Thomas le fixa encore longuement, puis songeant brusquement à Lucie il lui dit :

— Je vous prie de m'excuser; je ne suis pas prêt à répondre à votre question; il faut que je me prépare pour une importante visite et j'ai besoin de tout mon sang-froid.

Le jeune homme s'approcha des rideaux et regarda distraitemment au dehors; il était probablement contrarié.

— Je serais heureux, ajouta Thomas pour atténuer cette déception, de vous prouver ma reconnaissance, car votre exposé m'a beaucoup intéressé. Mais vous comprendrez que, dans la situation où je me trouve, je ne puisse guère réfléchir utilement à l'extraordinaire changement d'existence que vous me proposez. Il est, je le crains, beaucoup trop tard.

— Je sais, dit le jeune homme, je sais cela.

Puis il appela Lucie d'une voix impertinente qui fatigua horriblement Thomas. La jeune femme vint en apportant l'une des lampes qui resplendissaient tout à l'heure sur les marches de l'escalier; en entrant, elle éteignit la lumière; à travers le rideau, le jour continuait à pénétrer à flot. Après quelques instants, Thomas qui avait cherché à distinguer si cette clarté venait des autres lampes ou d'une fenêtre voisine, fut frappé d'entendre son compagnon parler en son nom et dire sur un ton attristé :

— J'attends depuis longtemps cet entretien. Malheureusement il ne me sera pas possible d'y prêter beaucoup d'attention, car les forces me manquent et j'ai peine à suivre une conversation. Venez donc tout près de moi.

Lucie se rapprocha de Thomas.

— Je suis beaucoup plus affaibli que vous ne pourriez le supposer, continua le jeune homme. Vous m'avez négligé au

début et maintenant j'ai tout juste assez de lucidité pour écouter vos paroles. Ma fin n'est pas enviable.

Ces derniers mots choquèrent Thomas qui dit aussitôt :

— Je ne suis pas satisfait de ce langage. Je voudrais exprimer moi-même ma pensée.

Dom se retourna surpris et un peu gêné.

— Ce n'est pas possible, s'empressa-t-il de dire.

La jeune femme s'interposa.

— Ne te hâte pas de le condamner, dit-elle à Thomas sur un ton nouveau d'intimité. Il agit dans une bonne intention. Que voudrais-tu donc nous communiquer de plus?

— Il est cependant évident, dit Thomas, que ma fin ne mérite pas d'être jugée aussi tristement. Je me sens au contraire très heureux d'avoir rempli mon devoir et d'avoir vécu assez longtemps pour te rencontrer.

— C'est pourtant lui qui a raison, dit-elle en désignant le jeune homme. Tu ne vois maintenant que l'accessoire, mais tes derniers instants inspirent de la pitié.

— Mais, dit Thomas, j'ai fait tout ce que tu m'as dit de faire. J'ai confiance en toi et j'attends la récompense de mes efforts. Même si beaucoup de choses m'étaient refusées, je m'estimerai satisfait.

— Ne commets pas une dernière erreur, dit la jeune fille.

— Quelle erreur commettrais-je donc? demanda Thomas.

— Je vais te donner un conseil, dit la jeune fille comme si c'était là la réponse. Je te suis très attachée et je suis peinée de voir combien les choses ont fâcheusement tourné pour toi. Étends-toi sur le côté et regarde à travers le rideau en redressant la tête. Il y a une fenêtre dont l'encadrement se détache en noir sur le mur et qui, malgré la draperie qui la dissimule, laisse filtrer un peu de l'air du dehors. Peux-tu la distinguer?

Thomas se tourna péniblement. La jeune fille se trouvait juste devant lui. Comme le lit était très bas, elle semblait le dominer plus que jamais et sa taille s'élevait presque jusqu'en haut. En faisant un grand effort, il aperçut deux vifs rayons de lumière.

— Cette fenêtre, dit Lucie, te donne une idée des ténèbres qui envahiront la chambre dès que le moment de notre union sera venu. Actuellement tes yeux discernent encore les ombres qui se glissent par les fentes, mais bientôt l'obscurité frappera

tes sens et tu tomberas dans un état où tu ne verras plus rien.

— Une fenêtre? dit Thomas. Voilà qui est curieux. Ne pourrais-tu t'en approcher et lever la main, comme si tu voulais faire signe à quelqu'un du dehors et le prier d'entrer? Cela me soulagerait.

— Non, dit Lucie, je n'ai pas le droit de te quitter maintenant.

— Alors, reprit Thomas, envoie le jeune homme. Il a joué lui aussi son rôle.

— Tu demandes l'impossible, dit Lucie avec impatience. Écoute-moi plutôt.

Thomas regarda encore vers la fenêtre et il fut à nouveau surpris par la clarté qui pénétrait dans la chambre. Il semblait que les draperies, pourtant faites d'un velours épais, ne réussissaient plus à arrêter le jour qui se pressait de l'extérieur.

— C'est cela, dit la jeune fille; ne perds pas courage et regarde virilement la nuit qui vient. A mesure que je parlerai, tu fixeras plus fortement les ténèbres et l'obscurité t'aidera à me comprendre. J'ai en effet une nouvelle désagréable à t'annoncer. Contrairement à ce que tu as cru, je ne te connais pas, je ne t'ai jamais fait signe et je n'ai pas envoyé de message. C'est grâce à l'incurie qui règne dans la maison que tu as pu venir jusqu'ici; mais aucun ordre ne t'a appelé et c'est un autre qui était attendu. Naturellement, comme tu es là, je dois tenir compte de ta présence et je ne veux pas te renvoyer sous le prétexte que tu es un étranger pour moi. Tu resteras donc si tu le désires, mais j'avais le devoir de ne pas te laisser t'abuser plus longtemps.

Thomas écouta la jeune fille, comme si elle devait nécessairement revenir sur ses paroles.

— Je ne puis te croire, dit-il. Je te reconnais.

— Ne t'entête donc pas, dit Lucie. Tu as commis une erreur; je ne suis pas celle que tu cherches et tu n'es pas celui qui devait venir. C'est très ennuyeux pour toi, mais je ne puis changer la vérité.

— Je ne te crois tout de même pas, dit Thomas. Toi aussi, tu ignores beaucoup de choses. Je suis à ta recherche depuis plus longtemps que tu ne le penses et je ne puis abandonner à la légère toutes les preuves que j'ai réunies. Autrefois — cela, du moins, tu ne le contesteras pas — je t'ai rencontrée dans

un grand immeuble où tu habitais une chambre voisine de la mienne. Tu as frappé à ma porte, j'ai ouvert et comme il se faisait tard et que j'avais un travail urgent à terminer, tu t'es assise devant la table où j'écrivais et je t'ai dicté plusieurs lettres. Ce travail nous a beaucoup absorbés; tu n'avais que le temps de saisir mes paroles et de les écrire au fur et à mesure que tu te les rappelais. Il se peut donc que tu n'aies pas pu me regarder avec soin et que mes traits, mal fixés, se soient effacés de ta mémoire. Mais, moi, je n'ai pu t'oublier; je te reconnais, c'est bien toi.

Thomas mit toutes ses forces dans ces derniers mots et il lui sembla, après les avoir exprimés, qu'il ne restait plus rien auquel il pût croire; il avait été trop catégorique dans son affirmation.

— Je voudrais t'épargner la peine que je te cause, dit la jeune fille tristement. Il est très pénible pour toi d'avoir fait tout ce long chemin et de ne pas te trouver en face de la personne que tu voulais revoir. C'est un terrible malentendu.

— Non, dit Thomas en secouant la tête, je ne me trompe pas. La ressemblance est trop grande. Il s'est seulement passé quelque chose que je ne puis comprendre et qu'il ne me reste plus le temps d'élucider. M'en veux-tu de n'avoir pas été assez aimable avec toi autrefois? Le travail nous accaparait. Nous n'avions pas de temps pour nous regarder. C'était un tort. Maintenant nous aurons toute notre vie à nous.

— Pourquoi t'obstines-tu? dit la jeune fille. C'est à présent que tu perds un temps précieux. Regarde plutôt les ténèbres qui montent et qui s'amassent derrière les rideaux. La nuit sera là et nous serons réunis. Quand l'obscurité est venue, qu'y a-t-il d'autre au monde? Laisse donc tes pensées.

— Non, répéta Thomas, c'est encore le jour et il n'est pas assez long pour ma détresse. Comprends-moi donc : j'ai commencé à te chercher partout dès que tu m'eus quitté. Sur les chemins, je voyais parfois des jeunes femmes qui te ressemblaient; je les regardais, je les touchais, mais ce n'était pas toi. J'allais donc plus loin et, malgré ma fatigue, je visitais toutes les rues et toutes les maisons : personne ne t'avait aperçue. Plus tard je n'osais plus parler de toi, tant j'avais peur que mes questions ne te fissent fuir. Je marchais les yeux baissés et je ne voyais que les pierres du chemin. Qui donc, me disais-je,

dois-je trouver? Ce n'était même pas la peine de le savoir; la fatigue ne me laissait que la force de me diriger. Mais quand je t'ai aperçue de la route, alors que tu me faisais signe, je suis entré dans la maison et je me suis frayé un chemin vers toi. C'était sans doute fou. Peut-on retrouver quelqu'un dans ce monde? Mais je t'ai cherchée quand même et maintenant tu es près de moi.

— Non, dit la jeune fille, tu te leures. Je n'avais jamais vu ton visage avant que tu entres ici et je n'ai aucun souvenir qui confirme tes déclarations. Pour d'autres que toi, je pourrais avoir un doute et, en fouillant dans ma mémoire, peut-être réussirais-je à retrouver une image qui me donnerait un éclaircissement. Mais ce n'est pas ton cas, je n'ai pas besoin de m'interroger pour savoir que nous n'avons encore jamais été l'un en face de l'autre.

— C'est effrayant, dit Thomas qui fit un mouvement pour se détourner de la fenêtre et regarder la jeune femme; mais celle-ci l'en dissuada en lui caressant les cheveux. De qui d'autre pourrais-tu te souvenir? Nous avons toujours été seuls et tu n'as connu que moi. Rien n'ébranlera ma conviction.

— Soit, dit la jeune fille. Puisque tu es si certain de ce que tu affirmes, je me rends à tes paroles. Tu m'as convaincue.

Et elle se tourna vers Dom à qui elle dit d'une voix sévère comme si elle lui faisait un reproche de s'être interrompu :

— Tu peux parler maintenant.

— Encore un instant, demanda Thomas. Je voudrais qu'un dernier détail fût éclairci. Bien que tous les traits de ta figure soient ceux que ma mémoire a gardés, il y a cependant quelque chose qui ne répond pas à mon souvenir : ta voix a changé.

— Ma voix? répéta Lucie.

— Oui, dit Thomas. Ne te souviens-tu pas que ta voix était très faible? On l'entendait à peine. Maintenant, elle a encore des accents très doux, mais par instants elle retentit avec tant d'éclat qu'on a peur de ne pouvoir la supporter. Ce n'est qu'un petit détail, mais il me préoccupe.

— Je puis parler moins fort, dit Lucie et elle prononça quelques mots en chuchotant.

— A qui parles-tu? demanda Thomas.

— A toi, dit la jeune fille. Est-ce que tu veux?

— Oui, répondit-il, mais pendant quelques instants il prêta

l'oreille attentivement, comme s'il avait l'espoir que Lucie recommencerait l'expérience d'une manière plus satisfaisante. Comme elle hésitait, il s'adressa au jeune homme. Peut-être, dit-il, est-ce la maladie qui a modifié mes organes et qui me fait entendre les voix d'une manière un peu anormale. Voudriez-vous à votre tour dire quelques mots?

Le jeune homme hésita, puis dit avec une certaine mauvaise humeur :

— Au sujet de l'entretien que nous avons eu il y a un moment, je crains que vous n'ayez conclu trop vite. A mon avis, ma proposition pouvait vous intéresser et il n'était pas encore trop tard.

— Vraiment? dit Thomas qui, après avoir réfléchi, ajouta : j'entends tout à fait bien votre voix; il me semble que même autrefois je ne l'aurais pas entendue différemment. Voilà qui m'oblige à être moins affirmatif.

Il leva brusquement la tête et fixa le visage de la jeune fille, moins pour en discerner le caractère que pour y trouver une confirmation de ses espoirs. Il ne parut pas rasséréné.

— A prendre les traits un par un, finit-il par dire, je ne puis que maintenir ma première impression. Ils correspondent en tous points à ceux de la personne que j'ai connue. Pour la ressemblance, c'est également très net, quoiqu'on ne puisse pas être aussi sûr d'une simple analogie. Mais là où je dois être plus réservé, c'est pour l'expression du regard. Tu ne me regardes pas comme tu me regardais jadis. Il me semble, lorsque tu me dévisages, que tu n'es pas celle que je vois. Je ne sais plus alors sur qui se posent mes regards et j'ai peur de me tromper. Je suis obligé, ajouta-t-il, comme s'il s'excusait de contredire la jeune fille, je suis obligé de tenir compte de cette remarque.

Il attendit une réponse, mais Lucie n'ayant fait aucune observation, il lui demanda :

— M'en veux-tu? C'est pour moi très important.

La jeune fille garda encore le silence.

— Je n'ai rapporté que mes impressions, continua Thomas, tu as peut-être quelque chose à dire.

Mais nulle réponse ne vint.

— Je n'ai pas voulu altérer la vérité, dit Thomas.

La jeune fille alors se pencha sur lui et lui cria :

— Tu ne veux donc rien comprendre, tu es incorrigible.

Elle lui prit la tête à deux mains avec violence et l'obligea à se tourner vers la fenêtre; comme Thomas essayait de voir quelque chose de nouveau qui eût expliqué son geste, elle lui dit furtivement :

— Il faut attendre la nuit qui est lente à descendre. Je ne sais si on te l'a fait observer, mais les ombres sont facilement chassées de la maison. Bien que le soleil ne l'éclaire pas directement, à peine la lumière semble-t-elle l'avoir quittée qu'elle est déjà de retour et l'œil qui s'est fermé sur un monde assoupi se rouvre sur une vive clarté. Ce n'est que dans cette dernière pièce, placée au sommet de la maison, que la nuit se déroule complètement. Elle est généralement belle et apaisante. Il est doux de n'avoir pas à fermer les yeux pour se délivrer des insomnies du jour. Il est aussi plein de charme de trouver dans l'obscurité du dehors les mêmes ténèbres qui depuis longtemps ont à l'intérieur de soi-même frappé de mort la vérité. Cette nuit a des caractères particuliers. Elle ne s'accompagne ni des rêves ni des pensées prémonitoires qui parfois remplacent les songes. Mais elle est elle-même un vaste rêve qui n'est pas à la portée de celui qu'elle recouvre. Lorsqu'elle aura enveloppé ton lit, nous tirerons les rideaux qui ferment l'alcôve et la splendeur des objets qui se révéleront alors sera digne de consoler l'homme le plus malheureux. A ce moment, moi aussi, je deviendrai vraiment belle. Alors que maintenant ce faux jour m'enlève beaucoup d'attrait, j'apparaîtrai à cette heure propice telle que je suis. Je te regarderai longuement, je m'étendrai non loin de toi, et tu n'auras pas besoin de m'interroger, je répondrai à toutes les questions. D'ailleurs, en même temps, les lampes dont tu voulais lire les inscriptions seront tournées du bon côté et les sentences qui te feront tout comprendre cesseront désormais d'être indéchiffrables. Ne sois donc pas impatient; à ton appel, la nuit te rendra justice et tu perdras de vue tes peines et tes fatigues.

— Une question encore, dit Thomas qui avait écouté avec un vif intérêt, les lampes seront-elles allumées?

— Naturellement non, dit la jeune fille. Quelle sotte question! Tout s'enfoncera dans la nuit.

— La nuit, dit Thomas d'un air songeur; alors, je ne te verrai pas?

— Sans doute, dit la jeune fille; que pensais-tu donc? C'est justement parce que tu seras perdu pour tout de bon dans les ténèbres et que tu ne pourras plus rien constater par toi-même que je te mets tout de suite au courant. Tu ne peux pas espérer à la fois entendre, voir et te reposer. Je t'avertis donc de ce qui se passera lorsque la nuit t'aura révélé sa vérité et que tu seras en plein repos. N'est-il pas très agréable pour toi de savoir que dans quelques instants tout ce que tu as désiré apprendre se lira sur les murs, sur mon visage, sur ma bouche en quelques mots simples? Que cette révélation ne t'atteigne pas toi-même, c'est à la vérité un inconvénient, mais l'essentiel est d'être sûr que l'on n'a pas lutté en vain. Représente-toi dès maintenant la scène : je te prendrai dans mes bras et je te murmurerai à l'oreille des paroles d'une extraordinaire importance, d'une importance telle que tu serais transformé si jamais tu les entendais. Mon visage, je voudrais que tu puisses le voir; car c'est alors, alors mais pas avant, que tu me reconnaîtras, que tu sauras si tu as retrouvé celle que tu crois avoir cherchée dans tous tes voyages et pour laquelle tu es entré miraculeusement ici, miraculeusement mais inutilement; pense à la joie que ce serait; tu as désiré par-dessus tout la revoir, et lorsque tu as pénétré dans cette maison où il est si difficile d'être reçu, tu t'es dit que tu approchais enfin du but, que tu avais surmonté le plus difficile. Qui aurait pu montrer autant de ténacité dans la mémoire? Je le reconnais, tu as été extraordinaire. Alors que tous les autres, dès qu'ils mettent le pied ici, oublient l'existence qu'ils ont menée jusqu'alors, tu as gardé un petit souvenir et tu n'as pas laissé perdre ce faible indice. Évidemment, comme tu n'as pu empêcher beaucoup de souvenirs de s'estomper, tu es encore pour moi comme si mille lieues nous tenaient séparés. C'est à peine si je te distingue et si j' imagine qu'un jour je saurai qui tu es. Mais tout à l'heure nous serons définitivement unis. Je m'étendrai les bras ouverts, je t'enlancerai, je roulerai avec toi au milieu des grands secrets. Nous nous perdrons et nous nous retrouverons. Il n'y aura plus rien pour nous séparer. Quel dommage que tu ne puisses assister à ce bonheur!

Lucie s'arrêta une seconde comme pour laisser à Thomas le temps de réfléchir, puis elle ajouta :

— Es-tu satisfait?

Thomas, avant de répondre, voulut la regarder. Il fut surpris de voir qu'elle n'avait plus tout à fait le même air. Elle lui semblait plus grande, plus robuste. Dom se rapprocha alors et dit d'une voix timide :

— Non, je ne suis guère satisfait. La nuit tombe vite et je ne puis respirer. Dans un instant je ne trouverai même plus de mots pour exprimer mon découragement. Qui donc pourrait me consoler?

Thomas réfléchit à ces paroles, puis fixa à nouveau la jeune fille. C'était singulier, elle ressemblait maintenant à la maison.

— Pourquoi me jugerais-je satisfait de cette nuit que je n'ai pas désirée? continuait le jeune homme. Je voudrais au contraire rester éternellement éveillé, éveillé quand la création dormira et que tout reposera dans l'universel minuit, éveillé même lorsque les vérités que je voudrais connaître se seront changées en paix. Ne pourrais-je pas vraiment sortir de la maison?

« Question inutile », se dit Thomas en voyant que la jeune fille ressemblait de plus en plus à la façade tranquille et silencieuse de l'immeuble et qu'elle s'habituaît à ce carcan de pierre et de ciment qui à la vérité ne transformait pas son apparence, mais la rendait plus réservée et distante. Depuis longtemps il aurait dû s'en douter, la jeune fille, à force de vivre dans la maison, en avait pris l'aspect et à certains moments où on discernait mieux ce qu'elle était, c'est le corps triste et énigmatique du bâtiment qui semblait se confondre avec le sien. Tandis qu'il réfléchissait sur cette transformation, son compagnon continua sans doute à parler, car lorsqu'il redevint attentif, il s'aperçut que l'entretien avait pris une nouvelle tournure.

— Je te remercie de me laisser partir, disait le jeune homme, mais ma mission n'est pas tout à fait terminée et je dois encore dire quelques mots. Étranges ténèbres, ajouta-t-il; elles sont très profondes et elles sont vides. Si je n'avais pas confiance en toi, je ferais encore un effort pour me lever et j'essaierais de revenir sur mes pas en disant : où est le village? Ne pourrait-on tourner mon lit vers le dehors pour que je reçoive un dernier rayon de lumière, au cas où la nuit ne serait pas tout à fait là? Aide-moi, je ne veux pas commettre une dernière faute.

Le jeune homme à ce moment se rapprocha de Lucie et lui

fit quelques pénibles politesses. Il la prit par la taille d'une curieuse manière en la serrant fortement, comme s'il avait voulu ne faire qu'un avec elle. Il y avait dans ses gestes une assurance désagréable. Il ne tenait pas compte à proprement parler de la vraie nature de la jeune fille, mais il savait qui elle était et il montrait à Thomas comment avec de la décision et une certaine outrecuidance on vient à bout des secrets auxquels les autres se heurtent en vain. Thomas regarda le couple tristement. Il ne dépendait que de lui de serrer aussi dans ses bras cette belle et froide demeure qui se dressait dans le ciel et qui était maintenant plus près de lui qu'elle ne l'avait jamais été. Il y régnait comme toujours un grand silence, mais cette fois le silence était tranquille et bienveillant; rien qu'en la regardant, on éprouvait une extraordinaire impression de délivrance.

Thomas la pria d'approcher en faisant un signe imperceptible. Ils s'avancèrent tous les deux, car ils étaient toujours étroitement serrés l'un contre l'autre.

— Tu as raison, dit le jeune homme; il est temps de partir. Cette fois, personne ne viendra plus m'expliquer pourquoi je reste seul, au milieu de ces arbres couverts de feuillage, dans cette contrée qui s'étend devant moi comme un désert. Je dois renoncer à la maison, je m'en vais.

Thomas comprit que ces paroles lui étaient destinées; il devait s'y soumettre; il ne pouvait pas, après avoir soutenu son rôle jusqu'au bout, se cabrer à la dernière minute. Pourtant, il leva la main afin d'obtenir un sursis de quelques instants. La jeune fille avait certainement quelque chose à lui dire, il suffisait d'appeler au secours une bonne fois. Il se jeta donc en avant, mais à ce moment le dernier reflet du jour s'évanouit. Il écarquilla les yeux et tendit les bras. Ses mains s'ouvrirent timidement et tâtonnèrent dans la nuit. Il pensa alors qu'il était temps d'obtenir une explication.

— Qui êtes-vous? dit-il de sa voix tranquille et convaincue, et c'était comme si cette question allait lui permettre de tout tirer au clair.

DU MÊME AUTEUR



THOMAS L'OBSCUR
FAUX PAS
L'ARRÊT DE MORT
LE TRÈS-HAUT
LA PART DU FEU
THOMAS L'OBSCUR (nouvelle version)
AU MOMENT VOULU
CELUI QUI NE M'ACCOMPAGNAIT PAS
L'ESPACE LITTÉRAIRE
LE DERNIER HOMME
LE LIVRE A VENIR
L'ATTENTE L'OUBLI
L'ESPACE LITTÉRAIRE (coll. « Idées »)
L'ENTRETIEN INFINI
LE LIVRE A VENIR (coll. « Idées »)
L'AMITIÉ

*Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Floch
à Mayenne le 15 juin 1972.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1972.
N^o d'édition : 16829.
Imprimé en France.
(11082)*

nrf